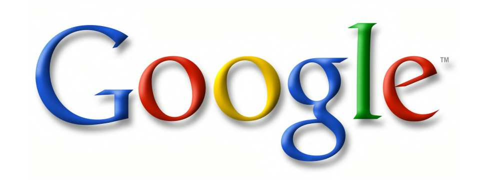



Princeton University Library
32101 073048835


3217
.742
.1800
3280
.4
.374
Elizabeth Foundation,
LIBRARY
OF THE
College of New Jersey.
XX. 1225 12
Digitized by Google





MONTBÉLIARD, à la Librairie de DECKHERR FRÉRES.

AVIS AU LECTEUR.

Quoique, selon l'opinion de plusieurs personnes, les livres qu'on appelle Romans, ayent plus de récréation que de vérité, toutefois qui les saurait bien examiner, n'y trouverait point de faute d'artifice, mais bon sujet en tout, principalement en cette histoire de Charlemagne, du duc Aymon et de son fils Regnault. Car on ne doute point que Charlemagne qui donne commencement à ce livre n'ait régné heureusement, et fait son devoir pour réprimer la fausse loi des payens, agissant par de continuelles guerres pour détruire les croyans d'icelle ; tellement que sa mort donna de grandes réjouissances, non-seulement aux Sarrasins, mais encore à la maudite hérésie arienne, pullulant déjà du tems de ce bon roi. Et vous pourrez trouver aux annales d'Aquitaine, partie II, chap. 6, et Ançon la belle, liv. 6 de Gal. Plût à Dieu qu'un pareil zèle fut imité dans ce tems !

Le duc Aymon, du pays de Saxe, eut quatre fils, l'un desquels eut nom Regnault, surnommé Montauban, à cause du château que le Roi lui donna ; il n'est rien de plus vrai : nul ne peut nier les prouesses, grande vertu et la prompte obéissance envers son souverain seigneur que possédait ledit Regnault, et principalement la bonne volonté qu'il avait de détruire ladite secte sarrasine, pleine de tromperies.

Touchant la voie souterraine dudit château de Montauban, de laquelle parle le vingtième chapitre de ce livre, et par où se sauvèrent Regnault et les siens affamés par le long siége, c'est chose contenue en la vraie histoire de Froissard, 3.e volume, chap. 58, et dans le même est aussi parlé de l'antiquité de la maison de Regnault de Montauban. Au reste, il y a plusieurs choses pour passe-tems et récréation des nobles esprits, et qui n'aiment point trop d'attachement à âpre lecture, après avoir satisfait aux choses les plus nécessaires. Je ne suis pas seul en cette mode de procédés, car Homère, Virgile et plusieurs autres ont enrichi leurs histoires de beaucoup d'ornemens ; autrement elle eut été froide en sa briéveté. C'est pourquoi, cher Lecteur, vous voudrez bien égaler cette histoire, tant par les raisons susdites, que pour épargner ma peine ; je l'ai mise en tel état, que si vous la conférez avec les vieux exemplaires qui ont eu cours jusqu'à présent, vous la trouverez purgée de toute erreur, accomodée à la vérité des anciennes annales et autres fidelles histoires, et ornée également pour l'accroissement de notre langue française.

HISTOIRE
DES
VAILLANS CHEVALIERS
QUATRE FILS AYMON.

Comme l'Empereur Charlemagne fit chevaliers les quatre fils Aymon, et comme le Duc Beuves d'Aigremont tua Lohier, fils de Charlemagne, et le fut aussi.

On lit dans l'histoire du Roi Charlemagne qu'une fois, aux fêtes de la Pentecôte, il se tint une grande cour à Paris, après qu'il fut revenu des guerres de Lombardie, où il y avoit eu un grand combat contre les Sarrasins dont le chef se nommoit Guerdelin le Fêne, qui fut tué par Charlemagne. Il y eut de tués beaucoup de ducs, comtes, princes, barons, chevaliers, comme Salomon de Bretagne, Noël, comte du Mans, messire Arnould de Freulon, messire Galeran de Bouillon et plusieurs autres grands seigneurs. Les douze pairs de France vinrent à la cour, plusieurs Allemands, Anglais, Normands, Poitevins, Bérales et Lombards s'y trouvèrent; il y vint entr'autres le vaillant duc Aymon de Dordonne qui avoit amené ses quatre fils; savoir: Regnault, Allard, Guichard, et Richard, qui étoient beaux et très-courageux et principalement Regnault qui étoit le plus grand que l'on put trouver au monde, car il avoit seize pieds de hauteur. Quand le roi vit toute la cour assemblée, il adressa ainsi la parole aux barons: Mes frères et amis, vous savez que c'est par votre valeur que j'ai fait la conquête d'un grand nombre de villes, et ai mis sous ma puissance beaucoup de Sarrasins, témoin l'infidèle Guerdelin que j'ai vaincu, et à qui j'ai fait embrasser la religion chrétienne, quoique j'aie perdu beaucoup de noblesse par la faute de plusieurs de nos vassaux qui n'ont pas voulu nous secourir, quoique nous les eussions mandés, comme Gérard de Roussillon, le duc de Nanteuil et le duc Beuves d'Aigremont, qui sont tous trois frères, dont je me plains à vous; car si ce n'eût été messire Salomon qui vint nous secourir avec trente mille combattans, et messire Lamber Berruyer, et messire Héoffroi de Bordeille, avec Galeran de Bouillon qui portoit notre étendart, nous étions vaincus; et par la faute de trois frères qui ne voulurent point se rendre à nos ordres, principalement le duc d'Aigremont, malgré qu'ils m'aient tous prêté serment de fidélité. Je lui demande encore de me servir avec toute sa puissance; et en cas qu'il me refuse, je manderai tous mes sujets et amis, et j'irai assiéger Aigremont; et si nous pouvons le tenir, je le ferai pendre et écorcher tout vif avec son fils Maugis; je ferai aussi brûler sa femme et mettrai tout son pays à feu et à sang.

Alors le duc Naismes de Bavière se leva et dit au roi: Sire, il n'est pas nécessaire de vous courroucer; mais si vous m'en croyez, vous enverrez un messager au duc d'Aigremont, vous le ferez accompagner. Il faut que ce soit un homme prudent qui remontre au duc ce dont vous le chargerez, et suivant sa réponse, vous verrez ce que vous aurez à



faire. Le roi lui répondit : J'approuve votre conseil, alors il pensa en lui-même quel messager il choisiroit qui seroit assez hardi pour faire son message auprès du duc Beuves ; personne n'osa se proposer, car plusieurs étoient de sa famille, comme le duc Aymon de Dordonne qui étoit son cousin germain, car ils étoient quatre frères du même père et de la même mère. Le roi fut irrité et jura qu'il détruiroit le pays du duc. Il appela ensuite son fils Lohier et lui dit : Mon fils, il faut que vous fassiez ce message, vous menerez avec vous cent chevaliers bien armés, vous direz au duc Beuves que s'il ne se rend à ma cour pour la Saint-Jean prochaine j'irai assiéger Aigremont et détruire son pays, je le ferai pendre et son fils : et je ferai brûler sa femme. Sire, dit Lohier, je ne crains rien ; je m'acquitterai bien de votre message. Alors Charlemagne fut fâché d'avoir chargé son fils de ce message, mais puisqu'il l'avoit dit, il falloit l'accomplir. Le lendemain matin Lohier et ses gens s'habillèrent, ils montèrent à cheval et vinrent devant le roi. Lohier dit à son père : Sire, nous sommes prêts d'exécuter vos commandemens. Mon fils, je te recommande à Dieu et le prie de veiller sur toi et tes gens. Lohier partit avec sa compagnie, et fut regretté non sans cause par son père.

Les messagers partirent donc contre Aigremont, menaçant le duc Beuves ; mais un espion les entendit et vint aussi tôt vers Aigremont, et raconta au duc comme les messagers du roi venoient vers lui, menaçant et ayant le fils du roi à leur tête. Le duc dit alors à ses barons qui étoient rendus à la cour à cause des fêtes de la Pentecôte : Seigneurs, le roi m'estime bien peu de vouloir que j'aille le servir avec tous mes gens, et de m'envoyer son fils aîné pour me faire des menaces ; chers barons, que conseillez-vous de faire en cette circonstance ?

Alors un sage et prudent chevalier, nommé messire Simon, se leva, et lui dit : Sire, je vous conseille de recevoir honorablement les messagers du roi, car vous savez qu'il est votre seigneur, et vous savez que c'est agir contre Dieu et raison que de combattre contre son seigneur. N'ayez aucun égard à votre famille, ni à ce que vos frères Gérard de Roussillon et le duc de Nanteuil n'ont pas voulu lui obéir. Sachez que le roi est puissant, et peut détruire vous et vos biens si vous n'obéissez. Le duc lui répondit qu'il n'en feroit rien et qu'il lui donnoit un mauvais conseil ; car, dit-il, j'ai trois frères qui m'aideront à soutenir la guerre contre lui, j'ai aussi quatre neveux qui sont tous courageux. La duchesse lui dit : Croyez votre conseil, car jamais on ne vous conseillera d'avoir guerre contre votre seigneur ; la loi de Dieu le défend. Accordez-vous avec lui, ne prenez point garde à vos frères comme vous le conseille messire Simon. Lors il regarda la duchesse avec un air irrité, et lui défendit de lui parler davantage de cela. Il y eut de vives contestations dans le palais d'Aigremont, car les uns disoient que la duchesse conseilloit bien, les autres mal. Le duc dit alors à ceux qui lui conseilloient de ne pas obéir au roi, qu'il leur en sauroit bon gré, et que tant qu'il vivroit il ne lui obéiroit point, au contraire, qu'il trouveroit des amis pour lui faire la guerre. Les messagers du roi arrivèrent au château d'Aigremont qui est situé sur un rocher : il étoit flanqué de grosses tours, tellement que par sa situation et sa force il étoit imprenable excepté par famine. Lohier dit aux seigneurs qui étoient avec lui : considérez cette forteresse et le fleuve qui passe au pied, je ne crois pas qu'il y ait sa pareille dans toute la chrétienneté. Un chevalier nommé Savari dit alors à Lohier : Sire, il me semble que le roi votre père fait une grande folie d'entreprendre de détruire le duc d'Aigremont, car il est très-puissant, je crois qu'il aura bien autant de gens pour combattre que le roi votre père, s'il venoit l'attaquer, il faudroit qu'ils fussent de bon accord ; mais je sais bien que si le roi votre père le tenoit, tout l'or du monde ne l'empêcheroit pas de le faire pendre ou écorcher tout vif. je vous supplie de parler au duc Beuves avec douceur, car il est bien orgueilleux, il pourroit y avoir une difficulté entre vous et lui qui tomberoit sur nous, nous sommes trop peu.

Lohier répondit qu'il parleroit prudem-

ment; mais s'il nous dit quelque chose de désagréable, il en souffrira le premier. Ils arrivèrent à la porte du château d'Aigremont, où ils frappèrent, le portier leur demanda: Seigneurs, qui êtes-vous? Ami, dit Lohier, ouvrez-nous la porte, nous désirons parler au duc Beuves de la part du roi. Attendez un instant, je vais parler à monseigneur le duc; alors il alla au palais et dit au duc qu'il y avoit beaucoup de gens-d'armes à la porte; monseigneur, vous plait-il que je les fasse entrer? Oui, dit le duc, car je ne les crains pas. Le portier leur ouvrit. Lohier et ses gens entrèrent et montèrent jusqu'au donjon du château; le duc dit à ses barons: Je vois venir le fils aîné du roi; s'il me parle honnêtement, il fera bien, car s'il dit quelque chose qui me déplaise, j'en aurai raison. Beuves étoit accompagné de deux cents chevaliers, cependant Lohier entra avec ses gens bien armés dans la salle du palais; elle étoit déja bien remplie de noblesse, le duc étoit au milieu d'eux, auprès de lui étoient la duchesse et son fils Maugis qui n'avoit pas son pareil dans l'art de la négromancie et dans les armes; Lohier entra donc à la tête de ses gens, il parla en cette manière: Que le Dieu tout-puissant garde et conserve le roi, puisse-t-il confondre le duc d'Aigremont; le roi mon père vous mande que vous vous rendiez à Paris avec cent chevaliers pour le secourir, où il plaira de vous envoyer, et aussi pour rendre raison de ce que vous n'avez pas été avec lui en Lombardie contre les Sarrasins, car c'est par votre faute que sont morts Baudouin, seigneur de Melun, Geoffroi de Bordeille et plusieurs autres combattans; vous serez pris et conduit en France comme traîtres, vous serez écorché tout vif, votre femme brûlée, et vos enfans exilés; faites ce que le roi vous commande, car vous êtes son sujet.

Quand le duc Beuves eut ainsi entendu parler Lohier, fils du roi Charlemagne, il commença à s'irriter, et dit à Lohier qu'il n'iroit pas vers le roi, et qu'il ne tenoit de lui ni forteresse ni château, et qu'il s'en iroit contre lui avec toute sa puissance pour détruire le royaume de France. Alors Lohier lui dit: Vassal, comment osez-vous ainsi répondre? si le roi savoit vos menaces, viendroit vous détruire; songez que vous êtes son sujet et que vous devez lui obéir. Ainsi venez servir le roi et me croyez, car si vous ne le faites, il vous fera brûler et jeter vos cendres au vent. Quand le duc Beuves l'entendit parler ainsi, il se leva et dit que malheureux étoit celui qui venoit faire un pareil message de la part de Charlemagne, et qu'il n en rendroit jamais nouvelles. Il y eut un noble chevalier des gens du duc Beuves qui lui dit: Monseigneur, gardez-vous de faire cette folie, laissez dire à Lohier ce qu'il voudra, vous n'en valez ni plus ni moins, vous savez combien Charlemagne est puissant, car vous êtes sujet et tenez de lui votre château d'Aigremont et votre terre: agissez ainsi, et vous ferez sagement; car de vous élever contre votre seigneur, il ne peut que vous en arriver mal. Le duc l'entendant parler lui dit: Taisez-vous, je ne tiendrai rien de lui tant que je pourrai porter les armes et monter à cheval; je manderai mes frères Gérard de Roussillon, le duc de Nanteuil et Garnier son fils; nous irons ensuite attaquer le roi Charlemagne, en tel lieu que je le rencontre, je lui ferai ce qu'il pense de moi.

Tout l'or de Paris n'empêcheroit pas que je ne fasse mourir le messager qui me menace, dussai-je être mis en pièces. Lohier lui dit: Je ne vous estime ni ne vous redoute. Le duc Beuves piqué de ces paroles, s'écria: Barons, saisissez-vous de lui, il faut qu'il périsse. Ils n'osèrent s'opposer à ses volontés, ils tirèrent tous leurs épées et se jetèrent sur les gens de Charlemagne. Lohier cria à son enseigne, et commença avec ses gens à se défendre. Ils se battirent dans la salle du palais, et le bruit s'en répandit bientôt dans toute la ville; alors vous eussiez vu bourgeois et artisans avec des haches et des épées, d'autres avec des bâtons, ils étoient environ sept mille, mais l'entrée du palais étoit étroite, et les Français y étoient, et empêchoient d'y entrer facilement. Que ce jour fut terrible et malheureux! Ceux qui avoient moins de force furent obligés de combattre courageusement; Lohier voyant que ses gens avoient le dessous, frappa un chevalier si rudement

qu'il le renversa mort aux pieds de Beuves. Il dit ensuite : Dieu tout-puissant, qui naquîtes du sein d'une vierge, et souffrîtes la mort et passion pour racheter l'humanité daignez me garantir de mort ! je sais bien que si vous ne me secourez, jamais le roi mon père ne me reverra. Le duc Beuves dit à Lohier: Dieu veuille que ce soit aujourd'hui votre fin! Non, dit Lohier; alors il donna un si grand coup d'épée au duc que le sang couloit dans la salle; il dit alors : Je savois bien que vous n'en échapperiez pas. Le duc furieux courut sur lui et le frappa si cruellement qu'il le renversa mort à ses pieds. Ainsi périt malheusement Lohier, fils aîné du roi Charlemagne; le cruel duc Beuves lui coupa la tête. Quand les gens de Lohier virent que leur maître étoit mort, ils perdirent courage; de cent qu'ils étoient venus avec Lohier, il n'en restoit plus que vingt; le duc en fit tuer dix, et dit aux dix autres : Promettez-vous sur votre foi de chevaliers que vous porterez votre seigneur Lohier à son père Charlemagne; vous lui direz que je lui renvoye son fils qu'il m'a malheureusement pour lui envoyé, je vous laisserai aller à ce prix; vous lui direz que je ne lui avancerois pas un denier, qu'au contraire j'irai le trouver avec cent mille combattans et ravagerai son pays. Sire, répondirent-ils, nous ferons ce qu'il vous plaira de nous commander; ils firent faire une bière pour y mettre le corps, ils le mirent sur une charette et partirent de la ville.

Quand ils furent dans la campagne, ils se mirent à pleurer en disant: Hélas ! que dirons nous au roi quand il apprendra votre mort? il nous fera mourir: ainsi attristés ils allèrent droit à Paris. Le roi Charlemagne y étant, dit un jour à ses barons : Je suis inquiet de mon fils Lohier que j'ai envoyé à Aigremont, j'ai peur qu'il n'ait eu du bruit avec le duc Beuves qui est homme orgueilleux, je crains qu'il ne l'ai tué; mais je jure par ma couronne que s'il l'a fait, j'irai contre lui avec cent mille hommes, et le ferai pendre. Sire, dit le duc Aymon, s'il a mal agi, vous ferez bien d'en tirer vengeance; il est votre vassal, il doit vous respecter et vous servir; il tient sa terre de vous, je serois fâché qu'il vous eût manqué. J'ai ici mes quatre fils, savoir; Regnault, Allard, Guichard, et Richard, qui sont fort courageux et qui vous serviront à votre volonté. Je vous sais bon gré des offres que vous me faites. Je veux que vous les ameniez pour que je les fasse chevaliers. Je leur donnerai assez de villes. Le duc Aymon envoya aussi-tôt cher cher ses fils, et les fit présenter au roi qui à peine les eût vu, qu'il les trouva très-beaux. Regnault parla le premier et dit au roi: Sire, s'il vous plait de nous faire chevaliers, nous vous serons à jamais dévoués. Le roi appela son sénéchal, et lui dit: Apportez-moi les armes qui furent au roi de Chypre, que j'ai tué à la bataille de Pampelune, je les donnerai à Regnault comme au plus vaillant de tous; je donnerai d'autres armes à ses trois frères. Le sénéchal apporta les armes qui étoient très-belles. Ainsi furent armés les quatre fils du duc Aymon de Dordonne, et Oger le Danois qui étoit de leur parenté, mit les éperons au chevalier Regnault. Le roi Charlemagne ceignit son épée, fit Regnault chevalier, et lui dit: Dieu vous augmente en bonté, honneur et courage. Regnault monta ensuite sur le bon cheval Bayard qui n'eut jamais son pareil, car il eût couru dix lieues sans être las.

Il avoit été nourri dans l'isle de Brescau, et Maugis, le fils du duc Beuves d'Aigremont, l'avoit donné à son cousin. Le valeureux Regnault portoit à son cou un écu peint, il faisoit briller son épée et étoit très-beau chevalier. Le roi fit dresser une quinzaine à laquelle il fit joûter les nouveaux chevaliers. Ils joutèrent vaillamment, mais Regnault remporta le prix. Les actions de Regnault plurent infiniment au roi qui lui dit: Regnault, dorénavant, vous viendrez en bataille avec nous. Je vous remercie, dit Regnault; je vous promets de vous servir fidellement, et jamais vous ne manquerez. L'empereur Charlemagne après les joûtes s'en retourna en son palais, et dit à ses barons: Je suis inquiet de ce que mon fils Lohier ne revient point; je crains qu'il ne lui soit arrivé quelqu'accident, car la nuit dernière j'ai songé que la foudre tomboit sur lui, et que le duc d'Aigremont vint et lui trancha la tête; mais

je jure que si cela est ainsi, il n'aura jamais la paix avec moi. Sire, dit le duc Naisme, je ne crois pas cela, on ne doit pas y ajouter foi. Le roi répondit : Si cependant cela est, je manderai Normands, Berruyers, Flamands, Allemands, Bavarois, Anglais, et Lombards, avec lesqu'els j'irai le détruire. Il arriva aussi-tôt un messager bien fatigué et blessé. Charlemagne qui étoit aux fenêtres, descendit du palais avec le duc Naismes de Bavière et Oger le Danois. Le messager salua profondément le roi et lui dit : Sire, vous avez fait une grande folie d'envoyer votre fils demander l'obéissance au duc Beuves d'Aigremont. Votre fils lui demanda hardiment, mais le duc qui est extrêmement fier, l'ayant entendu, le fit prendre, et dit qu'il ne vous rendroit jamais de réponse. Aussi-tôt il s'éleva un combat où votre fils a éte tué par le duc Beuves avec presque tous vos gens, excepté moi et neuf autres qui apportent votre fils dans une bière, et moi qui suis blessé; le messager tomba alors en foiblesse. Le roi saisi de douleur, commença à dire : Grand Dieu ! quel malheur je viens d'apprendre, je n'y pourrai survivre. Le duc Naismes le consola et lui dit : Sire, ne vous abandonnez pas ainsi à la douleur, faites enterrer votre fils honorablement, vous irez ensuite attaquer le duc, et le détruire lui et son pays. Le roi se consola, et approuvant les avis du duc de Naismes, il dit à ses barons de se préparer pour aller au devant du corps de son fils ; ils exécutèrent aussi-tôt ses ordres. Quand ils furent à dix lieues de Paris, ils rencontrèrent le duc Naismes, Ogér le Danois, Samson de Bourgogne et d'autres grands seigneurs qui amenoient le corps de Lohier dans une bière. Le roi mit pied à terre et s avança vers la bière il leva le tapis et voyant que son fils avoit la tête tranchée, il s'écria : Que je dois donc haïr le duc Beuves, d'avoir ainsi défiguré mon fils ! il l'embrassa tout sanglant et dit : Ah ! mon fils, que vous étiez si vaillant chevalier, je prie Dieu qu'il mette votre âme en son saint paradis. Alors Thierry l'Ardenois et Samson de Bourgogne firent conduire la bière jusqu'à Saint-Germain-de-Prés, où il fut enterré honorablement comme fils de roi. Nous allons parler maintenant du bon duc Aymon et de ses quatre fils qui étoient à Paris.

Mes enfans, dit le duc Aymon, vous savez que le roi Charlemagne est irrité à juste titre, parce que mon frère votre oncle a tué son fils Lohier, je sais bien qu'il ira contre lui, mais nous n'irons pas. Allons à Dordonne, et si le roi veut lui faire la guerre, nous l'aiderons alors. Ils montèrent à cheval et partirent pour Laon, de-là ils allèrent à Dordonne. Quand la dame vit venir son seigneur avec ses quatre fils, elle en fut bien joyeuse et vint au-devant, demandant si Regnault et ses frères étoient chevaliers, le duc Aymon lui répondit qu'oui ; elle lui demanda ensuite pourquoi ses fils ne restoient pas auprès du roi, il lui raconta comment le duc Beuves d'Aigremont avoit tué le fils aîné du roi ; elle fut bien fachée de cette nouvelle, car elle connoissoit bien que c'étoit la perte de son mari, d'elle, de ses enfans et de toutes leurs terres. Regnault menaçoit beaucoup le roi, la dame voyant cela lui dit : Mon fils, je te prie de m'écouter : aime et respecte ton souverain seigneur, tu seras aimé de Dieu; et vous monseigneur Aymon, je suis surprise que vous soyez sorti de la cour sans congé, lui qui vous a fait tant de bien et qui a donné de si riches armes à vos enfans, et les a fait chevaliers, plus grand honneur ne pouvoit-il faire à vous et à vos enfans ; je vous prie de ne vous en pas mêler, car cet été vous verrez que le roi ira sur votre frère. Par mon conseil servez le roi notre seigneur, car si autrement vous faites, vous serez déloyal. Dame, pour Dieu je voudrois bien avoir perdu mon cheval et la moitié de ma terre, et que mon frère le duc de Beuves n'eut pas tué Lohier. Nous laisserons de parler du duc Aymon et de ses fils, et parlerons du roi qui regrettoit la perte de son fils.

Pendant que Charlemagne se désoloit, il vint un messager qui lui dit qu'Aymon et ses quatre fils étoient retournés dans leur pays, dont le roi fut irrité, et jura qu'avant qu'il mourut, Aymon et ses quatre fils le payeroient bien cher et que le duc Beuves d'Aigremont et toute sa famille pourroient s'y opposer. On prépara le diner, au quel le roi

mangea presque rien tant il étoit triste. Salomon lui servit d'échanson ce jour-là; après le dîner le roi dit à ses barons: Seigneurs, le duc Beuves m'a fait outrage d'avoir tué mon fils Lohier; mais s'il plaît à Dieu, je l'irai voir cet été et détruire toute sa terre, et si je puis l'atteindre, je m'en vengerai par rapport à Aymon et ses fils que j'ai fait chevaliers et dont je m'en repens. Sire, dit le duc de Naismes, votre fils est mort par malheur, mandez vos gens, allez vers Aigremont, et si le duc Beuves se présente, vendez-lui chèrement la mort de votre fils. Naismes, dit le roi, vous êtes prudent et sage, je suivrai vos avis. Alors il envoya plusieurs de ses barons, leur recommandant d'aller se préparer dans leur pays et de revevir au premier jour d'été. Ainsi fut fait comme le roi l'avoit ordonné, et pour lors le bruit courut à Rome que Charlemagne faisoit recrue de gens-d'armes, tant que le duc Beuves en fut instruit, et de son côté il manda tous ses parens et amis, et principalement ses frères Gérard de Roussillon le duc de Nanteuil. Ils se trouvoient environ quatre-vingt mille combattans qui se promettoient bien de défendre le château. Le duc Beuves dit à son frère Gérard: Ne craignez rien, j'espère remporter la victoire, allons vers Troies, et là, nous combattrons courageusement avec l'aide de Dieu.

Ce fut au commencement du mois de mai que Charlemagne attendoit ses gens qui devoient venir. Il n'attendit pas long-tems, car Richard de Normandie arriva avec trente mille hommes; le comte Guichard vint après avec un aussi grand nombre; Salomon de Bretagne arriva aussi avec beaucoup de Poitevins, Gascons, Normands, Bernois et Bourguignons, qui logèrent tous auprès de Saint-Germain. Le roi ayant appris que tous ses gens étoient arrivés, fit disposer son armée, et composa son avant-garde de quarante mille combattans qui étoient conduits par Richard, Galeran de Bouillon, Guidelon de Bavière, Ysachar de Nemours, Oger le Danois et Eston, fils d'Obdon. Ils partirent de Paris et marchèrent vers Aigremont. Après quelques journées de marche, Oger le Danois qui menoit l'avant-garde vit venir un messager qui lui demanda à qui appartenoient ces gens. Oger répondit que c'étoit à Charlemagne; il lui dit qu'il voudroit bien lui parler, et Richard le mena vers lui. Le messager salua respectueusement le roi; et lui dit qu'il étoit de Troyes, que le gouverneur le supplioit de lui envoyer du secours, parce qu'autrement il seroit obligé de rendre la ville au duc d'Aigremont et à ses deux frères. Quand Charlemagne entendit que Troyes étoit Assiégée par le duc Beuves et ses frères, il fut fâché et jura par Saint-Denis de France, qu'il iroit avec son armée, et que s'il pouvoit tenir le duc d'Aigremont, il le feroit mourir; il appela Naismes de Bavière, Godefroi de Frise, le duc Galeran, et leur dit: Barons, volons au secours de Troyes avant qu'elle soit prise. Ils répondirent tous que très-volontiers ils marcheroient tous vers Troyes.

L'avant-garde arriva avec l'oriflamme que portoit Oger, Richard de Normandie, le duc Galeran, et trente mille combattans avec eux, le messager alloit devant eux: quand ils furent près de la ville, il y vint un nouveau messager dire à Galeran que le roi venoit pour les secourir. Aubert, il y a grande compagnie, dit Gérard de Roussillon à ses frères, étant tout le premier à l'avant-garde; ils marchèrent tous l'un contre l'autre. Quand Oger le Danois vit venir Gérard de Roussillon, il dit à Richard de Normandie: Voyez comme Gérard de Roussillon nous pense mal mener. Or pensons à nous bien défendre, afin que l'honneur en soit au roi et à nous. Alors ils laissèrent courir les chevaux de part et d'autre.

Gérard frappa un Allemand de sa lance, tellement qu'il l'abbatit mort; il prit son enseigne et cria Roussillon; alors commença une bataille terrible. Oger voyant que l'on tuoit tous ses gens, devint furieux et frappa un chevalier à mort: Gérard de Roussillon voyant cela, renversa mort un des gens d'Oger; la bataille devint très-sanglante; on voyoit de part et d'autre des lances brisées, des hauberts émaillés, le champ de bataille étoit jonché de morts et de mourans qui nageoient dans les ruisseau-

ruisseaux de sang. Le duc d'Aigremont vint à bride abattue et frappa si rudement Oger, seigneur de péronne et de Saint-Quentin, qu'il l'étendit mort à ses pieds, alors il cria Aigremont. Son frère de Nanteuil et tous ses gens vinrent vers lui; ils marchèrent aussi-tôt contre les gens du roi; il y vint d'autre part des Poitevins, Allemands, et Lombards qui étoient du parti du roi, ils se mêlèrent, et le combat devint plus terrible, car il y avoit là de vaillans chevaliers. Richard de Normandie y montra son courage, car il donna la mort à un chevalier qui étoit aimé de Gérard de Roussillon, qui jura de venger la mort de ce chevalier; alors il cria Roussillon: son frère le duc de Nanteuil vint aussi-tôt le secourir et lui dit: Frère, je serois d'avis de nous en retourner, car voici le roi et ses gens, si nous les attendons, ils nous feront mauvais parti. Pendant qu'ils marchoient, Galeran de Bouillon tua devant eux un des neveux de Gérard, Gérard, comme étant insensé, envoya chercher le duc Beuves qui vint aussi-tôt le secourir. D'autre part, le roi assembla ses gens, et ce jour-là il périt environ quatre mille hommes, tant de part que d'autre. Le duc Beuves frappa messire Gauthier de Pierrette en son écu, tellement qu'il lui passa sa lance au travers du corps; il cria Aigremont. Le combat fut sanglant, et Richard de Normandie montra sa valeur, car il joûta contre le duc d'Aigremont tellement qu'il lui perça son écu et le blessa; puis il dit: Votre perte est inévitable; malheureux jour où vous fites périr Lohier. En disant ces mots, il le frappa sur son casque; comme la coëffe étoit d'acier, le coup tomba sur le col du cheval et l'abattit, sans cela le duc Beuves étoit mort. Alors le duc Beuves se releva promptement l'épée à la main et frappa un chevalier nommé messire Simon, et il le tua. Vinrent ensuite Oger, Naismes, Galeran de Bouillon, Noël du Mans, le comte Salomon, Léon de Frise, l'Archevêque Turpin et Eston fils d'Obdon, car à cette bataille il y avoit beaucoup de noblesse.

Charlemagne vint dans ces entrefaites, criant: Barons, ne laissez pas échapper, car il ne nous resteroit que la honte: alors il mit sa lance en arrêt et frappa Gérard de Roussillon d'une telle force qu'il le renversa par terre; il seroit péri infailliblement, si ses frères ne l'eussent secouru. D'autre part vint Oger le Danois qui frappa un chevalier des gens de Gérard de Roussillon; il le fendit, dont il tomba mort sur le champ. Quand Gérard vit périr ce chevalier, il réclama Dieu et la Vierge, en disant: Hélas! j'ai perdu aujourd'hui de très-bons chevaliers, le duc Beuves, de son côté, prioit Dieu de vouloir bien le garantir de la mort et de tomber entre les mains du roi. Le soleil étoit prêt à se coucher, et les combattans de part et d'autre étoient fatigués; les trois frères s'en retournèrent fort irrités dans leurs tentes, principalement Gérard qui cette journée avoit perdu son cher cousin Aymon et cent autres de sa compagnie; il commença à dire maudite l'heure où le fils du roi est mort. Le duc Beuves vint tout sanglant comme s'il eût été bien blessé. Quand Gérard le vit il se prit à soupirer tendrement, lui disant: Beau-frère; vous êtes blessé à mort. Non, dit-il, je serai bientôt guéri. Alors Gérard jura qu'au soleil levant il commenceroit un si grand combat avec le roi qu'il y périroit trente mille hommes. Ne le faites pas, dit le duc de Nanteuil; mais si vous voulez me croire, nous enverrons au roi trente des plus sages chevaliers, nous lui demanderons trêve, lui promettant que notre frère le duc Beuves lui recompensera la mort de son fils. Vous savez que nous sommes ses sujets et que ce seroit mal agir que de l'attaquer à main armée, car s'il avoit perdu tou les gens qu'il amènera, avant un mois il y en auroit deux fois autant, et nous ne pourrions longtems lui résister.

Ses frères lui répondirent qu'ils s'en rapporteroient à ses avis; ils conclurent entr'eux d'y envoyer quand le jour seroit venu; ils firent faire une bonne garde, ils firent ensuite préparer des messagers pour les envoyer au roi. Quand ils furent prêts, Gérard de Roussillon leur dit: Seigneurs, remontrez bien au roi que nous sommes bien fâchés de la mort de son fils Lohier, et que notre frère le duc Beuves s'en repent, s'il lui plaisoit avoir pitié de nous, nous irons le servir où bon lui sem-

Maxe nous envoyer avec dix mille combattans; vous prierez le duc Naismes de vouloir bien s'employer pour nous.

Quand les messagers eurent appris ce qu'ils devoient exposer au roi de la part des trois frères, ils montèrent à cheval, portant des rameaux d'oliviers en signe de paix et vinrent auprès du roi: ils le saluèrent humblement, et messire Brienne lui porta la parole: Sire, je prie Dieu qu'il vous donne bonne et longue vie; sachez que le duc Gérard de Roussillon, le duc Beuves d'Aigremont et le duc Nanteuil nous ont envoyé pour vous demander grâce et vous supplier de leur pardonner la mort de votre fils dont ils sont bien fâchés; le duc Beuves vous mande particulièrement que si vous le voulez il viendra vous servir lui et ses frères avec dix mille combattans. Sire, souvenez-vous que Dieu a pardonné sa mort à ses ennemis. Ainsi il vous plaira leur pardonner. Quand le roi eut entendu les messagers des trois frères, il fronça le sourcil et se cachant le visage il ne répondit rien; un peu après il leur parla en ces termes: Il falloit que le duc d'Aigremont eût perdu le sens commun quand il a fait périr si indignement mon fils Lohier que j'aimois tendrement, il est mon vassal malgré lui. Sire, répondit messire Etienne, je suis certain qu'il vous fera droit au rapport de votre conseil. Nous en consulterons, répondit le roi: il se retira et appela le duc Naismes de Bavière, Oger le Danois, messire Salomon, Noël du Mans, Galeran de Bouillon, Oger de Langet, Léon de Frise, et leur dit: Seigneurs, voici les messagers du duc Beuves d'Aigremont et de ses frères qui mandent qu'ils me viendront servir où bon me semblera avec dix mille combattans. Si la mort de mon fils étoit à pardonner, ils resteront mes vassaux et ne tiendront leurs seigneuries que de nous. Sire, dit le duc Naismes, je vous conseille de leur pardonner, car ils sont hardis et très-courageux. Le roi suivit le conseil du duc Naismes et pardonna aux trois frères; il appela les ambassadeurs, et leur dit: qu'il pardonnoit la mort de son fils Lohier, à condition que le duc Beuves d'Aigremont viendroit le servir à la Saint Jean prochaine avec dix mille combattans tous bien armés; il leur dit de venir au plutôt prêter serment de fidélité. Les messagers partirent et s'en retournèrent vers le duc à qui ils racontèrent leur négociation, qui plût beaucoup aux trois frères. Gérard de Roussillon dit: Il est trop juste de nous dépouiller de nos habits et aller tout nuds vers le roi lui demander grâce d'avoir offensé sa Majesté. Ils se mirent tout nuds en chemise, et partirent bien accompagnés de quatre mille chevaliers.

Le roi voyant venir les trois frères avec les barons, appela le duc Naismes et plusieurs barons et leur dit: Ne me sauriez-vous dire quels gens ce sont là? Sire, dit le duc Naismes, c'est le duc Beuves d'Aigremont avec ses gens qui viennent demander grâce. Le duc Beuves parut aussi-tôt; il se jeta aux pieds du roi et lui dit: Sire, je viens vous demander grâce; nous nous sommes rendus à vos ordres: j'ai tué votre fils inconsidérément; mes frères et moi nous nous sommes rendus à vous, nous vous servirons de toutes nos forces où il plaira nous envoyer, et de toute notre vie ne manquerons de vous être fidèles. Quand le roi le vit devenu si humble, il en eut pitié et lui pardonna la mort de son fils. Alors il leur fut permis de se réunir et de s'embrasser les uns les autres. Ainsi furent appaisés les rois et les barons par les conseils du duc Naismes; les trois frères jurèrent et promirent au roi de le suivre quand il l'ordonneroit. Ils prirent congé du roi qui fit promettre au duc Beuves qu'il reviendroit le servir à la Saint-Jean prochaine. Le roi retourna vers Paris; et les trois frères retournèrent en leur hôtel, car ils pensoient être bien réconciliés avec le roi.

Un peu avant que la Saint-Jean-Baptiste arriva, le roi tenoit sa cour à Paris; le duc Beuves ne manqua pas de s'y trouver comme il l'avoit promis; il partit d'Aigremont avec deux cent chevaliers, et se mit en chemin pour venir vers le roi et le servir où il voudroit l'employer. Comme le roi étoit à Paris, il y vint vers lui le comte Ganelon, Foulque de Morillon, Harare et Béranger; ils dirent au roi que le duc Beuves d'Aigremont venoit avec deux cents chevaliers, et ils lui dirent

aussi : Comment pouvez-vous accepter les services d'un homme qui a tué votre fils notre cousin? si vous voulez, je vous vengerai. Ce seroit trahison, dit le roi, nous lui avons donné sauf conduit ; toute fois faites à votre volonté, mais je ne prends rien sur moi; prenez bien garde que le duc d'Aigremont est d'une grande famille, vous pouriez bien le payer cher. Sire, répondit Ganélon, ne vous inquiétez point, il n'y a personne assez hardi pour combattre contre ma famille et moi. Je vous promet de partir demain matin avec deux mille combattans, et nous vous vengerons. Le roi répéta que c'étoit trahison. Qu'importe, dit Ganélon, il a bien tué votre fils par trahison. Faites donc comme vous voudrez, pour moi, je ne m'en mêle aucunement. Le lendemain matin Ganélon et ses gens partirent de Paris avec quatre mille combattans; ils s'arrêtèrent dans la vallée de Soissons; ils rencontrèrent le duc Beuves et ses gens. Quand Beuves le vit venir, il dit à ses gens : Voici venir des courtisans; je ne sais ce que ce peut être, continua-t-il, car le roi est vindicatif; et s'il a avec lui des traîtres, c'est sur-tout Foulques de Morillon. J'ai songé cette nuit qu'un griffon venoit d'enhaut et perçoit mon écu et mes armes, il me déchiroit les entrailles, et pas un de mes hommes ne lui échappa. Un des chevaliers lui dit qu'il ne devait pas s'effrayer d'un pareil songe. Je ne sais, dit le duc, ce que Dieu me réserve ; mais je suis dans une inquiétude extrême. Il commanda aussi-tôt à chacun de s'armer ; ce qui fut bientôt exécuté: Le comte de Ganélon et Foulques de Morillon s'avancèrent à grands pas et vinrent droit au duc Beuves, lui disant qu'il avoit bien mal agi d'avoir tué Lohier, fils aîné du roi, mais qu'il subiroit la peine avant qu'il fut nuit. Quand le duc l'entendit, il commença à dire : Grand Dieu ! qui pourroit se méfier des traîtres? Je croyois que le roi n'étoit pas aussi traître ; mais je vois le contraire, mais je vous assure que je vendrai cher ma part à celui qui osera m'attaquer. Alors ils commencèrent un combat terrible dans lequel Ganélon tua Régnier, cousin du duc Beuves, et il s'écria : Frappez, chevaliers, ils ont bien mal fait d'avoir tué mon cousin Lohier. Ils se jetèrent à grande force sur les gens du duc qui se défendit vaillamment, et frappa un chevalier, nommé messire Faucon, tellement qu'il l'abattit mort à terre. Il se mit à regretter ses deux frères et ses neveux. Hélas ! cher fils, où êtes-vous à présent? Que n'êtes-vous ici pour me secourir? si vous saviez ma situation, vous viendriez me secourir. Ah ! duc de Nanteuil et Gérard de Roussillon, vous ne me reverrez jamais. Que n'êtes-vous instruits de la malheureuse entreprise du roi et du comte Ganélon qui veulent me faire mourir cruellement ! et vous, mes chers néveux Regnault, Allard, Guichard et Richard, j'ai grand besoin de vous. Ah ! très-courageux Regnault, s'il plaisoit à notre seigneur que vous fussiez informé de la trahison à laquelle je suis livré, je suis bien persuadé que vous employeriez toutes vos forces et votre courage pour m'en retirer.

Le combat fut terrible, mais le duc Beuves d'Aigremont ne pouvoit pas résister à tant de gens, car il n'avoit avec lui que deux cents chevaliers, et les autres plus de quatre mille: on voyoit des membres épars sur le champ de bataille, ce qui réprésentoit un spectacle affreux. Ganélon vint ensuite frapper Tessaume de Blois et le tua, et fit reculer les gens du duc Beuves. Le duc d'Aigremont vit bien qu'il falloit partir ; il frappa un chevalier à mort, il se battoit en désespéré. Grand Dieu ! quel dommage de l'avoir trahi, car depuis il y eut plusieurs villes et châteaux ruinés, beaucoup de nobles y perdirent la vie ; le traître Ganélon fit une si grande destruction des gens du duc Beuves, que de deux cents barons qu'il avoit amenés, il n'en restoit plus que cinquante. Le duc Beuves leur dit : Vous voyez que si nous ne nous défendons pas vaillamment nous sommes tous morts ; ainsi il faut que chacun de nous en vaille trois. Alors le duc Beuves frappa un chevalier nommé messire Hélie, tellement qu'il renversa mort à terre, puis cria à haute voix, frappons, barons. La vallée étoit belle, on entendoit le bruit des coups qui retomboient sur les casques. Un nommé Griffon, de Hautefeuille, frappa le cheval du duc à la poitrine, de manière que le cheval tomba sous lui.

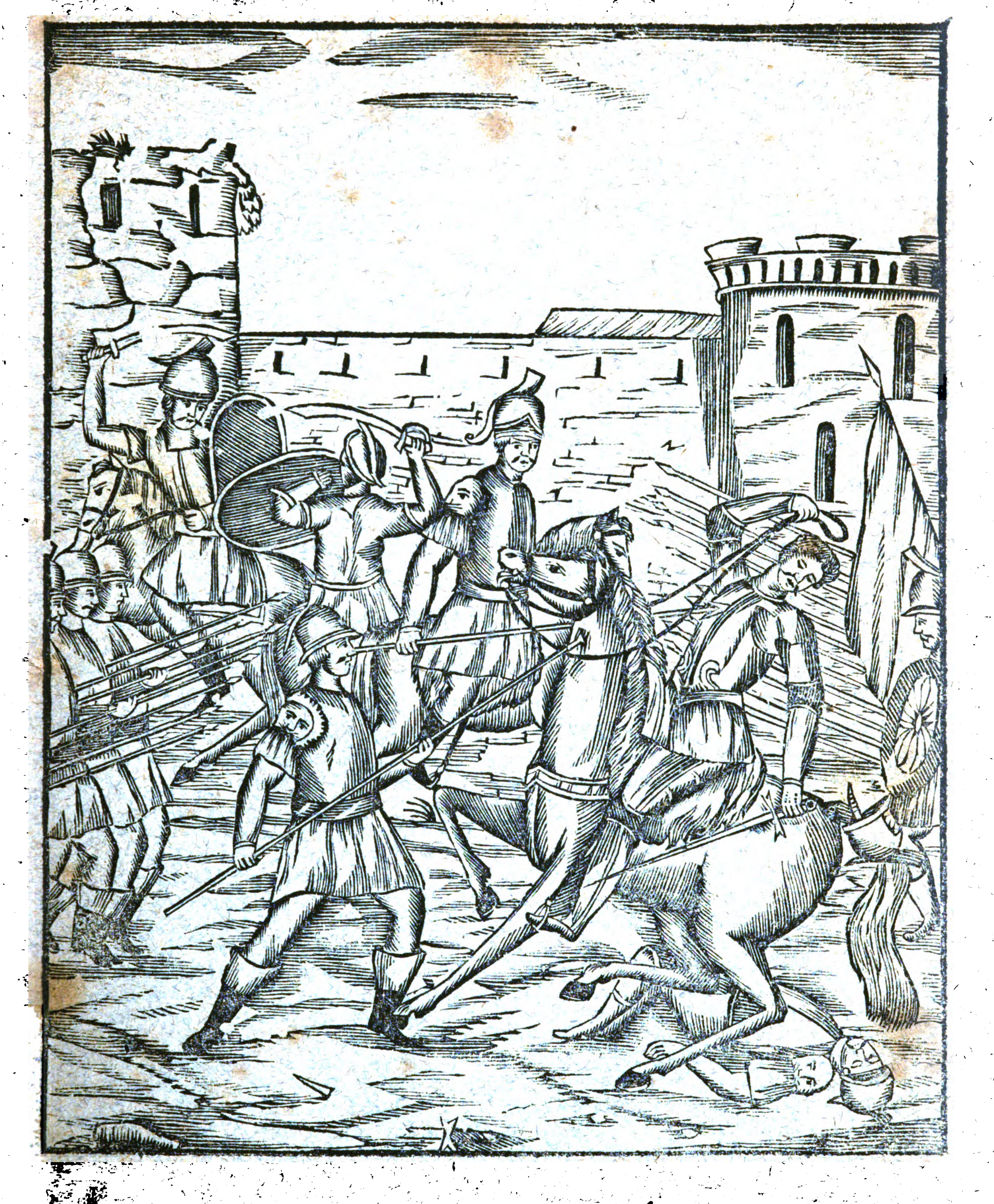
en sorte que le duc croyant atteindre le chevalier Griffon, laissa tomber le coup sur le cheval et le blessa; le comte Ganélon vint alors sur le duc d'Aigremont et lui passa sa lance au travers du corps; (*voyez la planche*), le duc Griffon le jeta dans la foule et lui passa son épée au travers du corps en disant: Voilà la mort de Lohier vengée entièrement. Le traître Ganélon et le seigneur d'Hautefeuille remontèrent à cheval, ils allèrent contre les gens du duc qui se rendirent, car ils n'étoient plus restés que dix; ils leur firent jurer et promettre qu'ils porteroient le duc Beuves d'Aigremont ainsi que l'on avoit porté le corps de Lohier à Paris; lesdits chevaliers promirent de le faire.

Ils mirent le corps dans une bière, puis ils se mirent en chemin. Quand ils furent unpeu éloignés de la place où l'action s'étoit passée, ils commencèrent à regretter la perte de leur Maître et maudire la noire trahison que le roi leur avoit faite. Ainsi partirent les chevaliers dans la plus grande tristesse, faisant porter le corps du ducBeuves d'Aigremont qui ne cessa de saigner pendant l'espace de quatre lieues. Ils arrivèrent à Aigremont, les nouvelles parvinrent bientôt à la duchesse qui n'eut pas plutôt appris la nouvelle qu'elle et son fils Maugis en eurent un chagrin très-considérable. Les gens de la ville et d'Eglise furent audevant de leur Seigneur. Quand la Duchesse vit son Seigneur mort, elle tomba en foiblesse, les gens d'Eglise emportèrent le corps dans la maîtresse Eglise où l'Evêque l'enterra honorablement et célébra son service. Son fils Maugis commença à dire: Grand Dieu! quel dommage que ce Seigneur ait été tué par une trahison aussi cruelle! si je vis longuement, le Roi et les traîtres qui ont agi ainsi le payeront cher, il consola ainsi sa mère et lui dit: Prenez patience, car mes oncles et mes cousins m'aideront à venger la mort de mon père. Nous laisserons à parler du duc Beuves d'Aigremont, et retournerons au traître Griffon et Ganélon son fils, qui avec leurs gens s'en retournèrent à Paris.

CHAPITRE II.

Comme Griffon et Ganélon après avoir tué le Duc Beuves s'en retournèrent à Paris, et comme Regnault tua Berthelot neveu de Charlemagne, d'un Echiquier, en jouant aux Echecs, et de la guerre qui en résulta.

Aux Fêtes de la Pentecôte, l'empereur tint sa cour à Paris, après avoir fait la paix avec les frères du duc Beuves d'Aigremont, à cette Fête vinrent Guillaume l'Anglais, Galeran de Bouillon, quinze Rois, trente Ducs et quarante Comtes. Il y vint aussi le duc Aymon de Dordogne avec ses quatre fils auxquels le Roi dit: Je vous aime vous et vos enfans, et je veux que Regnault soit mon sénéchal, les autres frères auront aussi mes faveurs. Sire, dit Aymon, je vous remercie du grand honneur que vous me faites ainsi qu'à mes enfans. Sachez que nous vous servirons loyalement, mais vous m'avez bien fâché, quand par trahison vous avez fait mourir le Duc Beuves mon frère, après lui avoir donné un sauf-conduit. Si je ne craignois votre puissance, nous nous en vengerions, mais d'autant que mon frère Gérard vous a pardonné, je vous pardonne aussi. Aymon, dit le Roi, vous pensez mieux que vous ne dites, car l'offense qu'il m'a faite d'avoir tué mon fils Lohier méritoit bien cela, ainsi c'est l'un pour l'autre et qu'il n'en soit plus question. Soit, dit le Duc Aymon, alors Regnault, Allard, Guichard et Richard vinrent et dirent au Roi: Sire, vous nous avez fait venir devant vous, mais sachez que nous ne vous aimons point, parceque vous avez fait mourir notre oncle le Duc Beuves d'Aigremont. Le roi les ayant entendu, rougit de colère et dit à Regnault: Malheureux, retire-toi, car sans la compagnie, je te ferois mettre dans une prison si obscure que de long-tems tu ne verrois la lumière. Sire, dit Regnault, ce ne seroit pas la raison qui peut vous en empêcher; mais puisque vous nevoulez pas en entendre parler, nous nous tenons belle sur l'assemblée de quinze Rois, trente Ducs et quarante Comtes. Ils allèrent entendre la messe, revinrent au Palais et se mi-



rent à table, excepté le Roi, Salomon et le Duc Godefroi qui servirent ce jour-là; Regnault ne put manger à cause de l'outrage qu'il avoit reçu, et disoit en lui-même. Hélas! je ne pourrai donc pas me venger de celui qui a fait mourir mon oncle si cruellement. Mais ses frères le remirent un peu. Après le dîner, les Barons sortirent pour aller se divertir, et Berthelot le neveu du Roi appela Regnault pour jouer aux échecs, qui étoit d'yvoire et l'échiquier d'or massif, ils jouèrent ensemble et il s'éleva une dispute si vive entr'eux, que Berthelot insulta Regnault et lui fit sang; Regnault se sentant blessé, jura qu'il s'en vengeroit, il prit aussi-tôt l'échiquier et en frappa si rudement Berthelot sur la tête, qu'il l'étendit mort à ses pieds. Alors il se fit un grand bruit dans le Palais au sujet de Berthelot que Regnault fils d'Aymon avoit tué. Le roi s'écria aussi-tôt: Barons prenez garde que Regnault ne vous échappe, car si je puis le tenir, je le ferai mourir cruellement, parce qu'il a tué mon cher neveu. Ils coururent tous sur lui, mais aidé de ses parens il se défendit courageusement et il y eut un combat sanglant dans tout le Palais; Maugis, cousin de Regnault, faisoit grand carnage; pendant que ces horreurs se passoient dans le Palais, Regnault, ses trois frères et Maugis se retirèrent, et étant montés à cheval, ils partirent de Paris et ils s'en retournèrent vers Dordogne. Quand l'empereur sut que Regnault et ses frères étoient partis, il fit armer deux mille Chevaliers pour les poursuivre; mais Regnault et ses frères ne s'arrêtèrent point qu'ils ne fussent en lieu de sûreté, alors ils firent paître leurs chevaux, Regnault commença à dire: Grand Dieu! qui avez souffert la mort et passion pour nous, daignez aujourd'hui préserver mes frères et mon cousin de tomber entre les mains du Roi. Les Français les poursuivoient et un chevalier qui étoit monté sur un meilleur cheval que les autres, atteignit Regnault et lui dit: Chevalier audacieux, vous vous rendrez au pouvoir de Charlemagne. Regnault se retourna, et d'un coup de lance l'abattit à ses pieds, il prit ensuite le cheval qu'il donna à son frère Allard; il vint à un autre et il le tua d'un coup d'épée qu'il lui donna sur la tête, il donna le cheval à son frère Guichard. Un des Chevaliers du Roi vint et s'écria: Malheureux je vous livrerai au Roi qui vous fera tous pendre. Nous ne craignons rien, lui répondit Regnault; alors il le partagea d'un grand coup d'épée et se saisit de son cheval qu'il donna à son frère Richard qui en avoit besoin.

Les trois frères bien montés, et Regnault sur Bayard, ayant son cousin monté en croupe, étoient poursuivis par le Roi, mais en vain, car la nuit étoit si obscure, que les quatre frères et leur cousin arrivèrent en assurance à Dordogne où ils trouvèrent leur mère qui courut les embrasser et leur demanda où étoit leur père: et s'ils étoient sortis de la cour avec disgrâce? Oui madame, lui répondit Regnault, car j'ai tué Berthelot neveu du Roi, parce qu'il m'a maltraité jusqu au sang, quand la dame l'eut entendu parler, elle tomba en foiblesse, mais Regnault la fit revenir et lui dit: mon fils, pourquoi avez-vous agi de la sorte? vous vous en repentirez un jour et serez la cause de la perte de votre père, ainsi je vous prie d'aller prendre beaucoup d'or et d'argent dans mon trésor, et de vous en aller, car si votre père vous trouve, il vous rendra au Roi. Dame, lui dit Regnault, croyez-vous que notre père soit assez cruel pour nous livrer à notre ennemi.

Regnault, ses trois frères et Maugis ne voulurent rester plus long-tems, ils prirent beaucoup d'or au trésor de leur mère et partirent en l'embrassant les larmes aux yeux car elle n'espéroit jamais les revoir. Ils partirent tous avec leur cousin Maugis et entrèrent dans la forêt des Ardennes, dans la vallée aux fées, ils vinrent à la rivière de Meuse où ils firent bâtir un beau château au pied duquel passoit ladite rivière: Quand ce château fut fini, ils l'appelèrent de Montfort, c'étoit le plus fort qu'il y eut depuis là jusqu'à Montpellier, car il étoit environné de trois murs et de profonds fossés et ils n'appréhendoient pas le Roi, sinon par trahison. Le Roi étoit à Paris qui regrettoit la perte de son neveu Berthelot, il fit venir devant lui le bon duc Aymon et le fit jurer que jamais il n'aideroit ses enfans, et qu'en tel lieu

qu'il les trouveroit, s'il pouvoit les prendre, il les livreroit. Aymon n'osa le contredire et lui jura tout, dont il fut repris. Après cette promesse faite, il s'en alla fort irrité de Paris et retourna à Dordogne. Quand la Duchesse le vit elle se mit à pleurer, il devina bientôt le sujet, il lui demanda où étoient ses enfans? Sire, je n'en sais rien, mais pourquoi souffrites-vous que Regnault tua Berthelot? Regnault est un des plus vaillans chevaliers qu'il y ait eu depuis long-tems, car toute l'assemblée n'a pu l'empêcher de tuer Berthelot. Regnault avoit dit auparavant au Roi de lui faire raison de la mort de son oncle, mais le Roi le traita outrageusement, ce qui, avec la dispute qu'ils eurent aux échecs, fut cause de la mort de Berthelot. Le roi m'a fait promettre que si je puis tenir mes enfans, j'aye à les lui mener et que de moi ils n'auront aucun secours, ce que je suis bien fâché d'avoir promis.

CHAPITRE III.

Comme Charlemagne assiégea Montfort, où il fut vaincu deux fois, comme Montfort fut brûlé, et de la vengeance de Regnault qui détruisit la plus grande partie des gens de son père.

L'histoire du Roi Alexandre ne contient point de faits aussi mémorables, qu'en firent les quatre fils Aymon, car après que Charlemagne les eut fait bannir du royaume de France, il tint cour plénière à Paris, et les Barons y étant assemblés, il vint un messager qui s'agenouillant devant lui, lui dit: Sire, je viens du grand bois des Ardennes où j'ai trouvé les quatre fils Aymon dans un château qu'ils ont fait faire. Quand le roi l'entendit, il fut surpris et dit à ses Barons: Seigneurs, je vous prie de m'aider à venger l'outrage que m'ont fait les quatre fils Aymon. Les Barons répondirent d'une voix unanime qu'ils étoient prêts à le servir, et ils lui demandèrent la permission d'aller dans leur pays pour s'armer comme il convenoit, ce qu'il leur accorda aussi-tôt. Ils partirent tous pour leurs terres, mais ils revinrent bientôt à Paris en bon équipage; le Roi les reçut honorablement, et peu de tems après ils partirent de Paris et furent coucher à Mont-lion, le lendemain le Roi se remit en route et donna la conduite de son avant-garde au Comte Regnier de Montpellier qui avoit une grande haine contre Regnault. Quand ils furent en chemin, le Roi appela Regnier, Guyon d'Aufort, le comte Garnier, Geoffroi, Longeon, Oger le Danois, Richard de Normandie et le Duc Naismes de Bavière et leur dit: Seigneurs, je vous prie de faire diligence afin que nous puissions prendre les quatre fils Aymon. Naismes lui répondit: Nous le ferons; ils firent sonner les trompettes et rallier l'armée, ils vinrent ensuite à Molins que l'on nommoit Aspes. Quand ils furent arrivés, ils apperçurent le château de Montfort, étant arrivés à Aspes ils trouvèrent les trois frères de Regnault qui venoient chasser au bois des Ardennes. Richard le jeune portoit un corps que Regnault aimoit beaucoup, ils étoient au nombre de vingt chevaliers; comme ils retournoient à Montfort, Richard regarda du côté de la Meuse et apperçut l'armée du Roi; il appella Guichard son frère et lui dit: Quels sont ces gens que je vois là? j'ai oui dire à un messager que le Roi devoit nous assiéger: comme ils conversoient, Guichard vit que l'avant-garde étoit guidée par Regnier. Richard s'avança et demanda au comte Regnier qui étoient ces gens? Ce sont les gens du Roi qui viennent assiéger un château que les quatre fils Aymon ont fait bâtir, je prie Dieu qu'ils puissent réussir. Richard lui répondit: Je suis ami de Regnault, ainsi je ne vous sais pas bon gré de ce que vous dites, car je suis obligé de le défendre. Alors il piqua Regnier si vivement qu'il le renversa mort; il prit son cheval et le donna à un de ses écuyers. Les Français commencèrent à crier Montjoie S. Denis, et les frères de Regnault, Montfort. Il y eut un combat sanglant, car tous les gens de Regnier qui faisoient l'avant-garde furent mis en pièces. Un écuyer vint rapporter au Roi que son avant-garde étoit détruite, et que Richard frère de Regnault avoit tué Regnier: il appela ensuite Oger le Danois et lui dit: Allez avec le Duc Naismes au secours de notre avant-garde que Richard a presque détruite, avec trois cents

chevaliers bien armés, mais il se sont déja retirés dans Montfort avec tout le butin qu'ils ont fait. Quand Regnault vit ses frères revenir avec les dépouilles ennemies, il ne put s'empêcher de les embrasser et de leur demander où ils avoient fait ce butin si considérable? ils lui répondirent : Sachez que le Roi vient vous assiéger avec toute son armée; nous venions de chasser mes frères et moi dans les bois des Ardennes, nous avons rencontré l'avant-garde de Charlemagne sous la conduite du Comte Regnier, nous avons combattu ensemble, mais grâce à Dieu nous les avons vaincu, nous en avons tué une partie, et le reste a pris la fuite, nous avons amené le butin que vous voyez; le Comte Regnier est mort ainsi que plusieurs de ses gens.

Regnault leur dit : Je suis bien charmé que vous ayez fait un pareil butin sur nos ennemis, il leur dit : Seigneurs, le tems est venu de se montrer vaillant, que chacun songe à faire son devoir, montrons notre courage au Roi : quand Regnault eut dit cela ils répondirent : Seigneur, ne craignez rien, nous ne vous manquerons pas.

Ayant entendu la réponse de ses gens, il commença à faire fermer la porte et lever le pont; ils apperçurent de loin Oger avec trois cents chevaliers qui suivoient Richard et qu'il vit entrer au château, il s'en retourna raconter au Roi ce qu'il avoit fait. Quand il entendit parler Oger, il fut bien irrité et jura que jamais il ne retourneroit en France que Regnault ne fut pris, et s'il le pouvoit prendre il le feroit pendre et feroit traîner son frère à la queue d'un cheval. Sire, dit Oger, vous le devez, il nous a bien donné de la peine. Sire, dit Foulques de Morillon, nous vous en vengerons, faites investir le château. Volontiers, dit le Roi; il fit sonner de la trompette et commanda d'environner le château de Montfort. Ce château étoit bâti sur un rocher, au pied duquel passoit la Meuse, d'autre part il y avoit une grande forêt, et de l'autre côté de belles prairies. Quand les gens du Roi furent logés, il monta à cheval et fut avec peu de compagnie visiter le château, et après l'avoir bien considéré, il dit en lui-même : Grand Dieu! que ce château est fortifié, il dit ensuite à ses gens de penser à bien combattre, car nous ne sommes pas encore à la fin de cette guerre? Il fit arborer son pavillon sur une riche escarboucle qui brilloit comme une torche ardente et une pomme d'or de très-grand prix au-dessus. Quand les tentes furent dressées, il entra et fit appeler le Duc Naismes et lui dit de ne pas monter à cheval de huit jours, sinon pour s'amuser; car je vais demander du secours par tout le Royaume et faire venir des vivres en abondance avant que le château soit assailli. Le Duc Naismes lui répondit : Sire, vous pouvez mieux faire si c'est votre plaisir, envoyez un messager à Regnault qui lui dira qu'il vous rende son frère Richard, et vous abandonnerez son pays : s'il vous le rend, faites-lui trancher la tête, et s'il refuse, il faudra soutenir la guerre; le Roi lui répondit : Je ne puis m'assurer d'un messager fidèle. Sire, dit le Duc Naismes, Oger et moi ferons le message. Je le veux bien, dit le Roi, et vous en sais bon gré, car jamais vous ne m'avez abandonné. Le Duc Naismes et Oger se préparèrent et ils prirent un rameau verd pour montrer qu'ils étoient messagers et ils s'en allèrent seuls. Quand Allard vit venir les chevaliers, il leur demanda qui ils étoient? Seigneur, nous sommes messagers du Roi qui nous a envoyé vers Regnault. Allard, vint dire à son frère qu'il y avoit deux messagers du Roi qui vouloient lui parler, on les conduisit devant Regnault qui les reçut favorablement, il les fit asseoir sur un banc; le Duc Naismes leur dit ensuite : Le roi vous mande que vous envoyez votre frère Richard pour en faire son plaisir, et si vous ne le faites, il vous défie et dit que jamais il ne vous laissera qu'il ne vous ait pris, et s'il peut vous tenir, il vous fera tous mourir.

Quand Regnault entendit ces paroles, il rougit de mal-talent et lui dit : Naismes, par la foi que je dois à Dieu, si ce n'étoit que je vous aime, je vous ferois couper les bras, car vous m'avez bien desservi, vu que vous êtes mon parent, vous auriez dû me défendre. Dites au Roi qu'il n'aura pas mon frère Richard, qu'il laisse ses menaces, et que nous ne les craignons pas, partez, car votre présence

sence nous devient à charge ; le Duc Naismes de Bavière et Oger ne firent aucune demeure ; mais partirent sans plus tarder et retournèrent vers le Roi auquel ils contèrent tout ce que Regnault leur avoit dit.

Quand Charlemagne entendit cette réponse, il fut si irrité qu'il commanda l'attaque du château ; il n'y avoit que trois portes, à la première Guy et Foulques de Morillon, le Comte de Nevres et Oger le Danois furent mis, le duc Bourgogne et le Comte Albundes étoient à la seconde, à la troisième étoit le vieux Aymon qui étoit venu pour combattre contre ses enfans. Le château fut assiégé par un grand nombre de gens, mais Regnault fit une chose dont il eut grand honneur, il dit à ses gens : Seigneurs, je vous prie que vous montiez à cheval jusqu'à ce que vous entendiez sonner la trompette, car je vois les gens du Roi qui sont fort occupés, et nous n'aurions pas d'honneur de faire une sortie sur eux, mais quand ils seront un peu reposés, nous leur montrerons notre promesse.

Au château de Montfort il y avoit une fausse porte sur le rocher, par laquelle Regnault et ses frères sortoient à couvert quand bon leur sembloit : Regnault connut bien qu'il étoit tems de sortir sur ses ennemis ; il appela Samson le bordelois qui étoit venu à son secours et avoit amené avec lui cent chevaliers et leur dit : Seigneurs, il est tems que nos ennemis sachent qui nous sommes, si nous demeurons davantage, le Roi pourra dire que nous sommes lâches. Après que Regnault eut dit ces paroles, il vint vers son frère Richard et lui dit : Je ne vous manquerai jamais, car je vous aime autant que moi même, je vous regarde comme le meilleur de tous les chevaliers, alors il l'embrassa et dit à ses frères : Faites sonner de la trompette pour préparer la sortie, pour montrer au Roi qui nous sommes, si Dieu vouloit que nous puissions prendre le Comte d'Estampes, j'en serois fort joyeux, car de tous nos ennemis c'est lui que je crains le plus, il ne pourra nous échapper, il est toujours à l'avant-garde ; alors les quatre frères et tous ceux de leur compagnie s'armèrent et sortirent tous par la fausse porte du château sans faire de bruit ; ils tombèrent avec précipitation sur l'armée du Roi avec tant de fureur qu'ils renversèrent soldats, tentes et pavillons. Il falloit voir Regnault monté sur Bayard, et les armes qu'il faisoit, car celui qu'il rencontroit pouvoit se regarder comme malheureux. Il n'atteignoit personne qu'il ne le renversât. Quand les gens du Roi virent leurs ennemis, ils coururent aux armes et vinrent contre les gens de Regnault. Le vieux Aymon entendit le bruit et monta à cheval lui et ses gens se mit en bataille contre ses enfans. Regnault voyant son père, fut bien fâché et dit à ses frères : Voici notre père, cédons-lui la place, je ne voudrois pas qu'aucun de nous le frappât, ils se tournèrent d'autre part, mais leur père vint sur eux et les maltraita cruellement. Regnault voyant que son père les attaquoit si vivement, lui dit : Mon père, vous faites mal, vous devriez nous secourir, vous nous faites pis que les autres : il me paroit bien que vous ne nous aimez pas ; il vous déplait que nous sommes si courageux contre le Roi, car vous nous avez déshérité. Nous avons fait faire ce petit château pour notre retraite, et vous-même venez le détruire, ce n'est pas bien agir, si vous ne ne nous faites pas de bien, ne nous faites pas de mal. Je vous jure que si vous avancez, je vous donnerai un tel coup d'épée, que vous aurez lieu de vous en repentir.

Aymon fut très-irrité d'entendre son fils parler ainsi, car il connoissoit bien Regnault, mais il ne pouvoit faire autrement, tant il redoutoit le Roi ; ainsi il se retira sans rien dire à son fils.

Pendant que Regnault faisoit des reproches à son père, le Roi Charlemagne, Aubry, Oger, le Comte Henri et Foulques de Morillon arrivèrent, quand Regnault les apperçut fit sonner la trompette pour rallier ses gens, quand ils furent réunis, un chevalier nommé Thiéri fit courir son cheval contre les gens de Regnault, mais quand Allard le vit, il piqua son cheval et courut sur Thiéri qu'il frappa si rudement qu'il lui passa son épée au travers du corps : Quand le Roi vit tomber le chevalier Thiéri, il fut si irrité qu'il commença à dire : Seigneurs prenez vengeance

de ces malheureux qui nous maltraitent. Quand le vieux Aymon entendit ainsi parler le Roi, crainte d'en être blâmé, il piqua son cheval, et frappa si cruellement un chevalier de ses gens, qu'il lui abattit la tête. Père, lui dit son fils Regnault, vous agissez bien mal de tuer ainsi mes gens, mais si ce n'étoit pas la crainte d'être blâmés, nous nous en vengerions; il dit ensuite: Ah ma mère! quel chagrin pour vous d'apprendre tous les maux que mon père nous fait aujourd'hui. Quand Foulques de Morillon vit que les gens de Regnault se défendoient courageusement, il s'écria: Sire, que vois je! Je pense qu'on vous oublie, faites arrêter les traîtres, et qu'ils soient tous pendus aussi-tôt.

Les Français ayant entendus ce que disoit Foulques de Morillon, piquèrent leurs chevaux et frappèrent sur les gens de Regnault avec tant de fureur qu'ils les firent reculer. Allard voyant reculer ses gens en fut si irrité, qu'il mit l'épée à la main et repoussa les ennemis avec tant de fureur, que les Français en furent surpris; il y eut beaucoup de chevaliers de tués, personne n'osoit se trouver devant Regnault, car il renversoit tout ce qui se trouvoit à son passage; les parens n'épargnèrent pas leur famille, car ils se tuoient comme des bêtes. Yon de Saint-Omer qui montoit un fort cheval, renversa mort à ses pieds un chevalier nommé Guyon. Regnault en fut irrité; il prit son enseigne et dit à ses gens: Faites en sorte que jaie ce cheval, je serois très fâché de ne pas l'avoir, car je le mettrois avec Bayard; quand Guichard apperçut le désir de son frère, il piqua son cheval, tua Yon et amena le cheval vers son frère Regnault, lui disant: Voici le cheval que vous avez tant désiré. Regnault le remercia de ce présent et lui dit: Nous avons maintenant deux chevaux auxquels nous pouvons nous fier; montons dessus promptement. Guichard entendant son frère, monta sur son cheval, donna le sien en garde à un écuyer. Quand Regnault revint à la bataille et vit son père, vous ne vous faites pas estimer d'agir aussi mal contre nous que vous le faites. A Noël et Pâques, on doit se réconcilier avec ses ennemis, mais vous ne le faites pas, au contraire vous venez nous attaquer à force ouverte, et nous faites du mal autant qu'il est en votre pouvoir, vous ne nous traitez pas comme vos enfans. Le Duc Aymon dit alors à Regnault: Prenez bien garde, car si Charlemagne peut vous tenir, tout le monde ne vous garderoit pas d'être pendu. Père, dit Regnault, laissez cela, et venez nous aider et le Roi sera bientôt détruit. Va! malheureux, Dieu te maudisse, dit le père, je suis trop vieux pour commettre une trahison. Père, dit Regnault, je vois bien que vous ne nous aimez pas, prenez garde à moi, après avoir dit ces paroles, il piqua Bayard et frappa un nommé Guymard et le tua. Aymon voyant que ce chevalier étoit tué, piqua son cheval, et armé d'un bâton de fer, il ordonna le combat, car il voyoit bien que ses gens avoient le dessous. Il commanda aux Français de se retirer, il étoit tems de commencer: et comme on se préparoit à le faire, Bérard le Bourguignon frappa si rudement Simon le Bernois, qu'il le renversa mort à ses pieds.

Quand les quatre fils Aymon virent que Simon étoit mort, ils en furent bien fâchés, ils piquèrent leurs chevaux et fondirent à travers les rangs pour se venger de ses ennemis. Regnault fit bien ressentir sa présence car il fit périr trois cents chevaliers que le Roi regretta beaucoup. Allard fendit la presse et vint joûter contre le comte d'Estampes et lui passa sa lance au travers du corps, dont il mourut sur-le-champ. Quand Richard vit cela, il vint auprès d'Allard et l'embrassa en lui disant: Beau-frère, bénie soit l'heure à laquelle vous êtes né, car vous nous avez vengé d'un grand ennemi; il fit sonner la trompette pour rallier ses gens. Quand le Roi vit le grand dommage que les quatre fils Aymon lui faisoient, il s'écria, Seigneurs, retirez-vous et retournons à nos tentes; car je vois que nous ne pourrons prendre ce château que par famine; car ils sont très-courageux. Quand les Barons entendirent son commandement, ils lui dirent qu'ils étoient prêts à obéir, et comme ils vouloient partir, Regnault vint à bride abattue et fit reculer les gens du Roi jusqu'à leurs tentes; ils firent

prisonniers Antoine, Guenereux, le Comte de Nevres et Thierry l'Ardenois, car personne ne pouvoit résister à Regnault ni à ses frères. Dès qu'il vit les gens du Roi prendre la fuite, il fit sonner la retraite et ses gens se retirèrent joyeusement au château; pour lui et ses frères marchèrent derrière eux: Aymon leur père voulut s'opposer à leur marche; mais Regnault frappa si rudement le cheval de son père, qu'il le renversa mort, car il ne voulut pas tuer son père. Quand Aymon vit son cheval tué, il mit l'épée à la main pour se défendre, mais sa défence auroit été de bien peu de valeur, car ses enfans l'auroient fait prisonnier, si Oger ne l'eut secouru; que vous semble de vos fils, lui dit-il? Ils sont trop courageux; quand Aymon fut remonté de cheval, il dit à ses gens: poursuivons ces misérables; car s'ils vivent longtems, ils nous feront du tort; Regnault voyant son père qui pressoit ainsi ses gens, tourna Bayard, et secouru de ses frères, firent fuir les gens de leur père, car personne ne pouvoit endurer le courage de Regnault, le Roi voyant le grand courage de Regnault, fit le signe de la croix, piqua son cheval et alla vers Regnault et lui dit: Je vous défends d'aller plus avant. Quand il vit le Roi; il se retira et dit à ses gens: Retirez-vous, voici le Roi; je ne voudrois pas que personne de nous mit la main sur lui. Quand les gens de Regnault entendirent ces paroles, ils retournèrent dans leur château, bien contens de leur journée; quand ils furent tous entrés, ils firent lever les ponts, ils se désarmèrent, puis s'assirent à table: il y avoit avec eux grand nombre de prisonniers. Après le souper, Regnault remercia son frère de ce qu'il avoit tué le Comte d'Estampes.

Charlemagne voyant que Regnault étoit entré dans le château, il s'en retourna dans sa tente, et jura que jamais il ne partiroit de là qu'il n'eut pris le château et les quatre fils Aymon. Ils furent treize mois au siège de Montfort, ils ne passoient pas une semaine sans combattre, et quand ils ne combattoient pas, ils alloient à la chasse. Regnault parloit aux Français pour avoir la paix, et disoit à Oger: Sire, je vous prie de dire à Charlemagne que personne ne nous prendra jamais, parceque notre château est bien muni de vivres; dites-lui qu'il ne cherche point à prendre par force ce qu'il peut avoir de bonne volonté; il peut avoir le château et nous aussi; je lui remettrai le château de Montfort pourvu que mes frères, nos gens et moi sortent sains et saufs, et que la guerre finisse, car il y a trop long-tems qu'elle dure. Oger lui répondit: Je vous promets que je le dirai au Roi, et s'il me veut croire, je vous promets qu'il le fera. Comme Regnault et Oger parloient ensemble: Foulques de Morillon arriva et dit à Regnault: Vous êtes un insensé, je vous ai entendu, vous nous laisserez Montfort, car il n'est point à vous. Foulques, dit Regnault, vous m'avez souvent desservi, je vois bien que la mort de Berthelot est l'unique objet de la haine de Charlemagne contre moi, vous savez bien que c'étoit à mon corps défendant: je vous prie de dire au Roi qu'il nous fasse grâce. Si vous le faites, vous n'en pourriez retirer que de l'honneur. Foulques lui répondit: Toutes vos propositions ne pourront vous sauver la vie ni à vos frères. Foulques, lui dit Regnault, vous nous menacez trop, sachez que nous valons mieux que vous, ainsi agissez comme vous voudrez.

Charlemagne fit battre l'arrière-ban dans tout son royaume pour rassembler ses troupes; quand ce fut fait, il dit à ses barons: Seigneurs, je suis bien irrité contre les quatre fils Aymon qui ont détruit mon pays. Leur château est si bien fortifié, qu'on ne peut le prendre que par famine, or, je vous demande avis sur ce que je dois faire, et suivrai ce que vous me direz. Les barons ne repondirent rien à cette plainte du Roi; mais le duc Naismes lui dit: Sire, voulez-vous me croire? Je vous donnerai un bon avis, retournons en France, et dans un meilleur tems nous reviendrons assiéger ce château. Je vous assure que Regnault n'est pas si enfermé qu'il ne puisse aller chasser quand bon lui semble; homme qui peut entrer et sortir n'est pas bien assiégé. Regnault et ses frères sont des chevaliers si courageux que l'on ne peut pas si facilement les détruire, tel est

mon conseil. Hernier de la Seine, dit ensuite : Seigneurs, voici mon conseil : donnez-moi le château et cinq lieues de terrain aux environs, je vous promets qu'avant un mois je vous rendrai Regnault et ses frères prisonniers ; le Roi lui répondit : j'y consens, si vous faites ce que vous me proposez. Sire, répondit Hernier, je vous promet de réussir.

Hernier de la Seine dit au Roi : Sire, il me faut un bon capitaine avec mille chevaliers courageux, je les ferai passer sans bruit sous la montagne, et je les menerai devant le château. Le Roi envoya chercher aussi-tôt Guyon de Bretagne et lui commanda de choisir mille combattans, et de faire tout ce que diroit Hernier. Quand Hernier fut armé de tout point, il monta à cheval, alla jusqu'à la porte du château de Montfort, et dit à ceux qui gardoient la porte : Seigneurs, je vous prie d'avoir pitié de moi et de me faire entrer, autrement je suis mort, car Charlemagne me poursuit pour me faire pendre à causeque je lui ai dit beaucoup de bien de Regnault, j'ai quelque chose à lui dire, s'il veut m'entendre. Quand les gardes des portes l'eurent entendu s'exprimer ainsi, ils baissèrent le pont et le laissèrent entrer en le saluant humblement; mais ce traitre les trompoit cruellement. Le Roi fit préparer Guyon de Bretagne et mille chevaliers avec lui, et l'envoya passer sans bruit sous la montagne, il les fit embusquer près du château en attendant ses ordres.

Hernier fut introduit dans le château de Montfort ; Regnault n'eut pas plutôt appris qu'il étoit arrivé un chevalier de Charlemagne, qu'il l'envoya chercher ; quand on l'eut amené devant lui, il lui demanda qui il étoit, il lui répondit : Sire, j'ai nom Hernier de la Seine, j'ai attiré l'indignation du Roi rapport à vous, c'est pour cela que je me suis réfugié ici. Ami, dit Regnault, puisque vous êtes de mon parti, soyez le bien-venu, dites-moi, je vous prie, comme est disposé le camp du Roi, Sire, dit Hernier, ils souffrent beaucoup, ce qui est cause que bien des barons n'y peuvent rester, dont le Roi est bien fâché ; je vous promets que si l'armée s'éloigne, vous pourrez gagner. Ami, dit Regnault, si cela est, je suis content.

Quand l'heure du souper fut venue, Regnault et ses frères se mirent à table et soupèrent joyeusement avec le traitre Hernier. Après le souper, les chevaliers allèrent se coucher, car ils étoient très-fatigués parce qu'ils n'avoient cessé de batailler. Hernier, pour cette nuit, fut très-bien traité, car Regnault l'avoit recommandé. Quand tous les chevaliers furent endormis, Hernier ne dormoit pas, mais il se leva et s'arma ; il alla ensuite au pont, coupa les cordes qui le soutenoient, monta sur la muraille et trouva celui qui faisoit le guet, il lui coupa la gorge après lui avoir ôté les clefs ; il alla ensuite ouvrir la porte. Alors Guyon de Bretagne voyant le château ouvert, il entra dedans lui et ses gens et ils firent main basse sur tout ce qu'ils rencontroient. Dieu sauva Regnault et ses frères de cette cruelle trahison, les valets d'écurie qui s'étoient enivrés allèrent se coucher. Quand ils furent tous endormis, le cheval d'Allard, qui étoit extrêmement orgueilleux, commença à faire noise aux autres ; Richard et Allard entendant le bruit des chevaux, se levèrent aussi-tôt et apperçurent reluire les armes au clair de la lune, ils allèrent au lit où étoit couché le traitre Hernier, mais ils ne le trouvèrent pas, ce qui les surprit beaucoup ; alors Regnault s'éveilla et demanda : Qui êtes-vous? laissez dormir les chevaliers ; Allard s'écria, Regnault, nous sommes trahis, car Hernier introduit les gens de Charlemagne ici, et ils détruiront les nôtres. Quand Regnault l'eut entendu il se leva promptement, s'arma et cria fort haut : Mes amis, du courage ! nous en avons besoin plus que jamais. Regnault n'avoit que trente chevaliers avec lui dans le donjon, car tous les autres étoient dans la basse-cour qui ressembloit à une petite ville dans laquelle Guyon à la tête de ses gens, faisoit un grand carnage.

Regnault voyant venir Hernier avec cent chevaliers, s'écria : Mes frères, avancez, car si Dieu ne veut nous secourir, nous sommes perdus ; alors ils se mirent à combattre avec tant de fureur que personne n'en approchoit qu'il ne lui en coûtat la vie : la bas-

se-cour commençoit à s'émouvoir, et le combat devint très-opiniâtre. Quand les gens de Charlemagne virent que ceux du Donjon se défendoient fort bien, ils mirent le feu à la basse-cour et commencèrent à abattre les maisons, le feu en peu de tems atteignit le donjon. Regnault se voyant ainsi surpris, dit à ses frères: Que ferons-nous ici? si nous y restons, nous périrons, car le feu augmente; il dit ensuite à ses frères de le suivre. Ils sortirent par la fausse porte; mais ils furent plus embarassés qu'auparavant, car ils ne savoient de quel côté se retourner. Voyant que le château étoient tout en flammes, ils se retirèrent dans un souterrain, et ils défendirent courageusement leur vie. Hernier les apperçut et vint avec ses gens les assaillir. Regnault se défendit courageusement, mais il pensa qu'il devoit aller secourir leurs gens, et ils sortirent du souterrain.

Le combat recommença plus fort, car Regnault mettoit en pièce tout ce qui se trouvoit devant lui, il avoit mis son écu derrière lui, et à grands coups d'épée il fit une telle destruction des gens de Charlemagne, que la terre étoit toute couverte de sang. Quand Regnault vit ses ennemis ainsi détruits, il dit à ses frères: Nous avons bien tort de nous cacher ainsi, pensons à bien combattre, les traîtres seront bientôt vaincus. Il parvint jusqu'à la porte du château qu'il ferma, et leva le pont: il revint ensuite dans la mêlée où ses frères détruisoient les chevaliers.

CHAPITRE IV.

Comme Regnault après avoir détruit les gens de Charlemagne, fit prendre les douze qui étoient restés, et tirer Hernier à quatre chevaux, brûler ensuite ses membres, et jeter les cendres au vent.

Le traître Hernier étoit en la mêlée du donjon, Regnault avoit fermé la porte et levé le pont, c'étoit pourquoi il ne craignoit plus l'armée du Roi, il se mit dans la mêlée si vivement avec ses frères, qu'il ne resta que le traître Hernier et douze autres. Quand Regnault vit qu'ils étoient tous détruits, ils prirent le traître Hernier et lui lièrent les quatre membres à la queue d'un cheval; on fit monter chaque cheval par un page, ils le firent tirer à quatre chevaux; ainsi il fut démembré; après qu'il fût mort, Regnault fit faire un grand feu, fit jeter les douze dedans et fit jeter les cendres au vent.

Charlemagne eut bientôt appris que Regnault avoit détruit tous les gens d'Hernier et l'avoit fait tirer à quatre chevaux, et fait pendre plusieurs de ses gens. Charlemagne dit en lui même: Que je suis maltraité par ces quatre chevaliers! J'ai bien mal fait quand je leur ai donné l'ordre de chevalerie. On a bien raison de dire que l'on donne souvent des armes contre soi; je suis désespéré. Leur oncle tue mon fils Lohier, Regnault mon neveu Berthelot que j'aimois si chèrement; et ils viennent de pendre mes gens et faire mourir les autres. Je ne pourrai donc pas me venger de quatre simples chevaliers; mais je ne partirai point d'ici que je ne sois vengé ou je perdrai tout. Sire, dit Foulques de Morillon, vous avez raison, cependant Regnault ne vous craint point; car il n'eut point fait pendre vos gens en dépit de vous. Le duc Naismes lui dit: Sire Empereur, si vous m'eussiez cru, vous n'eussiez pas perdu les meilleurs de vos gens; mais vous avez voulu croire Hernier, et vous voyez ce qui vous est arrivé. L'Empereur entendant ce que Naismes disoit, reconnut la vérité, et ne sut que répondre; mais il baissa la tête de honte. Regnault et ses frères montèrent sur les murs et regardèrent autour du château; ils virent que la basse-cour où étoient tous les vivres et la garnison étoit en proie aux flammes. Regnault dit alors à ses frères: Nous allons perdre nos vivres: Nous sommes heureux d'avoir sauvé nos jours; il est impossible que nous restions d'avantage ici: frères, dit Allard, vous parlez sagement, nous suivrons votre avis, nous ne vous quitterons jamais.

Quand les trois frères furent accordés, ils préparèrent leurs meilleurs affaires, et attendirent jusqu'à la nuit; quand tout fut préparé, ils montèrent à cheval, et Regnault leur dit: Seigneurs, combien sommes-nous? Nous sommes, répondit Allard, environ cinq cents. C'est assez, dit Regnault; mais que ferons-nous? Tenons toujours bien ensem-

ble sans rien craindre, nous gagnerons l'Allemagne, et si les gens de Charlemagne nous attaquent, il faudra nous défendre courageusement et tâcher de l'emporter sur eux. Quand il fut tems de monter à cheval, Regnault monta sur Bayard, et les autres chacun sur le leur; ils firent ouvrir la porte et ils sortirent sans bruit. Quand ils furent sortis, Regnault regarda tristement le château, et dit: Adieu, beau château, quel dommage de te voir ainsi détruit! Il fut bâti il n'y a que quatre ans. Nous sommes forcés d'y laisser nos richesses.

Quand Allard vit Regnault si triste, il lui dit: Frère vous avez bien tort de vous attrister ainsi, vous qui êtes un des plus vaillans chevaliers que je connoisse; consolez-vous; je vous jure, au nom de tous les Saints, qu'avant qu'il soit deux ans, vous aurez votre château qui en vaudra plus de quatre. Partons, car nous n'avons plus affaire ici. Frères, dit Regnault, j'ai toujours trouvé de la prudence dans vos avis. Prenez l'avant-garde entre vous et Guichard, Richard et moi seront derrière. Sire, dit Allard, soit fait comme il voudra, alors Allard et Guichard se mirent à la tête avec cent chevaliers; ils mirent les chariots au milieu; Regnault et Richard venoient après avec le reste de leurs gens; mais les gens de Charlemagne les apperçurent. Quand le Roi sut que Regnault se sauvoit, il fut très-irrité et fit crier aux armes; alors l'armée se mit en mouvement. Quand Allard et Guichard, qui alloient devant, virent qu'ils ne pouvoient passer sans combattre, ils piquèrent leurs chevaux contre Charlemagne. Regnault prit avec lui vingt des plus vaillans chevaliers, et leur dit: Prenez ces sommiers et passez devant sans vous arrêter, j'irai aider à mes frères. Sire, lui répondirent-ils, nous ferons vos commandemens. Regnault piqua Bayard, et courut dans la mêlée où il montra toute sa valeur et fit trembler les gens de Charlemagne; ceux de Regnault passèrent au-delà de l'armée, et Charlemagne perdit plusieurs de ses gens dans cette journée. Quand Regnault eut passé, il trouva ses sommiers et ses chevaliers qui les conduisoient; il en fut bien charmé, et dit à ses frères: Marchons. Il suivoit ses gens avec son frère Guichard; Charlemagne ayant appris que Regnault s'en alloit, fut bien joyeux de ce qu'il avoit laissé le château; mais il le fit poursuivre par son armée; Regnault fit marcher ses gens devant lui, et en donna la conduite à Allard et à Guichard, à qui il dit: Si les gens du Roi vous attaquent, Sire, dit Allard, nous ne manquerons pas de le faire. Charlemagne qui étoit bien monté, appercevant les quatre frères, leur cria. Avec l'aide de Dieu vous périrez, malheureux que vous êtes, c'est aujourd'hui que je vous fais tous pendre. Sire, dit Regnault, il n'en sera pas ainsi que vous le dites, s'il plaît à Dieu; car si Dieu me donne la force, nous nous défendrons courageusement; alors il vint comme un furieux pour frapper Charlemagne; mais il manqua son coup. Dames Hugues se mit entre Charlemagne et lui, il eut le cœur percé du coup de lance que Regnault vouloit donner à Charlemagne qui cria à ses gens: Seigneurs, saisissez-vous de ces malheureux s'ils nous échappent, je ne serai jamais content. Regnault revint vers ses gens, et leur dit: Seigneurs, ne craignez rien tant que je serai en vie, marchez hardiment et sans rien craindre. Pendant treize lieues ils furent poursuivis par les gens de Charlemagne; mais ils ne perdirent pas un seul homme, et ils vinrent jusqu'à la rivière. Le Roi appela tous ses Barons, et leur dit: Seigneurs, laissons la poursuite, ce seroit folie de les poursuivre, car nos chevaux sont très-fatigués. Je crois que ce Regnault a le diable à son commandement pour agir comme il le fait. Restons auprès de cette rivière. Sire, lui répondirent les Barons, nous nous conformerons à vos ordres, alors on déchargea les sommiers et l'on dressa les tentes. Le Roi fit ôter ses armes, et préparer à manger; car de toute la journée ils n'avoient pu le faire.

Quand Regnault fut éloigné de l'armée de Charlemagne, il trouva une belle fontaine bordée de verdure; il trouva cet endroit délicieux, et dit à ses frères: Voici un endroit propre à faire paître nos chevaux. Sire, dit Allard, vous avez raison; alors ils déchargèrent leurs sommiers et les firent paître; mais

les chevaliers ne se trouvèrent pas à leur aise, car ils n'avoient rien à manger.

Jusqu'ici Charlemagne ne pouvoit se flatter de s'être vengé des quatre fils Aymon. Il avoit campé vers la rivière où il s'étoit lassé de poursuivre Regnault. Le lendemain au jour, Charlemagne dit au Duc Naismes: Que ferons-nous? Sire, dit Naismes, si vous me voulez croire, nous retournerons en France; je crois qu'il est inutile d'aller plus avant, parce que le bois est épais et la rivière trop périlleuse. Comme le Roi et le Duc Naismes parloient ensemble, il vit venir plusieurs chevaliers, et dès qu'ils furent approchés, il appela Bridelou, Regnier et Oger, et leur dit: Seigneurs, je veux que vous retourniez à Paris avec moi. Ils furent tous bien contens, et dirent au Roi; Sire, c'est le meilleur avis que vous puissiez suivre. Charlemagne fit publier dans le camp que chacun pliât bagage pour s'en retourner. Sire, dirent les Barons, nous sommes à vos ordres: Chacun alors se mit en route. Le Roi retourna à Paris et les Barons chacun dans leur pays. Quand Charlemagne fut arrivé à Paris, il fit venir ses Barons devant lui et leur dit: Seigneurs, mon pouvoir est donc de bien peu de valeur, puisque je n'ai pu me venger des quatre fils Aymon. Je pense qu'ils s'en retourneront en leur pays ou en leur château; s'ils y retournent, nous irons les assiéger de nouveau. Sire, dit le Duc Naismes, ils ne le feront pas; ils sont dans la forêt des Ardennes; mais elle est si grande que je pense qu'ils y mourront de misère. Cela pourroit bien être, dit Charlemagne, que mille maux puissent leur arriver; alors il se tourna vers Oger et lui dit: prenez avec vous Gérard, Foulques l'Allemand et aussi Dion de Montdidier, puis vous donnerez le congé aux autres. Sire, dit Oger, vos ordres seront exécutés. Les Barons firent ce que le Roi avoit ordonné, ils donnèrent congé à tous les chevaliers qui retournèrent chacun dans leur pays. Comme le Duc Aymon s'en retournoit, il arriva vers la fontaine où ses fils se reposoient. Quand il les apperçut, il dit à ses gens: Seigneurs, conseillez-moi comme je dois agir contre mes enfans; si je les attaque, leur perte est certaine, et j'en serois fâché; si je ne les attaque point, je serois un parjure; mais à Dieu ne plaise que je ne passe pour un traitre. Sire, dit Emofroi, si vous attaquez vos enfans, vous ne ferez point de mal, puisque vous l'avez promis au Roi; prenez garde d'être parjure. Vous parlez juste, lui répondit Aymon, je ferai si bien que je ne serai point blâmé. Alors il appela deux de ses chevaliers, et leur dit: Allez vers Regnault et ses frères, et les défiez de ma part. Sire, dirent les chevaliers, vous nous commandez une chose qui nous répugne, mais puisque vous le voulez, nous le ferons. Alors ils allèreut vers Regnault, qui fut bien fâché de voir des messagers de son père. Il dit à ses frères: Seigneurs, armons-nous, sans cela nous serons bientôt vaincus; car je connois toute la colère de mon père contre nous. Frère, dit Richard, vous avez raison; cependant les chevaliers arrivèrent auprès de Regnault, qui alla au-devant d'eux, et leur demanda: Seigneurs, qui êtes-vous, et quel sujet vous amène ici? Alors un des chevaliers lui dit: Nous venons vous défier de la part de votre père. Seigneurs, dit Regnault, je m'en suis douté quand je vous ai apperçu venir; retournez, et dites à mon pére de vouloir bien nous accorder trève; il ne seroit pas naturel de voir un père qui combattroit ses propres enfans. Sire, dit le chevalier préparez-vous toujours à vous défendre, car il vous attaquera. Les chevaliers s'en retournèrent et dirent à Aymon qu'ils avoient fait leur message. Quand le vieil Aymon les eut entendu, il ne resta pas longtems, il piqua son cheval et courut sur ses enfans. Regnault voyant venir son père, que faites vous? Nous n'avons pas de plus cruel ennemi que vous, si vous ne voulez pas nous défendre, du moins ne nous faites pas de mal.

Malheureux, dit Aymon, voulez-vous donc toujours demeurer dans les bois? Vous ne valez pas un fêtu; pensez à vous défendre, car si vous êtes pris, vous périrez dans les tourmens. Père, dit Regnault, vous avez tort; je me défendrai donc puisqu'il le faut, je ne puis faire autrement. Quand Aymon entendit cela, il courut sur ses enfans la lance baissée, comme si c'eut été des étrangers

Regnault cria à ses frères, et leur dit: Seigneurs, pensons à nous défendre, le danger est pressant. Il piqua Bayard et se mit dans la mêlée, où il combattit, avec tant de courage que les gens de son père en furent surpris. Le combat s'animoit; mais Regnault fut obligé d'abandonner, parce que son père avoit plus de monde.

Regnault voyant que de cinq cents hommes il ne lui en restoit plus que cinquante, dont plusieurs étoient blessés, le Duc Aymon ayant bien perdu des siens, se sauva sur une montagne, toujours poursuivi par son père, qui pensoit bien se saisir d'eux. Quand Regnault se vit sur cette montagne, il dit à ses frères: Ne quittons pas ce lieu, il est très-propre pour nous défendre; il eut quantité de chevaliers de tués, et le bon cheval d'Allard y périt, son maître le voyant mort, mit aussi-tôt l'épée à la main et se défendit vaillamment; Richard courut auprès de lui pour le secourir; Aymon et ses gens s'efforçoient de le prendre. Le combat devint encore plus terrible qu'auparavant, et Allard auro été pris si Regnault ne l'eut secouru en se jettant dans la mêlée et renversant son père. Vous avez mal agi contre mon frère, lui dit-il, et il retira Allard et le fit monter en croupe. Quand Bayard se sentit chargé de deux écuyers, il se tint la tête haute, et se redressa tellement que Regnault en fut surpris; il combattit long-tems ayant son frère en croupe, et il se retira. Les quatre fils Aymon, excepté Regnault, étoient harrassés par la fatigue: de tems en tems Regnault recouroit sur ses ennemis. Quand il vit que ses gens étoient bien éloignés, il piqua Bayard et vint les rejoindre car son cheval voloit avec une vitesse incroyable.

Pendant que Regnault s'en retournoit, Emofroid, qui étoit un des vaillans chevaliers de Charlemagne, vint monté sur un cheval dont le Roi lui avoit fait présent; quand il fut près de Regnault, il lui dit: Traître, vous allez périr ou être pris, je vous remettrai entre les mains de Charlemagne. Il donna un coup dans l'écu de Regnault, et lui, comme un désespéré, le frappa si rudement, qu'il le renversa par terre mort à ses pieds; il prit ensuite le cheval par la bride, et dit à Allard: Mon frère, montez sur ce cheval, je vous le donne. Allard le remercia du beau présent qu'il lui faisoit. Alors il descendit de dessus Bayard et monta sur le cheval d'Emofroid, il le piqua et vint joûter contre un des chevaliers de son père, nommé Alfroid, si rudement qu'il le tua. La bataille recommença plus fort qu'auparavant; car à ce moment il y eut de tué un des meilleurs chevaliers d'Aymon, qui s'écria: Seigneurs, vengeons la mort d'Emofroid, le bon chevalier que le Roi m'avoit donné. Quand ses gens l'entendireut ainsi parler, ils se jettèrent comme des furieux sur Allard, lui firent abandonner la place, et si ce n'eut été une petite rivière, Regnault et ses frères eussent eu beaucoup d'affaires.

Si Regnault eut eu seulement cinquante chevaliers au passage de la rivière, il eut détruit tous les gens de son père; mais faute de gens il fut obligé de quitter la place, et ne put sauver avec lui que quatorze chevaliers, ce qui le chagrina beaucoup, de voir que de cinq cents hommes il lui en restoit si peu; ils auroient peut-être bien été pris, si ce n'eut été la rivière. Regnault voyant tant de gens péris dans cette affaire, ne put retenir ses larmes: l'histoire rapporte qu'Aymon, son père, pleuroit aussi. Après avoir versé un torrent de larmes, il dit: Hélas! mes enfans, que j'ai de douleur d'avoir causé votre perte; vous vivrez donc désormais errans et fugitifs, et vous manquez de tout, et je ne puis vous secourir. Après avoir donné un libre cours à ses larmes, il ordonna d'enterrer tous les morts, il fit mettre Emofroid sur une litière et s'en alla à Dordogne, où il ne coucha qu'une nuit, le lendemain il fit porter la litière par deux mules, et alla à Paris devant le Roi, auquel il dit: Sire, comme je m'en retournois dans mon pays, j'ai trouvé mes enfans avec cinq cents chevaliers dans les bois des Ardennes, j'ai voulu les prendre prisonniers, mais je n'ai pu, car ils m'ont fait beaucoup de mal.

Je les ai détruit à la réserve de quatorze, qui se sont échappés avec eux; mais avant que je les eussent tués, ils ont tué votre cheva-

valie

valier Emofroid, et nous les aurions pris si ce n'eut été la rivière. Quand le Roi entendit ces paroles, il en fut si irrité qu'il devint furieux, et dit à Aymon: Parbleu, votre excuse est bien mauvaise; car jamais corbeau ne mangea ses petits, ce n'est pas à moi à qui vous en pourrez imposer. Quand Aymon entendit le Roi lui parler avec tant de colère, il lui dit: Sire, sachez que ce que je vous dis est la pure vérité; je suis prêt de l'affirmer à la face du ciel et des hommes. Aymon, dit le Roi, je vous connois; car s'il ne dépendoit que de vous, vos fils seroient Seigneurs de France. Sire, dit Aymon, si vous êtes irrité, je n'en suis pas cause; de plus, s'il se trouve un chevalier qui veuille soutenir ce que vous avancez, je lui prouverai qu'il est un fourbe. Vous n'avez jamais aimé vos plus fidèles chevaliers, vous avez préféré des flatteurs, et il n'en est jamais résulté que du mal. Il remonta à cheval, et retourna dans son pays sans prendre congé du Roi; peu s'en fallut qu'il ne lui remit son service. Il arriva à Dordogne, où il trouva la Duchesse qui venoit au-devant de lui, et lui demanda comme il avoit agi.

Le Duc Aymon répondit qu'il avoit bien mal agi; car, dit-il, j'ai trouvé nos enfans au bois des Ardennes, je les attaquai cruellement pour tâcher de les prendre, ce que je n'ai pu faire, au contraire, ils ont endommagé mes gens, et en ont tué un grand nombre. Il est vrai que sans la valeur de Regnault, j'aurois pris Allard; mais il le retira de la bataille, et le fit monter en croupe sur Bayard; il fit ensuite un si grand carnage, que personne n'osoit aller à sa rencontre; il a tué Emofroid, un chevalier du Roi, il a même emmené son cheval malgré nous. Je retournois à Paris, je racontai au Roi ce qui s'étoit passé. La duchesse l'interrompit en lui disant: vous avez agi cruellement de leur avoir fait tant de maux, vous qui deviez les défendre, vous leur faites pis que les autres. Ne sont-ils pas vos enfans? Hélas! vous devriez avoir pour eux l'amitié d'un père; bénie soit l'heure où ils sont nés; je voudrois qu'ils vous eussent fait prisonnier, afin de leur faire rendre ce qu'ils ont perdu. Je suis bien aise de ce que le Roi est irrité contre vous, car il ne pourra faire de mal ni à vous, ni à vos enfans. Le Duc Aymon dit: Dame, vous avez raison, je vous promets dorénavant de ne leur faire plus aucun mal.

CHAPITRE V.

Comme après que le Duc Aymon eut vaincu ses enfans, ils se retirèrent dans la forêt des Ardennes, comme les bêtes sauvages; comme ils allèrent ensuite trouver leur mère, qui leur donna de l'argent pour combattre Charlemagne.

Après que Regnault et ses frères eurent été long-tems dans la forêt des Ardennes, ils commencèrent à marcher; ils n'osoient aller dans les villes pour acheter des vivres; ils étoient cependant bien pressés par la faim et le froid à cause des neiges; la plupart des gens mouroient. Regnault et ses frères en échappèrent, ils n'avoient que quatre chevaux, Bayard et trois autres: ils n'avoient ni blé, ni avoine à leur donner, ils ne vivoient que de racines, parquoi les chevaux étoient si maigres qu'à peine pouvoient ils aller, excepté Bayard qui se portoit bien, car il vivoit mieux avec des racines que les trois autres avec de l'avoine. Les quatre vaillans fils Aymon menèrent long-tems cette vie malheureuse: leurs arnois étoient enrouillés, leur selles et leurs brides pourries; ils etoient devenus tous noirs et velus. Regnault avoit un air si terrible qu'aucun homme n'osoit en approcher. Quand il se vit si malheureux, il dit à ses frères: Je suis fort surpris que nous ne prenions aucun avis sur notre malheur, je crois que nous avons perdu courage, nous ne serions pas si malheureux que nous sommes; nos harnois et nos chevaux ne valent plus rien, et nous n'avons plus d'argent pour en acheter; prenons donc conseil sur ce qui nous reste à faire.

Quand Allard eut entendu Regnault parler ainsi il lui dit: Beau-frère, il y a long-tems que je m'en suis apperçu, mais je craignois de le dire, appréhendant que vous n'en fussiez pas content; mais si vous le voulez, je vous donnerai un bon conseil. Nous avons souffert ici bien des peines et ne pouvons al-

ler en aucun pays; car vous savez que tous les barons de France, notre père et mère, tous nos parens nous haïssent mortellement. Si vous voulez me croire, nous irons tout auprès de notre mère à Dordogne. J'espère qu'elle ne nous abandonnera pas. Nous y prendrons un peu de repos, ensuite nous irons servir un grand Seigneur, et nous acquererons de la gloire. Frère, dit Regnault, vous avez raison je vous promet qu'ainsi sera fait. Quand les autres frères entendirent le conseil qu'Allard avoit donné, ils commencèrent à dire: Frère, nous savons que vous donnez un bon conseil à Regnault, et nous sommes tous prêts à le suivre. Les quatre frères attendirent que la nuit fut venue, puis montèrent à cheval et se mirent en marche; ils marchèrent tant qu'ils arrivèrent à Dordogne. Ce fut alors qu'ils sentirent toute la pauvreté et la misère qu'ils avoient enduré. Regnault dit à ses frères: Nous avons mal fait de n'avoir pas demandé de sûreté à notre père; car vous savez bien qu'il est si cruel, que s'il peut nous prendre, il nous fera prisonniers: Frère, dit Richard, vous avez bien dit; mais ne pensez pas que notre père le fit ainsi que vous le dites; si toutefois il le fait, j'aime mieux mourir dans Dordogne que de mourir de froid dans un bois. Marchez toujours, je vous jure que personne ne vous reconnoîtra, et si nous ne pouvons entrer à Dordogne, nous ne risquons toujours rien; car nous y sommes trop aimés, et notre mère nous soutiendroit.

Frères, dit Regnault, vous parlez sagement et me rassurez; marchons maintenant. Tout le monde qui les regardoit étoit étonné, car on ne les connoissoit pas, et ils disoient: Ces gens ne sont pas de notre religion. Quand ils furent au palais, ils mirent pied à terre, et donnèrent à garder leurs chevaux à trois valets qu'ils trouvèrent. Ils montèrent au palais, et ne rencontrèrent personne, car Aymon leur père étoit à la chasse; la Duchesse étoit dans sa chambre, où elle étoit bien inquiète de n'avoir point reçu de nouvelles de ses enfans. Ils entrèrent dans la salle, et ne trouvèrent personne à qui parler; ils s'assirent et restèrent quelque tems pour se reposer. Leur mère qui descendoit de sa chambre, les apperçut dans la salle; mais elle ne les reconnut point, tant ils étoient défaits; mais elle désira savoir qui ils étoient. Allard voyant venir sa mère, allons au-devant d'elle et lui racontons notre pauvreté. Frère dit Regnault, attendons qu'elle nous parle, pour savoir si elle nous reconnoîtra. Elle entra dans la salle et leur dit: Seigneurs, que Dieu vous garde, puis-je savoir qui vous êtes et de quel pays vous êtes; si vous êtes chrétiens ou payens, ou gens qui font pénitence; ne demandez-vous point l'aumône? Je vois que vous avez besoin, je me ferai un vrai plaisir de vous aider pour l'amour de Dieu, le priant d'avoir pitié de mes enfans et de les préserver de tous dangers. Il y a bien sept ans que je ne les ai vus. Hélas! quand aurai-je le bonheur de les voir? Elle témoigna tant de douleur qu'ils en eurent pitié.

Quand Regnault vit sa mère si désolée, il ne put retenir ses larmes et alloit se faire reconnoître; mais la Duchesse l'ayant regardé, tomba en foiblesse et demeura long tems sans proférer une parole; enfin étant revenue à elle, elle le reconnut à une cicatrice qu'il avoit au front dès son enfance. Elle lui dit alors: Mon cher fils, vous qui êtes un des plus vaillans chevaliers, qu'est devenue votre beauté? je vous aime plus que moi-même. Pendant qu'elle disoit ces paroles, elle reconnut tous ses enfans; quand elle les eut reconnus, elle les embrassa tendrement et les fit asseoir auprès d'elle et leur dit: Mes enfans, comme je vous vois pauvres et défaits, vous n'avez donc point de chevaliers avec vous. Dame, répondit Regnault, nous n'avons point de chevaliers, car notre père les a tous tués et vouloit nous tuer aussi. Alors elle appela un domestique et lui recommanda de panser leurs chevaux. Son écuyer vint et lui dit que le dîner étoit prêt; elle emmena ses enfans dîner avec elle, et comme ils mangeoient, le duc Aymon leur père revint de la chasse, et avoit tué quatre cerfs et deux sangliers: il entra dans la salle et trouva ses enfans qui étoient à table avec

la duchesse leur mère qui les servoit; il ne les connut point, et demanda à la duchesse : Qui sont ces gens si mal en ordre? Elle se mit à pleurer, et dit : Sire, ce sont mes enfans et les vôtres que vous avez poursuivis comme des bêtes sauvages, qui ont resté si long-tems dans la forêt des Ardennes, qu'ils sont devenus dans la triste situation où vous les voyez. Ils sont venus vers moi dans l'espérance d'avoir du renfort.

Aymon fut bien fâché, et se tourna vers ses enfans, et leur dit : malheureux, vous ne valez pas une obole. Père, dit Regnault, par le respect que je vous dois, notre pays est tranquille, mais les autres ne le sont pas; car d'ici à quatre-vingt lieues, la plupart des gens se sont retirés dans les bois; vous avez eu grand tort de nous faire du mal. Dernièrement vous nous avez ôté notre bon château de Montfort : vous nous avez ensuite tellement détruits dans la forêt des Ardennes, que de cinq cents chevaliers, il ne nous en est resté que quatorze; mais puisque vous nous voulez tant de mal, faites-nous trancher la tête, vous serez ami de Charlemagne et ennemi de Dieu. Le Duc Aymon sentit bien la valeur des paroles de Regnault; il se mit à soupirer, et dit à ses enfans : Songez à partir promptement d'ici. Regnault lui dit: Vous parlez bien durement, nous avons tué tant de gens, que nous ne pouvons aller ailleurs que dans votre pays. Aymon n'y voulut point consentir, et son fils Regnault lui dit: Je découvre maintenant toute votre mauvaise volonté, et je sens que vous ne désirez que notre perte. Je vous assure que s'il faut absolument que nous quittions ces lieux, vous me le payerez cher. Comment nous chasser de notre pays; j'aimerois mieux tomber sous vos coups que de mourir de faim dans d'autres lieux; mais puisque cela ne peut être autrement, nous verrons. Il changea de couleur et tira son épée moitié hors du fourreau. Allard voyant son frère irrité, courut l'embrasser au plus vîte, et lui dit : Calmez, je vous prie, votre colère, notre père est notre maître, ainsi il peut faire ce que bon lui semblera, c'est à nous de lui obéir humblement; prenez bien garde de mettre la main sur lui, car ce seroit contre le commandement de Dieu. Frère, dit Regnault, peu s'en faut que je n'éclate en invectives, quand je vois que celui qui devroit nous défendre et nous secourir, nous maltraite au contraire. Il a fait accord avec Charlemagne pour nous détruire, je n'ai jamais vu un père si cruel; car il nous a traité comme des misérables. Il nous a tant fait de mal que nous sommes tombés dans une extrême indigence. Si mon père eut bien agi à mon égard, j'aurois été le premier à le secourir, mais au contraire je ravagerai son pays.

Quand Aymon entendit ainsi parler Regnault, il se mit à pleurer, et dit : Grand Dieu! que je suis malheureux de ne pouvoir jouir du bien que vous m'avez donné; que je serois heureux si mes enfans avoient la paix avec l'Empereur Charlemagne; jamais le Roi Priam n'eut des enfans plus courageux. Devrois-je donc leur causer tant de chagrin et m'en faire détester, moi qui devrois les aimer plus que moi-même. Après qu'il eut prononcé ces paroles, il dit à Regnault: Vous êtes généreux autant qu'Hector, ainsi je m'en rapporte à vous. Il dit à la Duchesse: Je pars, car je ne veux plus être avec Charlemagne; donnez de l'or et de l'argent à mes enfans, donnez-leur aussi des chevaux et des sommiers autant qu'ils en auront besoin. Père, dit Regnault, je vous remercie de votre bonne volonté; nous partirons demain. Je puis vous dire que nous ne serions jamais revenus sans l'amitié que nous avons pour notre mère. Aymon lui dit ensuite : Vous savez ce que le Roi m'a fait par rapport à vous; je suis bien fâché d'avoir combattu contre vous dans la forêt des Ardennes; mais j'y étois contraint pour honneur et pour maintenir la paix avec Charlemagne; votre mère peut vous donner tout ce qui vous est nécessaire, pour moi je m'en retourne dans les bois.

La duchesse fut bien satisfaite de ce que le Duc Aymon lui avoit donné permission d'agir à sa volonté; elle appela ses enfans et leur dit : Puisque votre père n'est plus ici, vous serez bien traités. Elle fit préparer un bain où ils se lavèrent, et leur donna à chacun un manteau d'écarlate fourré d'hermine. Quand

elle les eut bien rétablis, elle les conduisit dans une chambre où étoit le trésor de son mari; elle le leur montra. Regnault voyant un riche trésor ne put contenir sa joie, et dit à sa mère: Nous vous avons bien des obligations, vous nous secourez à propos, car nous en avons besoin. Alors il prit le trésor, et paya un messager et plusieurs autres à son service pour un an. Regnault et ses gens couchèrent cette nuit au château; et le lendemain ils partirent et emmenèrent avec eux environ cinq cents hommes bien armés. La Duchesse dit alors à ses enfans, je voudrois que vous alliez en Espagne, car le pays est fort bon. Ils lui répondirent: Nous sommes prêts à vous obéir. Ils se mirent en chemin; mais à peine étoient-ils partis qu'ils rencontrèrent leur cousin Maugis qui venoit de France: il courut aussi-tôt embrasser Regnault et ses autres cousins. Regnault lui dit: Où avez-vous été que nous ne vous avons pas vu. Cousin, dit Maugis, je viens de Paris où j'ai vu le Roi qui étoit bien armé. Regnault partit de Dordogne et rencontra son père; il vit aussi sa mère qui étoit triste du départ de ses enfans. Aymon la rassura, et lui dit: Ne vous chagrinez pas, vos enfans sont en bonne santé.

CHAPITRE VI.

Comme Regnault, ses frères et leur cousin Maugis arrivèrent dans le Royaume de Gascogne, et firent beaucoup de ravage en passant en France, et comme le Roi Yon les retint à son service.

Après que les quatre fils Aymon, et leur cousin Maugis, furent sortis de Dordogne au nombre ne sept cents, tous bien armés et en ordre, ils passèrent par la Brie, le Gatinois, l'Orléannois et la rivière de Loire. Ils ravagèrent le pays par où ils passèrent jusqu'à Poitiers, où ils apprirent que le Roi Yon étoit attaqué par les Sarrasins. Maugis dit à Regnault: Cousin, allons défendre ce Roi, car il le mérite. Volontiers, dit Regnault: ils prirent le chemin de la Gascogne et arrivèrent à Bordeaux, où ils trouvèrent le roi Yon avec grand nombre de chevaliers. Quand ils furent arrivés, Regnault dit à ses gens: Cherchons promptement des logemens. Maugis dit à Regnault: Allons parler au Roi Yon; s'il veut nous retenir à son service, nous soutiendrons ses droits: si au contraire il ne veut pas, nous irons servir Bourgons le Sarrasin, qui a déja conquis Toulouse, Montpellier, Saint-Gilles, Tarascon et Arles. Cousin, lui répondit Regnault, vous avez raison, nous ferons comme vous avez dit. Alors Regnault, ses frères et Maugis se désarmèrent et s'habillèrent fort honorablement, ayant avec eux un grand nombre de chevaliers. Ils allèrent à la cour du Roi Yon. Comme Regnault se promenoit dans la ville de Bordeaux, tout le monde couroit après pour le voir, tant il avoit bonne grâce; et quand ils furent à la porte du palais, Regnault descendit et trouva le Roi en son Conseil. Le Sénéchal voyant Regnault si bel homme et si bien accompagné de tous ses gens, alla vers lui, et lui dit: Monseigneur, soyez le bien-venu. Regnault lui répondit: Dieu vous donne bonne aventure; dites-moi, s'il vous plaît, où est le Roi? Monseigneur, il tient son conseil pour Bourgons le Sarrasin, qui est entré dans son pays et a fait brûler villes, châteaux et abbayes, et maintenant il est dans Toulouse avec des forces supérieures. Regnault lui dit: Ce Bourgons est-il donc aussi puissant qu'on le dit? Comme ils parloient ensemble, le Roi arriva. Quand Regnault le vit, il appela ses frères: ils allèrent à la rencontre du Roi: Regnault le salua honorablement et lui dit: Sire, mes frères et moi sommes chevaliers étrangers; nous venons avec nos soldats vous offrir nos services. Si vous nous agréez, promettez-nous, foi de Roi, que vous ne nous manquerez en rien. Ami, dit le Roi Yon, soyez le bien venu, puisque vous m'offrez vos services, je vous en remercie de bon cœur; mais auparavant je veux savoir qui vous êtes, car je pourrois être votre ennemi. Sire, dit Regnault, puisqu'il vous plaît de savoir qui nous sommes, je vais vous l'apprendre: Sachez que je suis Regnault, fils du Duc Aymon de Dordogne, et ces trois chevaliers sont mes frères; voici notre cousin Maugis, un des meilleurs chevaliers du monde. Charlema-

gne nous a bannis de France et nous a déshérités; il nous a fait désavouer par notre père, ainsi nous cherchons un Seigneur qui nous soit fidèle, il nous aidera à nous défendre, et nous le suivrons fidèlement. Quand le Roi Yon eut entendu ce que Regnault lui disoit, il en fut joyeux; car il connut que c'étoit les quatre meilleurs chevaliers du monde, et qu'il pourroit faire la guerre par leur valeur. Il regarda vers le ciel, et remercia Dieu de l'arrivée de ces chevaliers; il leur dit ensuite: Je vous retiens volontiers à mon service, je vous promets, parole de Roi, que je vous secourrerai de toutes mes forces envers et contre tous. Vous êtes déshérités et moi aussi: il est bien juste que nous nous vengions de tout notre pouvoir. Sire, dit Regnault, je vous rends grâce et vous promets que nous mourrons à votre service; or votre terre vous sera rendue. Le Roi appela son Sénéchal, et commanda que Regnault et sa compagnie fussent bien logés; et ses ordres furent exécutés sur-le-champ.

CHAPITRE VII.

Comme Regnault, ses frères et Maugis, vainquirent Bourgons le Sarrasin qui avoit conquis le Royaume de Gascogne, et chassé de Bordeaux le Roi Yon.

Quand Bourgons eut pris Toulouse, il dit à ses gens: Seigneurs, vous savez bien qu'il faut battre le fer quand il est chaud, ainsi marchons vers Bordeaux pendant que les blés sont épais, car nos ennemis ont assez à manger. Le lendemain Bourgons partit de Toulouse avec vingt mille combattans, et vint camper devant Bordeaux. Il avoit quatre cents Sarrasins bien équipés pour ravager le plat pays jusqu'auprès de la ville. Quand la sentinelle les entendit, elle cria aux armes; tous ceux de la ville furent bien étonnés. Quand Regnault vit qu'il étoit tems d'armer, il dit à ses frères: Allez vous préparer, et faites apprêter vos gens. Quand ils furent prêts, Regnault monta sur Bayard, et alla au-devant du Roi Yon, auquel il dit: Sire, ne soyez point surpris, ayez confiance en Dieu, il nous secourra tous aujourd'hui; j'ai bonne augure que nous remporterons la victoire contre les Sarrasins. Ami, dit le Roi, nous suivrons vos avis. Regnault sortit le premier de Bordeaux, étant monté sur Bayard, et courut sur les payens; il s'avança et frappa un payen de telle sorte qu'il l'étendit mort. Il se mit à détruire les Sarrasins comme s'ils eussent été désarmés.

Quand les gens de Regnault furent tous prêts à combattre, ils donnèrent avec tant de fureur sur les Sarrasins, qu'ils les forcèrent de fuir vers l'embuscade. Quand Bourgons vit que ses gens prenoient la fuite, il fit sonner la trompette et marcher ses troupes, et se mit en route. Regnault ne fut point surpris à l'approche de cette nombreuse armée. Il dit à ses frères: Seigneurs, ne craignons rien: c'est aujourd'hui qu'il faut acquérir de la gloire; pensons à montrer du courage. Comme il encourageoit ainsi ses gens, Bourgons vint l'épée à la main et la passa au travers du corps d'un des gens de Regnault. Allard irrité de cela, piqua son cheval contre un Sarrasin auquel il fit mordre la poussière. Alors le combat devint terrible; le Roi Yon qui venoit au secours, surpris de la valeur de Regnault et de ses frères, dit à ses gens. Allons secourir ces généreux chevaliers. Il piqua son cheval et se mit dans la mêlée avec tant de fureur, qu'il rompit les bataillons et vint se mettre à côté de Regnault, qui lui dit: Sire, soyez certain que les payens sont vaincus. On assembla de part et d'autre les bataillons; mais quand le Roi Bourgons vit le mal que Regnault lui faisoit, il dit à ses gens: Ces cinq chevaliers nous causent bien du dommage, il est tems de nous sauver; ils prirent la fuite aussi-tôt. Regnault voyant que Bourgons fuyoit, piqua Bayard et le poursuivit en le menaçant de le tuer. Il fut bientôt éloigné de ses frères et de la compagnie du Roi Yon; ils ne savoient pas ce qu'il étoit devenu. Alors Allard commença à dire: Hélas! qu'est devenu mon frère? Le Roi Yon vint aussi-tôt et leur dit: Seigneurs, il ne faut pas trop pousser nos ennemis, retirons-nous, je vous prie. Sire, dit Allard, que dites-vous? nous avons perdu notre frère Regnault, et nous ne savons s'il est mort ou vivant. Le Roi en fut bien fâché

et fit chercher Regnault parmi les morts, mais on ne le trouva point. Quand Allard, ses frères et Maugis virent qu'on ne le trouvoit point, ils commencèrent à le regretter. Hélas! dit Allard, que ferons-nous? Nous sommes sortis de notre pays avec le meilleur chevalier du monde; mes frères et moi nous pensions qu'il recouvriroit nos malheurs passés par son courage. Le Roi Yon voyant les regrets qu'ils faisoient sur Regnault, leur dit: Pourquoi êtes-vous si tristes? Il n'est peut-être pas mort; s'il est pris nous le racheterons: d'ailleurs nous avons fait de leurs gens prisonniers, et nous ne leur ferons point de mal. Sire, dit Allard, allons après et sachons ce qu'il est devenu. Ami, dit le Roi, volontiers. Ils se mirent tous à la poursuite. Regnault poursuivoit Bourgons avec tant de précipitation, qu'il l'ateignit en peu de tems, en lui criant: Retourne contre moi, il te seroit honteux de mourir en fuyant.

Quand Bourgons entendit Regnault parler ainsi, il retourna derrière lui, et l'ayant apperçu, il reconnut que c'étoit le chevalier qui avoit détruit une partie de ses gens, et lui dit: Chevalier, ne vous hasardez point à perdre votre cheval, car vous n'en trouverez jamais un pareil. Il disoit cela pour l'épouvanter, car il n'osoit pas joûter contre lui; mais Regnault n'étoit pas homme à pouvoir s'étourdir. Il dit à Bourgons: Il s'agit maintenant à vous défendre. Bourgons voyant qu'il ne pouvoit se délivrer de Regnault par joûtes, piqua son cheval, courut sur Regnault, le jeta par terre et brisa sa lance; mais Regnault lui fit une plaie considérable. Bourgons se releva et mit l'épée à la main. Regnault voyant qu'il avoit mis pied à terre, lui dit: On ne me reprochera point d'avoir agi indignement; il descendit de dessus Bayard et mit l'épée à la main. Ils avancèrent l'un contre l'autre: le combat fut opiniâtre. Quand le cheval du payen se sentit déchargé de son maître, il prit la fuite; mais Bayard courut après, le prit par la crinière et le ramena au champ de Bataille. Regnault frappa si rudement Bourgons, qu'il lui fit une lar(g)e blessure dans le côté. Bourgons se sentant blessé et inférieur à Regnault, lui dit: Généreux chevalier, faites-moi grâce, vous remettrai tout ce que je possède. Non, dit Regnault, car j'ai promis au Roi Yon de le défendre envers et contre tous; mais si vous voulez vous rendre à la religion chrétienne, je vous ferai grâce. Bourgons lui dit: Je me rends à vous dans l'espérance que vous me ferez grâce. Regnault lui répondit: Si vous vous rendez à moi, je ne vous ferai aucun mal. Vous me le promettez, dit Bourgons; oui, lui répondit Regnault, je vous le promets, foi de Chevalier. Alors ils montèrent à cheval et prirent le chemin pour retourner à Bordeaux.

Comme ils s'en retournoient, ils rencontrèrent le Roi Yon qui venoit avec ses gens. Quand Regnault le vit, il lui présenta Bourgons et lui dit: Sire, je vous prie de ne faire aucun mal à Bourgons, car je le lui ai promis. Ami, dit le Roi Yon, il ne recevra aucun mal à votre considération. Quand les trois frères et Maugis virent que Bourgons étoit pris, ils furent bien charmés, et coururent l'embrasser en lui disant: Vous nous avez mis bien en peine; car nous croyons que vous étiez pris, au contraire la guerre doit se terminer. Après qu'ils se furent complimentés de part et d'autres, ils allèrent à Bordeaux. Le Roi monta au palais avec les quatre fils Aymon et Maugis leur cousin; il trouva des gens qu'ils se divertissoient, et leur dit: Seigneurs, faites hommages à ces chevaliers plus qu'à moi-même: car c'est par leur valeur que j'ai remporté la victoire et terminé la guerre. Le Roi donna la partie la plus considérable du butin à Regnault et à ses frères; mais Regnault donna tout à ses gens. Le Roi voyant cette libéralité, s'attacha encore plus à Regnault qu'auparavant, et vouloit le rendre Seigneur de toute sa terre. Le Roi Yon avoit une sœur qui étoit très-belle: quand elle eut entendu dire tant de bien de Regnault, elle appela un chevalier nommé Gauthier, et lui demanda: Dites-moi, je vous prie, qui a eu l'honneur de la bataille? Dame, lui répondit Gauthier, sachez que Regnault est le plus vaillant chevalier du monde; car il à pris Bourgons le Sarrasin, et par lui la guerre est terminée.

La sœur du Roi fut charmée d'apprendre ces nouvelles. Bourgons se voyant prisonnier, manda le Roi Yon qu'il désiroit lui parler, et il lui dit: Sire, vous me tenez prisonnier avec la plus grande partie de mes gens, je vous donnerai pour notre rançon six sommiers chargés d'or. Le Roi lui répondit, que si Regnault le vouloit il y consentiroit; ensuite il prit le conseil de Regnault, ses frères et de tous les barons. Ils lui conseillèrent de recevoir les offres que lui faisoit Bourgons, mais à condition que Toulouse lui seroit rendu. Regnault ne voulut rien recevoir.

Un jour Regnault et ses frères, étant dans une forêt, prirent quatre bêtes sauvages, et comme ils s'en retournoient, ils se trouvèrent auprès de la rivière de la Gironde. Allard apperçut une montagne au-delà; et dit à Regnault: Il me semble qu'il y avoit autrefois un château dans cet endroit; si nous pouvions le fermer, Charlemagne ne pourroit venir le prendre; vous pourrez le demander au Roi Yon, et nous y ferions bâtir une forteresse. Cousin, dit Maugis, Allard vous donne un bon avis. Je le suivrai, leur répondit Regnault.

Ils traversèrent la Gironde, et revinrent vers le Roi; ils lui présentèrent les bêtes sauvages qu'ils avoient prises. Le Roi les reçut honorablement, et le lendemain, après qu'il eut entendu la messe, Regnault le tira à part, et lui dit: Sire, nous avons déja resté un peu de tems à votre service. Vous avez raison, répondit le Roi, et je dois vous en récompenser; s'il y a dans mon royaume quelque ville ou château qui puisse vous faire plaisir, je vous l'accorde. Sire, dit Regnault, je vous remercie, faites-moi le plaisir de m'entendre: nous venions de chasser, et comme nous revenions, j'ai apperçu une montagne au-delà de la rivière de la Gironde, si vous voulez j'y ferai bâtir une forteresse. Je vous l'accorde de bon cœur, dit le Roi, et Regnault le remercia; il lui promit de l'aider dans toutes ses entreprises.

Sire, dit Regnault, Dieu vous récompensera de vos bienfaits. Le lendemain matin le Roi fit venir Regnault; ils prirent vingt chevaliers, se mirent sur la rivière de Gironde qu'ils traversèrent, ils montèrent sur le rocher, et trouvèrent l'endroit fort propice. Regnault en fut bien content, et dit en soi-même, que s'il pouvoit faire bâtir une forteresse, il n'appréhenderoit point Charlemagne, pourvu qu'il ne manquât pas de vivres; il y avoit une belle fontaine au sommet du rocher. Quand ils eurent bien examiné l'endroit, un des chevaliers tira le Roi à l'écart, et lui dit: Sire, que voulez-vous faire, voulez-vous avoir un Seigneur sur vos terres? S'il bâtit une forteresse, je vous assure qu'il ne craindra ni vous, ni les barons de Gascogne; considérez que Regnault et ses frères sont chevaliers étrangers, et qu'ils pourroient vous causer beaucoup de dommage; si vous voulez m'en croire, donnez-leur autre chose; car il pourroit nous en arriver bien du mal. Quand le Roi Yon entendit ce que lui avoit dit le chevalier, il fut surpris, car il sentoit bien que ce qu'il disoit étoit vrai; peu s'en fallut que le château ne demeurât imparfait: il réfléchit un peu, puis il dit qu'il avoit donné sa parole à Regnault; il l'appela et lui dit: Ami, vous pouvez faire bâtir votre forteresse; mais j'espère que si je vous l'accorde, ce ne sera pas pour me faire la guerre. Sire, dit Regnault, je vous donne ma parole de chevalier, que j'aimerois mieux mourir que de commettre une trahison aussi noire; d'ailleurs je suis ennemi de Charlemagne, qui est mon souverain Seigneur, non pas que j'aie commis aucune trahison contre lui. Sachez que c'étoit à mon corps défendant que j'ai tué son neveu Berthelot; il m'avoit frappé sans que je lui eusse donné le sujet. Je vous jure sur mon honneur, que si quelqu'un vient pour vous attaquer, je vous vengerai de tout mon pouvoir, et si vous avez quelque soupçon, ne me le cachez point. Ami, dit le Roi, je me suis fié à vous, ainsi je veux que vous soyez Seigneur de tout mon pays. Regnault remercia le Roi de toutes ses bontés, et fit venir les meilleurs maçons et charpentiers du pays; il leur donna son idée pour la distribution de la forteresse; il leur recommanda de bâtir une grande tour; quand le donjon fut fini, il fit enfermer la forteresse de murs d'une épaisseur

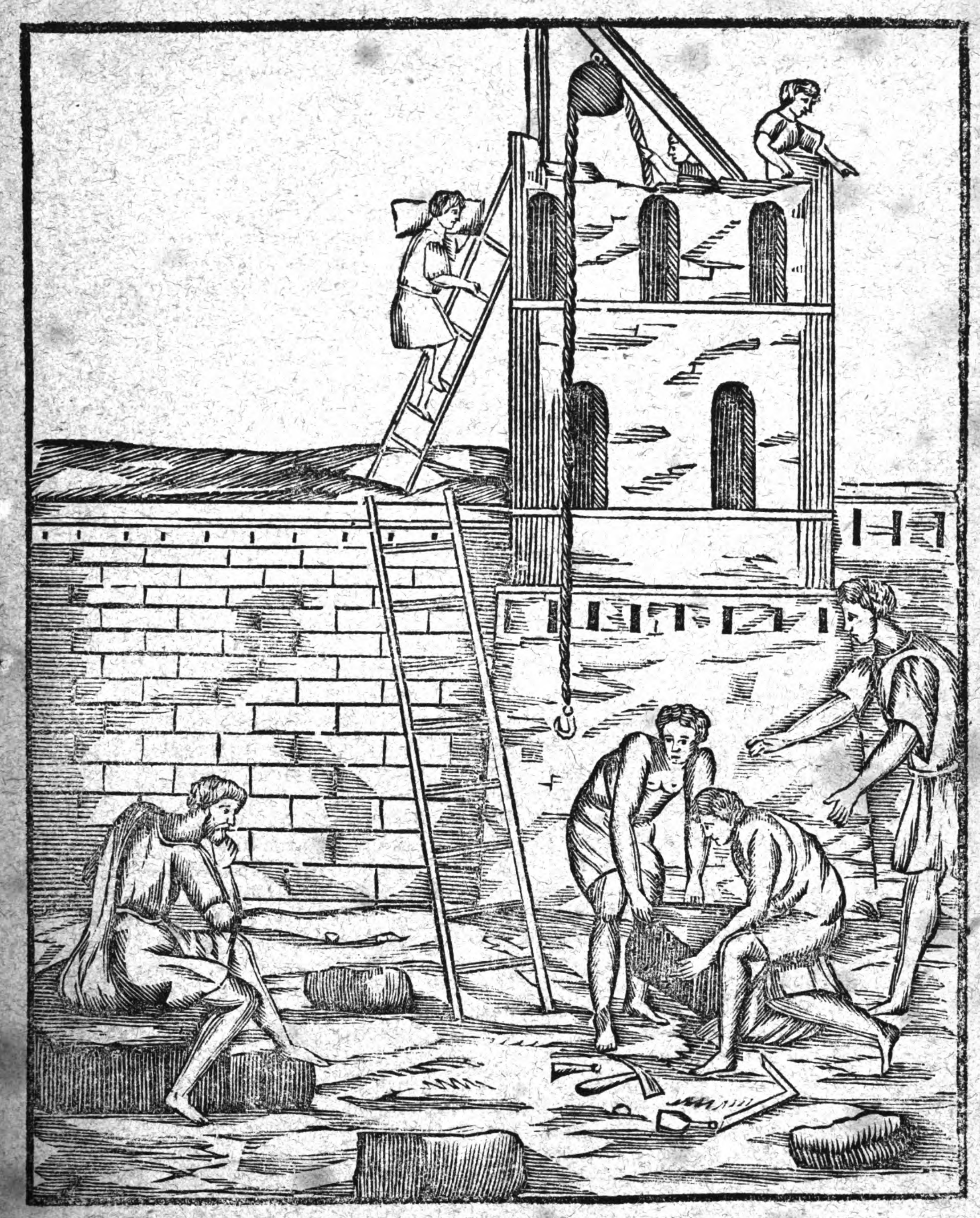
considérable. Regnault fut très-satisfait quand la forteresse fut finie: le Roi vint la voir, et Regnault vint au-devant de lui; il le fit monter dans la tour où il y avoit une belle fontaine. Le Roi après avoir examiné tout cela, dit à Regnault: Ami, quel nom donnerez-vous à cette forteresse? Il me semble qu'il faut lui en donner un beau. Sire, répondit Regnault, vous voudrez bien lui en donner un. Je la nommerai donc Montauban (*voyez la planche*). Le Roi fit publier dans tout le pays que tous ceux qui voudroient venir habiter la forteresse seroient quittes de tous droits pendant dix ans.

Quand les gens du pays apprirent la franchise, les chevaliers, gentilshommes, bourgeois et marchands, y vinrent en si grand nombre, que la forteresse fut bientot peuplée. Les barons furent bientôt jaloux de l'amitié que le Roi Yon portoit à Regnault à cause de sa valeur. Ils dirent au Roi: Prenez garde à ce que vous allez faire; Montauban est bien fortifié, Regnault est courageux, et vous pourrez vous en repentir. Il est vrai, répondit le Roi; mais Regnault est franc, et il ne me trahira pas. Sire, dit un ancien chevalier, si vous voulez me croire, je vous donnerai un moyen pour être toujours votre maître, et ne rien appréhender de la part de Regnault. Quel est ce moyen, lui demanda le Roi? C'est de lui donner votre sœur en mariage; elle sera très-bien avec lui, car il est honnête chevalier. Ami, répondit le Roi, vous me donnez un bon conseil, je le suivrai certainement. Le Roi Yon s'en retourna à Bordeaux fort content; et le premier jour du mois de mai, Regnault alla de Montauban à Bordeaux pour voir son frère Allard qui vint au-devant de lui; quand ils furent montés au palais, le roi demanda des échecs pour jouer contre Regnault; et comme ils jouoient, un ancien chevalier qui étoit chargé de faire le mariage de Regnault avec la sœur du Roi, il avoit nom Godefroi de Moulins, vint dans la salle et dit: Seigneurs, écoutez-moi; je songeois la nuit passée que Regnault, fils du duc Aymon, étoit monté sur un puits, que tout le peuple de ce royaume s'inclinoit devant lui; et le Roi donna un épervier, il y passa aussi devant Gironde un si affreux sanglier que personne n'osoit l'approcher; mais Regnault vint et le tua. Alors je m'éveillai. Il vint ensuite un clerc nommé Bernard, qui dit: Seigneurs, si vous daignez m'écouter, je vous ferai l'explication de ce songe: Le puits où Regnault est monté est la forteresse qu'il a fait bâtir, le peuple qui s'inclinoit devant lui sont les habitans de ce royaume, le don du Roi c'est sa sœur qu'il lui donne en mariage; le sanglier, c'est un prince chrétien ou payen qui viendra attaquer le Roi, et Regnault le défendra. Voici le songe de Godefroi: pour moi je serois d'avis qu'on célébrât le mariage de Regnault avec la sœur du Roi. Vous avez raison, dit le Roi, ce mariage me plairoit beaucoup. Le courageux Regnault remercia le Roi de ce beau présent, et le pria d'attendre qu'il en eut parlé à ses frères et à son cousin Maugis. Frère, dit Allard, vous auriez tort de refuser le présent que le Roi vous fait; si vous voulez m'en croire, vous accomplirez sa volonté, nous en sommes tous bien contens. Frère, dit Regnault, je le ferai puisque vous êtes d'accord. Il retourna vers le Roi, et lui dit: Sire, je suis prêts de faire votre volonté. Le Roi les prit par la main et les fit fiancer.

CHAPITRE VIII.

Comme le Roi Yon, après avoir reçu plusieurs services de Regnault, lui donna dame Clarice, sa sœur, en mariage.

Quand le mariage de Regnault fut accordé, le Roi Yon alla à la chambre de sa sœur et la salua; elle lui fit la révérence. Belle sœur, dit le Roi, je vous ai mariée. Et quand elle l'eut entendu, elle lui répondit: Sire, à qui m'avez vous donnée? Au meilleur chevalier du monde; c'est Regnault, fils d'Aymon. Quand elle eut appris que c'étoit avec Regnault, elle dit à son frère: Vous ferez comme il vous plaira. Le Roi la prit par la main et la conduisit au palais; il dit ensuite à Regnault: Généreux chevalier, je vous donne ma sœur en mariage. Sire, dit Regnault, je vous remercie de ce présent, il n'appartient pas à un chevalier tel que moi.



Regnault prit cependant la dame par la main et la conduisit à l'église, où l'évêque de Bordeaux leur donna la bénédiction nuptiale.

Quand ils furent mariés, Regnault manda ses frères qui étoient à Montauban. Ils arrivèrent et assistèrent aux fêtes qui durèrent huit jours. Le Roi Yon fut bien charmé du mariage de Regnault; car il pensoit bien que ce vaillant chevalier le défendroit de tout son pouvoir.

CHAPITRE IX.

Comme Charlemagne ayant appris que Regnault et ses frèses qui étoient au fort de Montauban, somma le Roi Yon de lui rendre ses ennemis, savoir : Regnault et ses frères, sous peine d'être assiégé; le Roi répondit qu'il n'en feroit rien.

Le Roi Charlemagne étant à Paris, eut un jour envie d'aller en pélérinage à Saint-Jacques en Galice. Il partit de Paris, et mena avec Oger le Danois, Naismes de Bavière et plusieurs autres Seigneurs. Après plusieurs jours de marche, ils arrivèrent à Saint-Jacques. Quand ils y furent, le Roi entra dans l'église, et offrit deux marcs d'or sur l'autel. Après avoir fait sa dévotion, il se mit en marche pour passer à Bordeaux. Comme il étoit en chemin, il apperçut le château de Montauban, au-delà de la Gironde. Il dit alors : Seigneurs, voici une forteresse considérable, je sais que le Roi Yon l'a fait faire pour nous faire la guerre. Il demanda à un homme du pays à qui étoit ce château. Sire, il se nomme Montauban; c'est Regnault, le fils d'Aymon, qui l'a fait. Charlemagne fut fâché d'apprendre ces nouvelles, et dit à ses Barons qu'il venoit de trouver ses ennemis, qui étoient les quatre fils Aymon. Oger, et vous Duc Naismes, montez à cheval, et allez trouver le Roi Yon, et vous lui direz qu'il me livre les quatre fils Aymon, qui sont mes ennemis, et qu'il me donne des chevaliers pour les conduire dans mon pays afin de les faire pendre. S'il ne le veut faire, dites-lui que d'ici à trois mois je serai dans la Gascogne avec mon armée, et que je viendrai mettre le siège devant la ville de Bordeaux; si je puis le prendre, je le punirai certainement. Oger fit le message que le Roi lui avoit donné, et dit au Roi Yon tout ce qui lui avoit été recommandé. Oger, dit le Roi Yon, il est vrai que j'ai les quatre fils Aymon, qui sont très vaillans; ils m'ont secouru au besoin; j'étois déshérité sans eux. En récompense des services qu'ils m'ont rendus, j'ai donné en mariage ma propre sœur à Regnault, ainsi je serois un traître si je les livrois entre les mains de leurs ennemis mortels, puisqu'ils m'ont si bien servi : j'aime mieux mourir ou être déshérité, que de leur causer aucun déshonneur; car Charlemagne lui-même m'en blâmeroit. Vous pouvez dire à l'Empéreur de ma part, que j'abandonnerai plutôt mon bien que de les rendre. Quand le Roi Yon eut parlé, Regnault dit à Oger : Je ne sais pourquoi Charlemagne ne veut pas nous laisser en repos; il nous a chassé de France; il a pris notre château de Montfort, et nous a rendus errans et fugitifs, et il veut encore nous chasser de Gascogne, s'il veut nous sommes encore prêts de faire à sa volonté, mais s'il le renie, apprends-lui que nous sommes en état de nous défendre. Oger, je veux que Charlemagne sache que le Roi nous a fait faire un château qui s'appelle Montauban, qui est bien fortifié. Oger lui dit : Vous parlez comme un insensé; croyez-vous nous inspirer de la terreur par vos discours? Vous savez que Charlemagne vous fit chevaliers, vous avez tué son neveu Berthelot, ainsi ne pensez pas avoir jamais la paix avec lui. Croyez-vous être bien surs parce que vous avez une forteresse? Sachez qu'avant deux mois d'ici nous détruirons le pays. Oger, dit Regnault, je vous jure que quand Charlemagne sera en Gascogne, il désirera n'y être jamais venu, et nous verrons qui de lui ou de nous remportera la victoire, et tel qui parle bien haut, baissera alors d'un ton. Faites à votre volonté, lui dit Oger, j'ai accompli le message; je m'en retourne vers l'Empéreur, auquel je rendrai vos intentions.

CHAPITRE X.

Comme Roland, neveu de Charlemagne, arrive à Paris avec trente Ecuyers bien armés, et du bon accueil que leur fit l'Empereur.

Quand Charlemagne l'entendit, il rougit de colère, et dit : Nous verrons comme le Roi Yon et Regnault défendront la Gascogne contre moi. Alors il se mit en chemin, passa la Garonne, et revint à Paris. Le lendemain le Roi appela tous ses barons, et quand ils furent arrivés, le Roi tint son conseil, et leur dit : Seigneurs, je vous ai demandés pour vous faire savoir la honte que m'a fait le Roi de Gascogne, car il garde les quatre fils Aymon en dépit de moi. Vous savez quel tort ils m'ont fait d'avoir tué mon neveu Berthelot. Je les ai chassés de mon royaume ; ils ont fait faire le château de Montfort, d'où je les ai chassés, maintenant ils sont en Gascogne avec le Roi, qui a dit qu'il les défendroit contre moi ; il a fait même épouser sa sœur à Regnault.

Pas un d'eux ne répondit ; car ils étoient fachés d'aller contre Regnault et ses frères. Charlemagne, voyant qu'ils ne répondoient rien, appela le duc de Naismes, Oger le Danois et le comte de Guidelon, et leur dit : Seigneurs, quel conseil me donnez-vous ? Sire, dit le duc Naismes, si vous voulez m'en croire, vous retarderez jusqu'au printems ; vos gens sont encore fatigués de la dernière guerre ; quand ils seront un peu reposés, vous recommencerez, et nous marcherons de bon cœur. Le Roi fut irrité de ce conseil, et comme il se disposoit à y répondre, il arriva un beau jeune homme à la tête de trente chevaliers. Il fit une profonde révérence : Mon ami, dit le Roi, soyez le bien-venu : pourrois-je savoir qui vous êtes ? Sire, je suis le fils de votre sœur et du duc Milon ; je m'appelle Roland. Le Roi en fut bien satisfait, l'embrassant plusieurs fois et lui dit : Demain matin je vous ferai chevalier, et vous pourrez combattre contre Regnault, il a tué mon cousin Berthelot, et je vengerai sa mort.

Le lendemain matin Charlemagne fit chevalier son neveu ; pendant ce tems un messager qui dit à Charlemagne : Sire, vos gens de Cologne vous saluent, et vous font savoir que les Sarrasins ont brûlé, détruit votre pays : ils vous supplient de venir les secourir. Le Roi resta un moment à réfléchir. Roland voyant son oncle embarrassé, lui dit : Sire, à quoi pensez-vous ? Mettez-moi à la tête de vos gens, j'irai faire lever le siège que les Sarrasins ont mis devant Cologne. Le Roi dit à son neveu : Heureux le moment où vous êtes né, vous serez mon appui, et je veux que vous y alliez. Il lui donna bien vingt mille hommes armés, et lui dit : Je vous mets à la tête de mes gens, ainsi tâchez de vous en tirer avec honneur. Sire, répondit Roland, ne craignez rien ; il se mit en marche.

Les Français, voyant leurs ennemis, commencèrent à dire : Enfonçons leurs rangs, et ils seront bientôt vaincus. Ils coururent sur les Sarrasins, qu'ils défirent en peu de tems et reprirent tous leurs prisonniers. Dès que les Sarrasins entendirent venir les Français, ils montèrent aussi-tôt à cheval et coururent sur eux, qui les ayant apperçu, retournèrent à leur embuscade. Quand Roland vit qu'il étoit tems de frapper, il sortit de son embuscade avec ses gens, et attaqua vivement les Sarrasins. Le combat fut cruel ; la terre étoit couverte de tant de corps morts, que l'on ne pouvoit à peine passer sur le champ de bataille. Roland frappa sur un Sarrasin, le renversa par terre et le fit prisonnier, ensuite il le fit monter sur son cheval et l'emmena. Quand les Sarrasins virent leur Seigneur prisonnier, et la valeur de Roland et des Français, ils prirent la fuite. Roland dit alors à ses gens : Poursuivons ces lâches, et si nous les rejoignons, ils seront bientôt vaincus, puisque nous tenons leur Seigneur prisonnier ; nous les prendrons morts ou vifs, lui répondirent ses gens. Seigneurs, dit le Roi des Sarrasins, nommé Escoursaut, je vous prie de ne point tuer mes gens, ils sont assez malheureux de me voir prisonnier. Donnez-leur trève, et conduisez-moi vers le Roi Charlemagne. Si vous pouvez obtenir mon pardon, je deviendrai son vassal ainsi que ma

postérité. Vous parlez justes, lui dit Roland, et le Duc Naismes approuva sa raison. Ils firent trève aux Sarrasins, et conduisirent Escoursant auprès de Charlemagne. Quand le Roi apprit que son neveu étoit revenu, qu'il avoit vaincu les Sarrasins et fait leur Roi prisonnier, il monta à cheval et vint au-devant de lui. Quand Roland vit son oncle, il descendit de cheval et salua respectueusement le Roi, et lui dit: Sire, nous amenons Escoursant que nous avons pris; il nous a promis de se faire chrétien, si vous voulez lui pardonner, il reconnoîtra aussi que c'est de vous que lui et sa postérité tiendront leurs terres. Neveu, dit Charlemagne, c'est un traître, je m'en défie. Alors il ordonna qu'Escoursaut fut mis en prison, bien gardé; mais qu'on lui donnât à boire et à manger à sa volonté. Quand ses ordres furent exécutés, il appela le Duc Naismes et lui dit: Que pensez-vous de tout ceci? Sire, répondit le Duc Naismes, il faut avouer que Roland est un bon chevalier, et que c'est par son courage que les Sarrasins sont vaincus; s'il avoit un bon cheval, il n'y auroit aucun ennemi qu'il ne soumit par les armes. Charlemagne en témoigna toute sa satisfaction, et dit au Duc Naismes: Comment ferons-nous pour lui trouver un bon cheval? Sire, lui répondit le Duc, si vous voulez m'en croire, je vous donnerai un bon avis; c'est de faire publier à son de trompette que vous voulez voir courir tous les chevaux de votre armée, et que celui à qui appartiendra le cheval qui courra le mieux, aura pour récompense une couronne d'or, cinq marcs d'argent et cent pièces de drap de soie; par ce moyen vous pourrez connoître le meilleur cheval de votre royaume, ensuite vous l'achèterez pour votre neveu Roland, après quoi vous donnerez congé à tous vos Barons jusqu'à la St. Jean prochaine. Duc Naismes, dit Charlemagne, votre avis est bon, et je le suivrai. Le Roi ordonna que l'on fit des lices pour la course des chevaux, et fit mettre au haut des lices le prix de la course. Un valet qui alloit en Gascogne, passa à Montauban, et raconta à Regnault ce qui devoit se faire à Paris; comme Roland avoit vaincu Escoursaut, et comme Charlemagne vouloit avoir le meilleur cheval pour donner à son neveu. Ce valet raconta encore que le Roi avoit fixe la course des chevaux à la St. Jean prochaine. Regnault ayant entendu cela se mit à rire, et dit à Maugis: Charlemagne verra le meilleur tour du monde, et je lui gagnerai sa couronne; je veux monter sur Bayard pour l'éprouver. Ne le faites pas, lui dit Maugis, mais si vous voulez y aller, souffrez que je vous accompagne, vous serez plus en sûreté, et nous menerons avec nous des chevaliers bien armés. Volontiers, répondit Regnault, puisque cela vous fait plaisir. Quand il fut temps de partir pour Paris, Regnault dit à ses frères: Il est temps d'aller à Paris, choisissons des chevaux et partons. Comme ils étoient prêts, Regnault vint auprès de sa femme et lui dit: Je vous prie de bien garder mon château, je reviendrai sous peu de temps. Sire, répondit-elle, commandez à vos chevaliers de n'en point sortir, et je vous réponds que quand le Roi mon frère y viendroit, il n'y entreroit point. Allez à la garde de Dieu. Regnault embrassa sa femme et partit avec ses gens; quand ils furent à Orléans et eurent passé Loiren, on lui demanda d'où il étoit? Maugis qui parloit pour tous, répondit: Seigneur, nous sommes Bernois et nous allons à Paris pour le prix que le Roi a proposé à la course des chevaux.

Ils continuèrent leur route, et arrivèrent à Melun où ils logèrent dans le bourg. La veille de la Saint-Jean, Regnault appela Maugis, et lui dit: Cousin, que ferons-nous demain? On fera la course des chevaux, ainsi il faut aller coucher à Paris. Vous avez raison, lui répondit Maugis, mais laissez-moi faire: alors il prit une certaine herbe qu'il pila et détrempa avec un peu d'eau, puis en frotta Bayard, de manière qu'il devint tout blanc, et l'on ne pouvoit le reconnoître; il oignit ensuite Regnault avec un élixir qui le fit paroître aussi jeune qu'à quinze ans.

Quand Maugis eut ainsi métamorphosé Regnault et son cheval, il dit à ses frères: Seigneurs, que vous en semble? Je pense

qu'on ne pourra pas les reconnoître ; voyez comme Bayard est devenu vieux, il ne pourra pas gagner le prix ; ils furent tous bien surpris. Regnault étant monté à cheval avec ses frères, leur dit : Ne soyez pas en peine à mon égard, on ne me reconnoîtra point. Allard dit à Maugis : Cousin, nous vous recommandons notre frère ; car sans vous nous ne souffririons pas qu'il aille à Paris.

Charlemagne voyant que ses Barons étoient arrivés, appela le Duc Naismes, Oger le Danois, Foulques de Morillon, et leur dit : Seigneurs, prenez avec vous cent chevaliers bien armés, et allez sur le chemin d'Orléans, afin que personne ne puisse passer que vous ne sachiez qui il est ; j'ai idée que Regnault pourra venir ; si l'idée l'en prenoit, il seroit bientôt venu. Sire, répondirent les Barons, nous ferons vos commandemens ; et si Regnault est assez insensé, il ne pourra échapper d'être pris. Ils partirent sur le chemin d'Orléans, et s'arrêtèrent à deux lieues de Paris. Ils furent long-tems avant que personne ne passât. Quand le Duc Naismes vit que personne ne passoit, il dit à Oger : Ma foi, le roi nous fait ressembler à des fous de rester ici à attendre. Sire, dit Oger, vous avez raison, pour moi je n'y resterai pas davantage. Comme ils vouloient s'en retourner ; le Duc Naismes vit venir de loin Regnault et Maugis. Foulques s'écria aussi-tôt : Voici Regnault, il ne pourra pas nous échapper. Vous avez raison, dit le Duc Naismes, ce cheval ressemble à Bayard, s'il étoit de la couleur. Foulques mit alors l'épée à la main et vint au-devant de Regnault : mais il fut bien surpris de ne pas le rencontrer. Regnault et Maugis passèrent.

Le Duc Naismes les voyant passer, appela Maugis et lui dit : Qui êtes-vous, où allez-vous ? Sire, répondit Maugis, je suis de Péronne, j'ai non Josuare. Naismes lui dit ensuite : Ne pourriez-vous pas me donner des nouvelles de Regnault, fils d'Aymon ? Oui, dit Maugis, il a marché deux jours avec nous. Naismes voyant que Regnault ne disoit rien, dit : Je crois que celui qui est là sans rien dire, a de mauvaises pensées. Sire, dit Maugis, c'est mon fils qui ne sait pas parler le français. Alors le Duc Naismes dit à Regnault : Pourriez-vous me donner des nouvelles de Regnault ? Il lui répondit : *Imi scaius prena Franches en prenant par cheval à Paris couronne Ri non Draphonis gagnir mi.*

Naismes se prit à rire, et lui dit : Qui donc vous a appris à parler ; je n'entends pas un mot de ce que vous me dites. Regnault et Maugis continuèrent leur chemin et arrivèrent enfin à Paris. Comme ils y entrèrent, Regnault fut reconnu par un homme qu'ils rencontrèrent. Il vint beaucoup de monde auprès d'eux ; quand cet homme vit une si grande foule, il devint encore plus hardi et prit Bayard par la bride ; mais le cheval lui donna un si grand coup de pied qu'il lui brisa le cœur. Les gens voyant cela, se retirèrent promptement. Regnault et Maugis poursuivirent leur chemin et ne furent point reconnus : ils allèrent jusqu'au vieux marché, et n'ayant pas trouvé d'auberge, ils furent loger chez un cordonnier. Quand ils eurent mis pied à terre, Maugis lia le pied de Bayard avec de la soie qu'il cira : l'hôte qui le regardoit, lui demanda pourquoi il lioit le pied de ce cheval et lui dit aussi : Qui est le chevalier qui le monte ? Sire, dit Maugis, j'ai lié le pied de ce cheval, parce qu'il est boiteux, et celui qui le monte est mon fils. Comme Maugis parloit, le nom de Regnault lui échappa. Ah ! dit l'hôte, vous en avez assez dit ; c'est sans doute Regnault qui a tué Berthelot, neveu du Roi ; il en sera averti avant ce soir. Regnault, tout irrité, lui dit : Vous vous méprenez, car je n'ai jamais vu Regnault, je ne sais point qui il est. Taisez-vous, dit l'hôte, je vous reconnois bien. Alors il voulut sortir de la maison, mais Regnault le poursuivit et le tua d'un coup d'épée. Maugis voyant ce meurtre, dit à Regnault : Ah ! cousin, qu'avez-vous fait ? nous sommes perdus si Dieu ne nous secoure. Maugis alla à l'écurie, sella Bayard et fit monter Regnault. Ils partirent de cet endroit. Quand la femme et les enfans virent ce que Regnault avoit fait, ils commencèrent à crier ; mais Regnault et Maugis s'en allèrent, et on ne put savo ce qu'ils étoient

devenus, car ils se mirent dans la mêlée avec les autres, Bayard s'en alloit clochant à la porte Saint-Martin, où ils restèrent toute la nuit. Le lendemain ils entendirent la messe avec les autres Barons, puis ils allèrent à la prairie de Seine. Maugis et Regnault suivile Roi; Bayard marchoit toujours. Le Roi commanda que sa couronne fut mise au bout de la lice avec les cinq marcs d'argent et les draps de soie. Aussi-tôt le Duc Naismes et Oger firent ce que le Roi avoit commandé. Quand tout fut préparé, les Chevaliers montèrent à cheval; chacun d'eux pensoit gagner le prix. Le Roi dit au Duc Naismes, à Oger, à Guidelon de Bourgogne et à Richard de Normandie, qu'ils prissent cent chevaliers bien armés pour gardes de la course, afin qu'il ne se fît aucun bruit. Les Chevaliers qui devoient courir, commencèrent; ils se moquoient de Regnault qui alloit clochant, et se disoient l'un à l'autre: Ce sera celui-ci qui gagnera le prix et la couronne. Un d'entr'eux dit à Regnault: Vous avez bien fait, vaillant chevalier, d'avoir amené votre bon cheval, vous gagnerez sûrement le prix. Regnault entendant toutes ces paroles qu'on disoit de lui, en étoit fâché; mais s'il n'eut craint de perdre le prix, il auroit commencé la course, mais il se tint sans rien dire. Quand le Roi entendit ce que les chevaliers disoient à Regnault, il en fut bien irrité et dit assez haut: Je vous recommande, sous peine d'encourir ma disgrâce, que personne ne fasse de repoches à ces chevaliers. Regnault ne se soucioit guère de ce qu'on disoit de lui. Quand le Duc Naismes et Oger virent qu'il étoit tems de courir, ils firent sonner de la trompette; alors chacun se mit à courir. Quand Maugis vit qu'il étoit tems de partir, délia le pied de Bayard; mais avant qu'il fut délié, les autres étoient déja bien loin. Quand Regnault vit qu'il étoit tems de partir, il dit à Bayard: Nous sommes en arrière, car si vous n'êtes le premier, vous en seriez blâmé. Quand Bayard entendit Regnault, il fronça les narines, allongea le col et partit avec tant de vivacité que la terre sembloit fondre sous ses pieds, et en peu de tems il les eut bientôt passés; quand ceux qui gardoient les lices le virent courir, ils en furent tous surpris, se disant l'un à l'autre: Voyez comme ce cheval blanc court rapidement; il n'y a pas long-tems qu'il boitoit, et maintenant c'est le meilleur de tous. L'empereur Charlemagne appela Richard de Normandie, et lui dit: Vîtes-vous jamais tant de beaux chevaux courir ensemble? et Richard lui répondit: Non, Sire, mais le blanc les a tous passés. Grand Dieu! qu'il ressemble bien à Bayard, s'il étoit de son poil, et celui qui le monte est plus léger encore. Sachez que Regnault fit tant que Bayard passa tous les autres chevaux. Quand Regnault fut au bout des lices, il prit la couronne et la mit dans son bras; quand à l'argent et aux draps, il les laissa. Quand il eut pris la concouronne, il retourna vers le Roi, toujours le petit pas. Le Roi le voyant venir, lui dit en riant: Ami, je vous prie, arrêtez un peu, si vous voulez ma couronne, vous l'aurez, et donnerai tant de votre cheval qu'en votre vie ne serez jamais pauvre. Parbleu, dit Regnault, ces paroles ne servent de rien, je m'appelle Regnault, et j'emporte votre couronne; cherchez un autre cheval pour Roland, car vous n'aurez ni votre couronne, ni Bayard; alors il partit comme la foudre. Quand Charlemagne eut entendu ce que Regnault lui avoit dit, il en fut si irrité, que de long-tems il n'en put dire un mot. Peu de tems après il s'écria: Seigneurs, mon ennemi Regnault, le fils Aymon. Les chevaliers ayant entendu ce que le Roi avoit dit, piquèrent leurs chevaux pour poursuivre Regnault; mais ils ne purent en venir à bout. Regnault les voyant bien éloignés, passa la Seine à la nage. Quand il fut passé, il mit pied à terre. Le Roi, qui étoit aussi à sa poursuite, appela Regnault, et lui dit: Fils de prud'homme, rends ma couronne, je t'en donnerai la valeur et trève pour deux ans. Regnault lui répondit: Je n'en ferai rien, vous n'aurez jamais votre couronne; je la vendrai et payerai mes Chevaliers. Je ferai mettre l'escarboucle au-dessus de mon château, afin que ceux qui iront à Saint-Jacques le puissent mieux voir. Charlemagne entendant Regnault, ne sut que lui répondre

Regnault se mit dans un sentier par lequel il avoit déja passé, Maugis partit pour Paris, et dit à Regnault : Marchons un peu vite, car il ne fait pas bon ici. Cousin, dit Regnault, vous avez raison. Ils se mirent en chemin pour aller à Melun. Allard les voyant venir, dit à ses gens : Seigneurs, préparons-nous à sortir, montons à cheval : s'ils ont besoin de secours, nous en donnerons. Comme ils sortoient de l'embuscade, Regnault et Maugis arrivèrent et leur dirent : Seigneurs, pensez à dépêcher, il ne faut pas rester ici; j'emporte avec moi la couronne du Roi, que Bayard m'a fait gagner par sa course. Ils se mirent en chemin pour aller à Montauban, où ils furent très-bien reçus par leurs gens, qui tous étoient bien charmés de voir leur Seigneur. Regnault leur raconta comme il avoit gagné la couronne du Roi, de quoi ils furent bien réjouis.

CHAPITRE XI.

Comme Charlemagne assiégea Montauban, et comme Regnault remporta la première bataille.

Après que Regnault eut gagné la couronne, Charlemagne appela ses barons et leur dit : Seigneurs, je vous prie de me conseiller comme je pourrai me venger de Regnault; vous savez comme il m'a irrité; il faut faire ensorte de reprendre ma couronne. Je crains bien qu'il ne mette l'escarboucle sur son château. Sire, dit Roland, si vous voulez vous venger de Regnault, il faut aller détruire son pays; et si nous pouvons prendre le Roi Yon de Gascogne, vous en ferez telle justice qu'il vous plaira. Neveu, dit le Roi, vous avez raison, car je désire bien me venger. Sire, dit le Duc Naismes, calmez votre colère; si vous voulez me croire vous aurez bientôt détruit Regnault et ses frères; faites assembler tous vos barons, afin que chacun soit prêts à la Chandeleur prochaine; il faudra faire provision de vivres pour sept ans, nous tiendrons alors le siège devant Montauban, jusqu'à ce qu'il soit pris, ensuite vous le rangerez sous votre obéissance. Charlemagne approuva ce conseil. Il envoya des lettres circulaires dans tout son royaume, par lesquelles il étoit porté que tout homme qui vouloit aller à la guerre, eût à se trouver à la cour du Roi vers la Chandeleur prochaine, avec des vivres pour sept ans. Quand les barons surent la volonté du Roi, ils se préparèrent et vinrent à Paris, où ils se présentèrent au Roi et à Roland son neveu. Il y en arriva tant qu'ils ne purent tous loger dans Paris.

Le Roi fit assembler tous ses barons et leur dit : Seigneurs, vous savez que j'ai vaincu quatre Rois qui sont sous mon obéissance, excepté le Roi de Gascogne qui a retiré mes ennemis mortels, les quatre fils Aymon; ainsi je vous invite à venir en Gascogne me venger des torts qu'ils m'ont faits.

Alors le duc de Nanteuil dit : Sire, nous n'irons pas pour cette fois, car il n'est pas possible; vous savez qu'il n'y a pas longtems que nous sommes revenus d'Allemagne, et nous sommes encore bien fatigués. Il y'a encore ici plusieurs barons qui ne sont point encore retourné dans leur pays, et qui désireroient y retourner; attendez à la Pentecôte; donnez congé à vos barons, afin qu'ils puissent se reposer, et quand il sera tems, vous les ferez venir pour vous suivre en Gascogne ou ailleurs. Le Roi fut très-mécontent de cette proposition, et dit que quand il devroit tout perdre, il vouloit aller en Gascogne. J'y menerai tous les jeunes gens de mon armée et vous serez déçus. Sire, dit Naismes, vous ferez bien, car ces jeunes gens seront bien aise d'en essayer. Charlemagne dit : J'espère qu'ils détruiront le Roi Yon; et quand j'aurai pris Regnault et ses frères, je donnerai toute la Gascogne aux jeunes Chevaliers. Un espion de Regnault, qui avoit entendu tout ce que le Roi avoit dit, se mit aussi-tôt en chemin, et arrivant à Montauban, il alla trouver Regnault, ses frères et Maugis. Quand Regnault le vit, il lui demanda quelles nouvelles il apportoit de la cour de Charlemagne. Monseigneur, dit l'espion, sachez qu'il est très-irrité contre le Roi Yon, contre vous, vos frères et Maugis, il manda tous ses sujets, mais personne ne voulut venir.

Alors il a juré qu'il n'emmeneroit avec

lui que des jeunes gens ; auxquels il donneroit toute la Gascogne. Regnault dit alors : Ne vous déconfortez point; je verrai comme Roland et Olivier se comporteront contre moi et mes gens : alors il s'en vint dans la salle et trouva Maugis avec les chevaliers, et leur dit: Seigneurs, je vous dirai que Charlemagne vient nous assiéger, et amène avec lui une armée nombreuse ; mettons-nous bien en défence et tâchons de leur résister. Frère, dit Allard, ne craignez rien, ils seront bien reçu ; car tant que nous vivrons et que nous vous verrons monté sur Bayard, nous ne craindrons ni Charlemagne ni sa puissance. Charlemagne fit des réflexions, et pensa au conseil que le comte de Nanteuil lui avoit donné ; il dit à ses barons qu'ils se trouvassent dans le tems de Pâques, et qu'il tiendroit un conseil général. Quand il fut tems, chacun se préparoit de son mieux. Richard de Normandie amena avec lui plusieurs nobles chevaliers, et se présenta devant Charlemagne; Salomon de Bretagne vint ensuite, et amena grande compagnie avec lui.

Dizier d'Espagne vint ensuite à la tête de dix mille chevaliers bien armés. Geoffroi, comte d'Avignon, amena aussi avec lui beaucoup de gens et des vivres à foison; Bertrand d'Allemagne amena aussi avec lui beaucoup de chevaliers, tant d'Irlande que d'Afrique. L'archevêque Turpin y vint aussi, et le Roi avoit beaucoup d'attachement pour lui. Tous ces grands Seigneurs furent bien reçus par le Roi. Lorsque toute l'armée fut assemblée, les vivres devinrent d'une cherté excessive dans Paris. Le Roi voyant cela, passa toute son armée en revue ; il trouva qu'elle étoit composée de trente mille chevaliers, sans compter les anciens. Il appela Roland, et lui dit : Je vous recommande la conduite de mon armée. Je ferai de mon mieux, lui répondit Roland. Le Roi lui fit donner l'oriflamme ; ils allèrent coucher à Blois la première journée. Charlemagne fit publier que chacun eut soin de faire porter des vivres après l'armée. Ils passèrent la Gironde, puis mirent toute l'armée en Bataillons. Quand toute son armée fut disposée autour de Montauban, Roland dit à Charlemagne : Il me semble que vous devez donner l'assaut à Montauban. Le Roi lui répondit : Je ne veux pas endommager mes gens, il faut savoir si le château se voudra rendre, car je finirois aussi-tôt la bataille. Il envoya alors un messager au château : les sentinelles qui le gardoient, lui ouvrirent aussi-tôt. Quand il fut entré, il trouva un sénéchal auquel il dit : Je suis chevalier de Charlemagne, et je désirerois parler à Regnault. Le sénéchal le conduisit auprès de Regnault. Quand ce chevalier fut auprès de Regnault, il le salua humblement et lui dit: l'Empereur Charlemagne vous demande si vous voulez vous rendre à merci, et livrer votre frère Richard pour en faire à sa volonté, autrement il assiégera votre château, et s'il peut vous prendre, il vous fera mourir dans les tourmens. Regnault se mit à rire, et lui dit : Dites à Charlemagne que je ne suis pas un traître ; si j'en agissois ainsi, il m'en blâmeroit lui-même; mais s'il lui plaît, nous sommes à son commandement mes frères et moi, nous lui rendrons le château de bon cœur, pourvu que nous ayons la vie sauve. Si le Roi nous refuse, nous tacherons de nous défendre. Le messager s'en retourna et raconta à Charlemagne tout ce que Regnault lui avoit dit. Le Roi se mit à réfléchir, car il sentoit bien que Regnault avoit raison. Il appela le Duc de Naismes et Oger le Danois, auxquels il dit : Seigneurs, Regnault me mande qu'il ne fera rien de ma volonté, ainsi je veux que le château soit assiégé. Sire, lui dit Naismes, il me semble, comme je l'ai entendu, que Regnault vous fait une belle offre, et si vous voulez m'en croire, vous l'accepterez; vous savez que ce sont des gens dont vous pourriez recevoir de grands services, et d'ailleurs si Regnault étoit à la tête de vos troupes, vous seriez craint et révéré par-tout ; mais si vous voulez, nous n'y pouvons que faire. Je ne serois cependant pas d'avis d'assiéger le château, car il est bien fort, et Regnault a beaucoup de gens pour le défendre. Si vous les assiégez, ils sortiront par de fausses portes, autrement il faudra le serrer de si près qu'ils ne puissent sortir.

CHAPITRE XII.

Comme après que Charlemagne eut assiégé Montauban, Roland alla camper vis-à-vis la porte, dans un lieu nommé Balançon.

CHARLEMAGNE sentit bien que le Duc de Naismes avait raison; il lui dit: Je veux me conformer à vos avis. Aussi-tôt il fit publier que l'on s'avançât du château le plus près qu'il seroit possible: il ordonna que l'on plaça sa tente vis-à-vis de la porte. On vit bientôt plus de dix mille tentes autour de Montauban. Quand l'armée fut campée, Roland prit dix mille chevaliers tous jeunes, et alla camper dans un lieu nommé Balançon, vis-à-vis l'autre, et au bord d'une très-grande et profonde rivière. Il fit mettre sa tente danc cet endroit avec un dragon au dessus. Ce lieu étoit tellement situé, qu'on pouvoit découvrir tout le pays; Montauban étoit environné de deux rivières, la Dordogne et la Gironde. Roland voyant l'endroit si bien fortifié, en fut surpris, et dit à ses gens: Seigneurs, je ne suis pas surpris si les quatre fils Aymon font la guerre à mon oncle, puisqu'ils ont un château si bien fortifié; jamais nous ne viendrons à bout de prendre Montauban: Vous avez tort, dit Olivier, nous avons pris Losanges, et avons abbattu la grande tour et le donjon de Constantinople; ainsi nous pourrons bien avoir Montauban: et si Regnault et ses frères ne viennent se rendre, leur vie est en grand danger. Je vous promets, dit Roland, qu'ils n'en feront rien; mais je vous jure que Regnault nous fera telle peur que le plus hardi voudroit être à Paris. Il est courageux et ses frères aussi; ils ont de vaillans chevaliers, par quoi, je suis d'avis que tant qu'ils auront à vivre, ils ne seront jamais pris. Quand le pavillon de Roland fut tendu, il apperçut un grand nombre d'oiseaux entre les deux rivières; alors il dit à l'archevêque Turpin et autres barons: Voyez que nous sommes bien logés; allons chasser avec nos faucons. Sire, dit l'archevêque Turpin, très-volontiers. Roland monta à cheval, et partit avec lui une trentaine de barons qui emportèrent leurs faucons, montèrent sur des mulets; ils prirent seulement leurs épées, et partirent à la chasse où ils prirent beaucoup d'oiseaux de rivière. L'archevêque Turpin et Oger n'y furent point, mais ils restèrent dans leurs tentes à la tête de l'armée, et interrogeoient un vieux chevalier sur la manière dont on s'étoit servi pour prendre la grande ville de Troyes. Il y avoit un espion de Regnault qui s'étoit glissé dans l'armée du Roi pour savoir ce qu'il s'y passoit: il partit aussi-tôt et alla raconter à Regnault que Roland et Olivier étoient allés à la chasse avec trente chevaliers bien armés. Regnault en fut bien aise; il appela ses frères et Maugis, et leur dit que Roland et Olivier étoient allés chasser avec trente chevaliers dans les plaines de Balançon. Que devons-nous faire, dit Regnault? Cousin, dit Maugis, il faut les détruire si nous pouvons. Vous devez vous souvenir que Charlemagne a dit qu'il laisseroit les anciens chevaliers dans son Royaume, et n'emmeneroit avec lui que des jeunes gens à qui il donneroit toute la Gascogne. Roland et Olivier sont si bien prévenus de la puissance de Charlemagne, qu'ils pensent que personne ne peut lui résister; mais si vous voulez m'en croire, je vous dirai un moyen de les embarrasser. Regnault, ses frères et Maugis s'armèrent; Regnault monta sur Bayard et le fit caracoler; il dit ensuite: Tâchons de prendre les meilleurs chevaliers de Charlemagne. Ils sortirent tous bien armés par la fausse porte, au nombre d'environ quatre mille, avec Forestier qui les conduisoit par l'endroit le plus épais de la forêt. Regnault lui dit de les conduire droit à Balançon. Quand Regnault vit les tentes, il dit à ses gens: Seigneurs, voyez la belle capture que nous avons à faire. Sire, lui répondirent-ils, avançons hardiment; tant que vous serez à notre tête, nous irions attaquer l'enfer. L'archevêque Turpin, qui étoit à la garde du camp, leva la tête et vit des corbeaux qui menoient un grand bruit au-dessus de Montauban; il regarda ensuite du côté de la forêt et apperçu ses ennemis: alors la terreur s'empara de lui, et il appela Oger le Danois, et dit: Allez promptement vous armer, voi-

ci nos ennemis qui s'avancent, Roland et Olivier ont eu grand tort de s'amuser à chasser et de laisser l'armée en danger. Oger alla aussi-tôt s'armer, et fit sonner les trompettes afin que toute l'armée fut prête. Oger monta sur son cheval et vit que toute l'armée étoit sur pied. Alors il dit à ses gens: Seigneurs, on vient nous attaquer, pensons à nous défendre. Regnault fut bien surpris de voir toute l'armée en mouvement, il dit à ses gens: Nous sommes découverts, ne laissons pas cependant de les attaquer. Il dit à son cousin Maugis de rester dans la forêt avec mille chevaliers, et si vous voyez que nous ayons besoin de secours, vous y viendrez aussi-tôt. Maugis fit selon qui lui étoit prescrit. Regnault piqua Bayard et passa Balançon; le premier qu'il rencontra fut Aymérie, le comte de Nicol, qu'il renversa mort. Il mit l'épée à la main, et il poursuivit les chevaliers avec tant de fureur, qu'ils fuyoient tous devant lui, et se prit à crier: Où sont Roland et Olivier, ils nous ont menacés et traités de traîtres, je veux leur prouver le contraire. Quand l'archevêque Turpin entendit Regnault, il courut contre lui, et ils combattirent long-tems l'un contre l'autre et brisèrent leurs lances, mais ils ne tombèrent pas. Regnault lui appliqua un grand coup d'épée sur la tête en lui disant: Vous devriez mieux avoir resté dans votre église. L'archevêque Turpin entendant le reproche que lui faisoit Regnault, il courut sur Regnault, et alors toute l'armée se mit en émotion de part et d'autre, il y eut un très-grand carnage. Oger arriva monté sur Brouard, il frappa Richard si rudement, qu'il renversa son cheval; Richard se voyant démonté, mit aussi-tôt l'épée à la main, se prépara à se défendre; mais Oger passa outre et commença à crier à l'enseigne Saint-Denis. Regnault voyant que son frère Richard étoit démonté, piqua Bayard, et courut contre Oger, alors ils se donnèrent de grands coups sur leur écu, Regnault frappa Oger avec tant de force qu'il ne put s'empêcher de tomber par terre; Regnault le voyant à terre, prit Brouard par la crinière, et dit à Oger: Vous avez eu tort de renverser mon frère; vous qui êtes notre parent, ne devriez-vous pas nous défendre, au contraire vous êtes notre plus cruel ennemi, ce n'est pas bien agir. Reprenez cependant votre cheval, mais j'espère que vous ne nous ferez aucun mal. Cousin, dit Oger, vous avez bien raison. Quand il fut remonté, il mit l'épée à la main, et se mit à frapper si rudement qu'il faisoit trembler tout devant lui. Maugis voyant que tous les bataillons étoient en ordre, sortit de son embuscade et vint à Balançon, il passa le gué et se mit en la mêlée. Les Français étoient très-fatigués, ils se mirent en fuite, les Gascons les chassèrent environ une lieue, puis retournèrent au camp, où ils prirent tout ce qu'ils y trouvèrent. Maugis alla à la tente de Roland, et prit le dragon qui étoit au-dessus, ils repassèrent le gué de Balançon et s'en retournèrent à Montauban avec grande joie. Maugis fit distribuer le butin à ses gens, après quoi il monta sur la tour de Montauban et y mit le dragon de Roland au-dessus, de manière que toute l'armée de Charlemagne pouvoit l'appercevoir. Le Roi l'ayant apperçu, pensa que Roland avoit pris le château.

CHAPITRE XIII.

Comme le Roi de Gascogne rendit Regnault et ses frères à Charlemagne.

Nous parlerons dans ce chapitre de Roland et Olivier qui revenoient de la chasse fort contens d'avoir pris beaucoup d'oiseaux. Comme ils s'en retournoient, Damprambaut s'en alla au-devant et leur dit: Vous avez pris beaucoup d'oiseaux; mais ils vous coûteront bien cher. Si vous avez pris des oiseaux, Regnault et ses frères ont pris des hommes et des chevaux, car vous pouvez voir votre dragon sur la tour de Montauban, c'est l'ouvrage des quatre fils Aymon, chacun pense que vous avez pris Montauban. Roland l'ayant entendu parler, se mit sur une pierre et fit quelques réflexions, il appela ensuite l'Archevêque Turpin et lui dit: Que me direz-vous? Je n'oserai jamais me trouver devant mon oncle, car je crains les mauvais rapports. Sire, dit l'Archevêque Turpin, ne craignez rien; vous n'êtes pas le premier à qui cela est arrivé. Je vous

promets qu'avant qu'il soit trois jours vous aurez des gens de Regnault comme il a eu des vôtres. Sire, dit Roland, je m'en rapporte à votre prudence. Ils remontèrent tous à cheval, et allèrent vers Charlemagne; après eux alloient à pied plus de deux cents gentilshommes qui avoient perdus leurs chevaux. Ils entrèrent dans la tente du Duc Naismes. Roland y demeura deux jours sans sortir, tant il étoit honteux. Pendant que Roland étoit dans la tente du Duc Naismes, l'Archevêque Turpin alla à la tente de Charlemagne, salua le Roi et lui dit : Sire, je viens vous annoncer une nouvelle désagréable; vous saurez que les quatre fils Aymon nous ont battu, ils ont pris ce qui étoit dans nos tentes, nos chevaux, nos harnois, le dragon de Roland et plusieurs de nos gens; l'Empereur Charlemagne fut bien irrité, et jura par Saint Denis qu'il s'en vengeroit. Il manda alors ses barons; ils vinrent vers lui, et il leur dit : Seigneurs, je vous ai fait venir pour vous dire tout ce qui est arrivé. Sachez que les quatre fils Aymon ont vaincu les chevaliers que mon neveu Roland avoit menés à Balançon; ce dont je suis bien fâché, mais il faut bien souffrir, puisqu'on ne peut faire autrement. Dites-moi, je vous prie, comment je pourrai prendre Montauban. Quand il eut achevé, personne n'osa parler; le Duc Naismes dit : Sire, vous demandez conseil pour assiéger Montauban; on ne vous le conseillera certainement pas, il y a trop de danger; mais si vous me croyez, demandez au Roi Yon qu'il ne retire point vos ennemis dans son pays, qu'il vous les rende, et qu'autrement, vous lui retirerez ses terres et ne lui ferez point de grâce. Naismes, dit le Roi, votre conseil est prudent. Le Roi fit venir un messager auquel il dit : Allez à Toulouse, et dites au Roi Yon, de ma part, que je suis entré en Gascogne avec les douze Pairs de France et cent mille combattans, dites-lui que s'il ne me rend pas mes ennemis, les quatre fils Aymon, je l'exilerai de toute sa terre, et lui ôterai sa couronne : et on le nommera Roi détrôné. Sire, dit le messager, vos ordres seront exécutés avec exactitude. Alors il partit de l'armée, alla à Toulouse où il trouva le Roi Yon en son palais, il le salua de la part de l'Empereur, puis il lui raconta le sujet de son message. Le Roi Yon, après avoir entendu ce que lui annonçoit le messager, se mit à penser en lui-même, puis il dit au messager : Ami, il faudroit rester ici huit jours, après quoi je vous rendrai réponse. J'attendrai volontiers, répondit le messager. Le Roi Yon entra dans sa chambre accompagné de huit Comtes, dont il commanda que la porte fut bien fermée; il leur dit ensuite : Seigneurs, je vous prie de me conseiller raisonnablement ce que je dois faire. Charlemagne est entré dans mon pays avec cent mille combattans, il me mande que je lui rende les quatre fils Aymon, qu'autrement il ne me laissera ni ville ni château sur pied; et que s'il peut s'emparer de moi il m'ôtera la couronne que je porte; mais j'aime mieux mourir que de vivre honteusement.

Quand le Roi Yon eut parlé, un chevalier nommé Godefroi qui étoit son neveu, se leva et lui dit : Sire, je suis surpris que vous demandiez conseil pour trahir des chevaliers tels que les quatre fils Aymon. Regnault est votre frère; et vous lui avez donné votre sœur en mariage; vous savez quel bien il a fait à votre pays, vous lui avez promis et juré de le servir envers et contre tous, ainsi il faut leur tenir parole ou les laisser aller à l'aventure, ils pourroient au moins offrir leur armée à quelque grand Seigneur qui leur fera plus de bien que vous ne leur en avez fait. Je vous prie de ne rien faire qui puisse vous retourner à déshonneur. Le vieux Comte d'Anjou dit ensuite : Sire, vous nous avez demandé des avis, si vous voulez les suivre nous vous en donnerons. Parlez, dit le Roi, je suivrai votre conseil. Sire, dit le Comte, j'ai bien entendu dire, s'il est vrai, que le Duc Beuves d'Aigremont tua Lohier, dont Charlemagne fut bien fâché, Regnault et ses frères étoient bien jeunes alors, et quand ils furent grands, Charlemagne voulut leur en faire porter la folle-enchère, mais ils eurent tant de courage, qu'ils ne voulurent se ren-

tre. Regnault depuis a tué Berthelot, le neveu du Roi. Sire, je ne vous déguise rien. Vous savez que Charlemagne est puissant, que je n'ai jamais réussi contre lui, ainsi je vous conseille de lui rendre Regnault et ses frères, vous serez délivré d'un grand danger. Le conseil dit ensuite: Nous serions tous des traitres, vous lui avez donné votre sœur en mariage, il vous a averti qu'il avoit guerre avec Charlemagne: il a gagné bien des batailles, et vous a délivré de vos ennemis, et vous ne seriez pas digne de porter la couronne; pour sauver votre vie, vous trahirez des chevaliers tels que les quatre fils Aymon. Vous n'avez encore rien perdu avec eux, et vous seriez un traître de les livrer à Charlemagne. Le vieux Antoine parla ensuite et dit: Sire, ne recevez pas ce conseil, vous pourriez être trahi, je sais mieux que qui que ce soit les intentions de Regnault, il est fils d'un Seigneur qui n'avoit qu'une ville, il n'a jamais voulu se soumettre au Roi de France; il a tué Berthelot, et Charlemagne le chassa du Royaume de France; il est venu en Gascogne, vous lui avez donné votre sœur en mariage avec beaucoup de biens, et il en est devenu si orgueilleux que personne ne peut vivre avec lui, s'il peut vous ôter la vie, il le fera pour posséder votre Royaume, pourquoi je vous conseille de le rendre avec ses frères et Maugis au Roi Charlemagne, et vous appaiserez sa colère. Le Duc Guichard de Bayonne dit: Sire, je vous dis que le Comte Antoine a tort de parler ainsi. Regnault est fils du Duc Aymon de Dordogne. Charlemagne fit tuer leur oncle le Duc Beuves d'Aigremont; Regnault, il est vrai, a tué Berthelot, mais c'étoit à son corps défendant. Je dis qu'un Roi qui commet une trahison par la crainte qu'il a d'un autre Roi, n'est pas digne de porter la couronne. Le Comte Hector parla ensuite et dit: Sire, vous demandez un conseil à qui n'est pas en état de vous en donner. Sachez que Regnault est un vaillant chevalier, et qu'il a fait la guerre contre Charlemagne; il vint en Gascogne, vous lui avez donné votre sœur en mariage, vous avez eu grand tort, ainsi que de lui permettre de bâtir le château de Montauban au plus fort endroit de votre Royaume. Charlemagne est venu qui l'a assiégé; je vous conseille de rendre Regnault le plutôt que vous pourrez, il vaut mieux perdre quatre chevaliers que votre Royaume. Donnez votre sœur à un autre, car vous ne pouvez avoir un plus grand ennemi que Charlemagne. Vous ne serez point blâmé si vous suivez mes avis. Ami, dit le Roi Yon, je suis prêt de faire ce que vous me conseillerez, je sens bien que votre avis est le meilleur de tous, et le plus utile. Quand le Yon apperçut que les Barons de son conseil étoit d'accord pour qu'il rendît Regnault et ses frères au Roi Charlemagne, il poussa un grand soupir, et dit en lui-même: Hélas! Regnault, je suis bien changé pour vous et vos frères, il faudra nous quitter, vous y perdrez peut-être la vie et moi l'honneur; mais je ne puis faire autrement; il dit ensuite: Seigneurs, je vois bien qu'il faut que je rende les quatre fils Aymon au Roi Charlemagne, car la plus grande partie de mes amis en sont d'accord; mais je serai réputé pour un traître tant que je vivrai. Les barons sortirent du conseil, et retournèrent chacun dans leur hôtel. Le Roi Yon étant sorti de la chambre, alla s'asseoir sur un banc, et se mit à penser; pendant qu'il réfléchissoit, des larmes couloient de ses yeux, tant il regrettoit ces vaillans chevaliers, il appela son chapelain et lui dit: Ecrivez une lettre de ma part au Roi Charlemagne, vous lui marquerez que je lui mande santé et honneur, que s'il veut laisser mon pays en paix, je lui promets qu'avant qu'il soit dix jours, il trouvera les quatre fils Aymon dans les plaines de Vaucouleurs, revêtus de manteaux d'écarlate fourrés d'hermine, montés sur des mulets, et portant en leurs mains des roses, je les ferai accompagner par huit Comtes de mon Royaume, s'ils lui échappent, qu'il ne m'en blâme point. Le chapelain monta dans sa chambre, et écrivit la lettre telle que le Roi lui avoit dictée. Quand elle fut écrite et scellée le Roi appela son sénéchal et lui dit: Montez à cheval, allez à la tente du Roi qui est devant Montauban, saluez-le de ma part, et lui remettez cette let-

tre ; vous lui direz que s'il veut vivre en paix, j'agirai selon ses intentions, et que s'il ne veut pas, je me défendrai. Le sénéchal s'en retourna à son hôtel et monta à cheval, il passa à Toulouse et emmena le Héraut du Roi Charlemagne avec lui, et quand ils furent auprès de Montauban, ils trouvèrent le Roi Charlemagne dans sa tente, le sénéchal y entra et le salua de la part du Roi Yon, il lui présenta la lettre en lui disant: Sire, le Roi Yon vous demande que si vous voulez laisser son pays en paix, il tiendra toutes les promesses qu'il fait dans cette lettre. Charlemagne fut satisfait, quand, après avoir lu la lettre, il vit qu'elle contenoit la trahison qu'il désiroit le plus au monde, il dit au sénéchal: Votre Seigneur le Roi Yon parle bien; s'il fait ce qu'il mande, il sera mon ami, et je le défendrai contre tous ceux qui viendront l'attaquer. Sire, faites serment de ce que vous me dites. Je vous le jure au nom de la Sainte Vierge et Saint-Denis. Cela suffit, répondit le sénéchal; alors Charlemagne appela son chambellan et lui dit: Ecrivez une lettre au Roi Yon, et marquez-lui que s'il veut tenir sa parole j'augmenterai sa seigneurie de quatorze bons châteaux. Je lui envoie quatre beaux manteaux d'écarlate pour les chevaliers quand ils iront dans les plaines de Vaucouleurs. C'est là que je les ferai tous pendre. Sire, dit le chambellan, je vais exécuter vos ordres; alors il écrivit la lettre que le Roi scella et remit au sénéchal en lui disant: Vous remettrez cette lettre au Roi Yon, vous le saluerez de ma part, ensuite il lui fit donner des marcs d'or et l'anneau qu'il avoit au doigt. Quand le sénéchal fut parti, le Roi fit venir Foulques de Morillon et Oger le Danois, et leur dit: Seigneurs, je vous ai fait venir pour vous dire mon secret; mais je veux que personne ne le sache que nous trois, jusqu'à ce qu'il soit accompli.

Sire, lui répondirent les chevaliers, nous vous en ferons notre serment auparavant. Seigneurs, dit le Roi, je l'accepte. Vous irez dans les plaines de Vaucouleurs, avec trois cents chevaliers bien armés, vous y trouverez les quatre fils Aymon, et vous me les amenerez morts ou vifs: Sire, dit Oger le Danois, nous ne les avons jamais vu qu'en armes, comment pourrons-nous les reconnoître? Vous pourrez les reconnoître facilement, car chacun d'eux aura un manteau d'écarlate fourré d'hermine, et aura une rose à la main.

Sire, dit Oger, ces marques sont suffisantes, et nous ferons votre commandement. Ils sortirent secrettement de l'armée et allèrent aux plaines de Vaucouleurs, ils se mirent en embuscade dans un bois de sapins, en attendant que les quatre fils Aymon vinssent à Vaucouleurs. Grand Dieu! que Regnault et ses frères ne sont-ils instruits de cette trahison, au lieu de mulets, ils auroient monté de bons chevaux et se seroient armés de tout point. Quand Oger et Foulques furent embusqués, Foulques appela ses gens et leur dit: Seigneurs, je déteste Regnault qui a tué mon oncle, vous saurez que je suis venu avec vous pour m'en venger, le Roi Yon les a trahi, et il doit les livrer à Charlemagne; ils viendront ici sans armes que leurs épées; quand vous les verrez, il faudra montrer toute votre valeur et votre zèle à me servir. Quand le Roi Yon qui étoit à Toulouse eut reçu la lettre de Charlemagne, il appela son secrétaire Gendard, et lui dit: Ouvrez cette lettre et lisez-la. Il l'ouvrit et lut la trahison qu'elle contenoit contre Regnault et ses frères.

Quand le secrétaire eut lu la lettre, il versa des larmes, le Roi Yon le voyant pleurer, lui dit de ne rien cacher du contenu de la lettre, alors il lui dit que Charlemagne lui mandoit que s'il vouloit tenir sa parole, il augmenteroit son fief de quatorze beaux châteaux, il vous envoie quatre manteaux d'écarlate fourrés d'hermine, que vous donnerez aux quatre fils Aymon, ce qui servira à lui faire reconnoître; car Charlemagne ne veut point que l'on fasse mal qu'à eux, et il vous mande que ses gens sont en embuscade pour attendre les quatre fils Aymon que vous devez leur livrer. Quand le Roi Yon eut entendu le contenu de la lettre, il manda aussi-tôt cent chevaliers bien armés, monta à cheval et partit pour Montauban, il fit

loger ses gens dans le bourg et alla au palais. Quand sa sœur, épouse de Regnault, sut son arrivée, elle alla au-devant de lui, et le prenant par la main, elle voulut l'embrasser; mais il détourna son visage, lui disant qu'il avoit mal aux dents, il commanda qu'on lui préparât un lit, parce qu'il avoit besoin de repos. Il se coucha et dit en lui-même : Grand Dieu ! que je suis malheureux, de trahir si indignement des chevaliers aussi généreux, leur perte est décidée si Dieu ne les secourre; je suis un véritable Judas; c'étoit ainsi qu'il formoit des regrets. Regnault et ses frères revinrent de la chasse, et ils avoient pris quatre grands sangliers; quand Regnault fut devant Montauban, il entendit le bruit des chevaux, il demanda à son domestique : Sont-ce là des gens du Roi Yon? il étoit inutile qu'il vint, j'aurois bien été le trouver. Il appela son neveu et lui dit de lui apporter son cor, puis dit à ses frères : Prenez chacun le vôtre, et faisons fête à l'arrivée du Roi Yon, alors ils se mirent à sonner tous ensemble et firent retentir le château de Montauban. Le Roi se leva et dit en lui-même : Que j'ai donc bien mal agi contre ces chevaliers, puis il s'en retourna coucher. Regnault et ses frères montèrent au palais; quand il les vit venir, il leur tendit la main et dit à Regnault : Ne soyez pas surpris si je ne vous embrasse pas, c'est que je suis incommodé. Regnault lui dit : Sire, on peut bien vous soulager ici, mes frères et moi nous vous procurerons tous les secours nécessaires. Je vous remercie, leur dit le Roi, il appela son sénéchal et lui dit : Apportez-moi les manteaux d'écarlate; il les apporta aussi-tôt, et le Roi les leur fit mettre et les pria de les porter à sa considération. Sire, dit Allard, nous les porterons; mais s'ils eussent su la trahison, ils ne les auroient pas mis. Quand chacun d'eux eut mis son manteau, le Roi les regarda et se mit à pleurer; son sénéchal étoit là qui savoit toute la trahison; mais il n'osoit rien dire à cause du Roi. Regnault pria le Roi de manger, car il désiroit bien le servir. Après le repas, le Roi prit Regnault par la main et lui dit; Beau-frère et ami, j'ai un secret à vous dire, vous saurez que j'ai été à Monbodel où j'ai parlé à Charlemagne qui m'accusoit de trahison parce que vous êtes dans mon Royaume, dont j'ai présenté gage devant toute la compagnie; mais personne n'a été assez hardi pour me dédire. Nous avons eu plusieurs paroles ensemble, et à la fin, nous avons déclaré la paix aux conditions suivantes; savoir : Que vous irez demain aux plaines de Vaucouleurs, vous n'aurez pour arme que votre épée, vous monterez sur des mulets, et vous serez revêtus des manteaux que je vous ai donnés, et porterez chacun une rose à la main; je vous ferai accompagner par huit de mes Comtes le plus honnêtement qu'il me sera possible.

Vous trouverez le Roi, le Duc de Bavière, Oger et les douze pairs de France. Vous saluerez Charlemagne, lui baiserez les pieds, et il vous rendra toutes vos seigneuries. Sire, répondit Regnault, je me méfie de Charlemagne, car il nous déteste. Ne craignez rien, lui répondit Yon, il en a fait serment devant toute sa baronnie. Sire, lui dit Regnault, nous suivrons votre conseil. Que dites-vous, reprit Allard, vous savez que Charlemagne a juré notre perte s'il pouvoit nous prendre; et je suis surpris que vous accordiez à aller tout désarmé vous remettre entre ses mains, pour moi je n'irai pas sans armes. A Dieu ne plaise que je ne m'en rapporte pas au Roi Yon. Alors il se tourna vers le Roi et lui dit : Sire, nous irons quoiqu'il en arrive, j'espère faire notre paix avec Charlemagne. Alors il prit congé du Roi et alla dans sa chambre avec ses frères; l'épouse de Regnault voyant venir son mari, courut au-devant de lui et l'embrassa. Regnault lui dit : Je vous aime beaucoup; votre frère fait tout son possible pour nous procurer la paix avec Charlemagne, ce que n'ont pu faire Roland, Olivier et les douze pairs de France. Alors la Dame lui dit : J'en remercie Dieu. Mais dites-moi, je vous prie, où sera fait l'accord? Demain nous partons tous quatre aux plaines de Vaucouleurs, et là on fera la paix, mais il faut que nous y allions sans armes que nos épées, montés sur des

mulets, et chacun une rose à la main en signe de paix, et nous devons y trouver le Duc de Naismes et les douze Pairs de France pour y recevoir nos sermens.

Quand son épouse l'eut entendu, elle lui dit: Mon ami, si vous voulez m'en croire, vous n'irez pas, car les plaines de Vaucouleurs sont dangereuses, tâchez plutôt de parler à Charlemagne près de Montauban, vous paroîtrez devant lui monté sur Bayard, vous direz à Maugis de prendre avec lui trois mille chevaliers bien armés, qui seront en embuscade sur le rivage, pour secourir dans le besoin, car je crains bien la trahison: ainsi je vous prie de prendre bien garde. Cette nuit j'ai songé que j'étois aux fenêtres d'un palais et j'ai vu sortir du bois mille sangliers qui vous tuoient, et que la tour de Montauban tomboit par terre, qu'il y vint un traître qui frappa Allard et lui perça le bras, je vis ensuite deux Anges qui pendoient votre frère Richard à un pommier, alors il se mit à crier à mon secours, mon frère Regnault; vous y allâtes incontinent sur votre cheval Bayard, mais il tomba sous vous, dont vous fûtes bien fâché, ainsi je vous conseille de n'y point aller. Dame, lui répondit Regnault, taisez-vous, car je regarde pour fou celui qui croit aux songes. Allard dit qu'il n'iroit point; Richard dit: Il ne faut point y aller comme des poltrons, mais comme des vaillans chevaliers, bien armés et bien montés, et que vous meniez votre cheval, car dans un besoin, il nous porteroit tous les quatre. Parbleu, dit Regnault, dites ce qu'il vous plaira; j'irai, telle chose qu'il puisse m'en arriver. Il sortit de sa chambre et alla trouver le Roi Yon auquel il dit: Je vous dirai que mes frères ne veulent point venir avec moi, parce que nous ne menons point de chevaux, si vous voulez nous donner la permission de mener chacun le nôtre; non pas, dit le Roi, Charlemagne vous redoute trop, d'ailleurs j'ai fait serment que vous n'y porteriez point d'armes, et que vous ne seriez pas montés sur des chevaux; si vous allez autrement, il croira que je veux le trahir, il pourroit nous en coûter cher, et je vous conseille d'agir comme je vous l'ai dit. Il prit congé du Roi et retourna en sa chambre où il trouva sa femme et ses frères, qui lui demandèrent s'il monteroit sur Bayard? Il leur dit qu'il n'avoit pu en obtenir la permission: mais, dit-il, ne craignez rien, le Roi Yon ne nous trahira pas: il nous fera même conduire par huit des plus grands Comtes de son pays, je n'ai jamais reconnu en lui de méchanceté. Sire, dirent ses frères, puisque cela vous fait plaisir, nous irons avec vous. Le lendemain Regnault se leva et dit à ses frères: Préparons-nous à partir, car Charlemagne ne sera pas content, s'il est plutôt que nous aux plaines de Vaucouleurs. Quand ils furent prêts, ils allèrent entendre la messe, et à l'offertoire, Regnault et ses frères firent leurs offrandes, après la messe, ils montèrent sur des mulets et partirent avec huit Comtes qui savoient toute la trahison. On pouvoit facilement reconnoître les quatre fils Aymon d'avec les autres, car ils étoient vêtus de manteaux d'écarlate fourrés d'hermine, et portoient à la main des roses en signe de paix. Le Roi les vit partir avec douleur, car malgré sa trahison, il en avoit pitié; mais il n'avoit agi que par mauvais conseil. Comme ils étoient en chemin pour aller à Vaucouleurs, Allard se mit à chanter une chanson; ils chantèrent ensuite tous ensemble. Ces pauvres chevaliers ne savoient pas qu'ils alloient à la mort. Regnault alloit derrière eux tête baissée, et il les écoutoit chanter; il éleva tristement les mains au ciel et dit: Grand Dieu! qui avez préservé Daniel dans la fosse des lions, délivré Jonas du ventre de la baleine, préservez-moi, s'il vous plaît, de mort et d'emprisonnement ainsi que mes frères, car je ne sais pas où nous allons, il me semble que nous encourrons un grand danger. Quand il eut fini sa prière, il se mit à répandre des larmes tant il craignoit causer le malheur de ses frères; Allard voyant pleurer son frère, lui dit: Qu'avez-vous? je ne vous ai jamais vu si triste, Regnault lui répondit: C'est aujourd'hui que nous devons faire la paix avec Charlemagne; c'est à cause de cela qu'il faut être gai, marchez et chantez avec

nous, très-volontiers, répondit Regnault.

Lors Regnault commença à chanter si bien que c'étoit un plaisir de l'entendre; ses frères alloient au petit pas en parlant de ce qu'ils deviendroient dans les plaines de Vaucouleurs. La situation de la plaine où ils devoient s'arrêter étoit telle qu'elle étoit environnée de quatre forêts très-épaisses, dont la moindre étoit d'une journée de chemin, et de quatre rivières très-profondes, nommées Gironde, Dordonne, Noir et l'autre Balançon, il n'y avoit point d'habitations à plus de dix lieues; c'est pourquoi la trahison avoit été ordonnée dans ses lieux, il y avoit quatre chemins dont l'un alloit en France, l'autre en Espagne, l'autre en Galice, et le quatrième en Gascogne, il y avoit cinq cents hommes dans chaque, pour prendre Regnault.

Quand les quatre frères et les huit Comtes furent arrivés dans la plaine, Oger les apperçut le premier, et dit à ses gens: Seigneurs, vous savez que Regnault est mon cousin, je vous prie de ne lui faire aucun mal, ainsi qu'à ses frères. Regnault et ses frères descendirent dans la vallée et furent surpris de n'y trouver personne. Allard appela son frère Richard, et lui dit: Frère, nous sommes trahis, je crains que ce ne soit Regnault. Je n'ai jamais eu si peur, dit Richard; il dit ensuite à Regnault: Qu'attendons-nous, puisque nous n'avons trouvé personne? s'il y avoit ici vingt chevaliers armés, ils nous emmeneroit comme des bêtes; vous ne voulûtes pas croire ce que nous dîmes à Montauban, je crains bien que nous n'ayons sujet de nous en repentir. Si mon cousin Maugis étoit avec nous et que nous eussions votre cheval Bayard, nous ne craindrions pas la puissance de Charlemagne. Partons, ce seroit une folie de rester ici, je vois bien que le Roi Yon nous a trahis; comme ils se disposoient à partir, Regnault apperçut mille chevaliers qui venoient à leur rencontre, à leur tête étoit Foulques de Morillon, l'écu au cou et la lance baissée. Regnault le reconnut et dit: Ah Dieu! que deviendrons-nous? Il faudra périr en ce lieu. Allard lui demanda ce qu'il avoit, Regnault lui répondit: Ne voyez-vous pas Foulques de Morillon qui vient pour nous tuer. Allard l'ayant apperçu, dit à ses frères: Guichard et Richard, c'est aujourd'hui notre dernier jour, je vois que Regnault nous a trahis, je n'aurois jamais pensé qu'il eut été capable d'une action aussi noire.

Vous Regnault, notre frère, nous avoir trahis! Richard, dit Allard, tirez votre épée hors du fourreau, il faut que le traître périsse avec nous. Alors ils mirent l'épée à la main et coururent sur Regnault pour le tuer (*voyez la planche*); mais il se mit à rire au lieu de se défendre. A quoi pensois-je donc, dit alors Richard, non je ne tuerois pas mon frère pour tout l'or du monde. Allard et Richard dirent alors à Regnault: Nous sommes tous frères, ainsi vous nous direz d'où vient cette trahison. Frères, leur répondit Regnault, je vous plains plus que moi, je vous ai amené ici malgré vous, car si je vous eusse cru, ce malheur ne seroit point mais j'espère que Dieu nous fera la grâce de nous en retourner, recommandons-nous à lui, et pensons à nous bien défendre. Frère, dit Richard, nous aiderez-vous? N'en doutez-pas, répondit Regnault, et se tourna vers les Comtes et leur dit: Seigneurs, le Roi Yon vous a ordonné de venir avec nous pour notre sûreté, ainsi j'espère que vous nous aiderez. Regnault, répondit le Comte d'Anjou, nous n'avons plus que faire ici. Traîtres, dit Regnault, je vous trancherai la tête à tous.

Qu'attendez-vous, dit Allard, il faut les faire périr, ces misérables; Regnault mit alors l'épée à la main et trancha la tête au Comte d'Anjou; il le méritoit bien, car c'étoit lui qui avoit conseillé la trahison, les autres prirent aussi-tôt la fuite, et Regnault ne put les poursuivre, parce que son mulet ne pouvoit le porter. Il mit pied à terre et dit: Ah! Bayard, mon bon cheval, que ne suis-je sur toi et bien armé, je vengerois ma mort avant de mourir; Guichard lui dit: Frère, voici nos ennemis, montons sur ce rocher, nous y serons mieux en défense.

Vous



Vous avez raison, dit Regnault; il dit ensuite à ses frères: Puisque nous ne pouvons échapper, il faut au moins mourir glorieusement, nous ferons tout notre possible, lui répondirent ses frères; ils embrassèrent Regnault, et chacun d'eux releva son manteau sous son bras et mit l'épée à la main.

Foulques de Morillon les voyant venir si hardiment, quoi que sans armes, et sur des mulets, en fut surpris et leur dit: Vous venez donc chercher la mort, je vous assure que le Roi Yon vous a trahi. C'est maintenant que la mort de Berthelot sera vengée: toutes vos raisons ne vous serviront de rien; car si vous feignez de vous défendre, je vous ferai mourir sur-le-champ. Regnault lui répondit: Ne vous attendez pas que je me rendrai vif à vous, ni à Charlemagne, car si je puis vous atteindre je vous abbattrai la tête.

Si vous voulez agir en brave gentilhomme, vous nous laisserez aller, et nous serons fidèles au Roi Charlemagne, et je vous donnerai le château de Montauban; et si Charlemagne veut vous faire la guerre, nous vous aiderons avec quatre cents chevaliers. Si vous voulez ne pas passer pour traître, choisissez vingt de vos meilleurs chevaliers, et qu'ils soient montés sur de bons chevaux, nous combattrons avec eux, et leur pardonnerons volontiers notre mort; mais si nous remportons la victoire, vous nous laisserez retourner dans notre château de Montauban. Parbleu, dit Foulques, tout ce que vous dites ne vous servira de rien, car je ne donnerois pas mille marcs d'or pour ne pas vous avoir trouvé. Votre cousin maugis est maintenant bien loin de vous ainsi que de vos gens, vous ne pourrez pas être secouru. Tous mes gens ont promis de vous rendre à Charlemagne. Regnault lui dit: Puisque vous ne voulez pas avoir pitié de nous, nous, nous passerions pour des lâches si nous ne combattions jusqu'à la mort. Allard, voyant qu'il falloit combattre, dit à Regnault: Comment nous rangerons-nous pour combattre? Regnault lui répondit: Mettons-nous deux à deux, vous et Guichard serez derrière, Richard et moi serons devant. Il faut aujourd'hui nous distinguer; ce n'est qu'à ce prix que nous pourrons échapper. Beau-frère, lui dirent ses frères, nous nous étions bien trompés de croire que vous voulussiez nous trahir. Je ne crains rien, dit Guichard, puisque notre frère Regnault est avec nous; tant qu'il vivra nous nous défendrons, et dès qu'il sera mort, je ne demande plus à vivre. Les quatre fils Aymon s'assemblèrent donc pour combattre contre trois cents chevaliers, et ne furent pas vaincus quoiqu'ils ne fussent que quatre; mais ils montrèrent tous leur courage. Quand Foulques vit venir Regnault, il baissa sa lance et blessa Regnault à la cuisse, dont il tomba. Allard, voyant ce coup, s'écria à ses frères: Nous allons perdre Regnault, notre seule espérance.

Nous ne pourrons échapper à la mort, ou à la prison, puisque nous perdons notre défenseur. Regnault l'entendant parler ainsi, lui dit: Ame foible, que dites-vous? je n'ai aucun mal, grâces à Dieu, et je me vengerai avant de mourir. Il se leva et arracha avec beaucoup de douleur la lance qui étoit dans sa cuisse, puis mit l'épée à la main et dit à Foulques: Si vous êtes libre, descendez de cheval, et vous verrez ce que vaut mon épée. Foulques se tourna fièrement vers Regnault, pensant le frapper sur la tête, mais il évita ce coup et courut sur Foulques, à qui il donna un si grand coup qu'il l'étendit mort à ses pieds. Ah! traître, lui dit Regnault, puisse ton âme périr avec ton corps. Regnault prit le cheval de Foulques, monta dessus, prit sa lance, et dit à ses frères: Soyez certain que tant que je serai en vie, vous n'aurez aucun mal. Les Français peuvent dire qu'ils ont en moi un bon voisin. Quand Regnault fut à cheval il baissa sa lance et courut sur Anguenon, qu'il fit périr. Il tua un baron, quatre comtes, trois ducs et onze chevaliers; il cria ensuite, Montauban, puis regardant autour de lui, il ne vit point ses frères, dont il fut bien surpris. Hélas! dit-il, où sont mes frères, nous ne pourrons jamais nous rallier.

Alors il apperçu Allard qui avoit gagné un cheval, un écu et une lance, car il avoit tué un chevalier. Il étoit blessé et amenoit son frère avec lui. Quand ils furent rassemblés, ils coururent si fort sur les Français, qu'aucun n'osoit les attendre, car ils détruisoient tout. Les Français voyant cela, dirent: Ceci est surnaturel, ce ne sont pas des chevaliers, mais des diables; nous les attaquons devant et derrière, et ils résistent encore long-tems; ils nous feront un grand dommage. Alors ils coururent sur les quatre fils Aymon qu'ils séparèrent; mais Regnault sortit de la foule avec Allard; Richard se sauva sur le rocher; pour Guichard, il demeura seul, car les Français avoient tué son mulet sous lui, et fut contraint de se rendre prisonnier; ils lui lièrent les mains et le mirent sur un cheval, et il perdit beaucoup de sang par les blessures qu'il avoit reçues. Quand Regnault vit qu'on emmenoit son frère, il dit à Allard: Que ferons-nous? on emmene notre frère; si nous le laissons emmener, nous serons méprisés. Ils sont en grand nombre, répondit Allard. Grand Dieu! dit Regnault, si le Roi fait pendre mon frère au pied de Monfaucon, je n'oserai le secourir. Allard lui dit: Allez devant et je vous suivrai. Regnault partit aussi-tôt comme un lion, et se fit livrer passage à travers les rangs; et quand il fut passé auprès de ceux qui emmenoient son frère, il dit: Malheureux, laissez ce chevalier, vous n'êtes pas dignes de le toucher. Quand ceux qui l'environnoient virent Regnault, ils en eurent si peur qu'ils prirent la fuite et laissèrent Guichard. Regnault dit aussi-tôt à Allard: Allez délier notre frère Guichard, et le faites monter sur un cheval, donnez-lui une lance et suivez-moi. Frère, dit Allard, j'irai où vous voudrez; mais si nous partons une fois, nous ne pourrons jamais nous rallier; alors ils s'en vinrent vers Guichard, le délièrent et partirent pour combattre. Guichard étoit le plus vaillant après Regnault; mais on avoit tué son mulet, et il étoit si blessé qu'il ne pouvoit se défendre. Il avoit tué cinq comtes et quatorze chevaliers; il étoit si excédé qu'il fut obligé de se coucher contre le rocher. Alors vint Gérard de Vauvert, cousin de Foulques de Morillon, qui avoit promis de venger la mort de son cousin, il vint vers le rocher, et y trouvant Richard, il piqua son cheval et baissa sa lance dont il frappa Richard, et lui fit une blessure si large, que ses boyaux lui sortoient du corps. Il se mit à crier: Les quatre fils Aymon sont partis, car j'ai tué Richard, qui étoit le plus hardi chevalier; si Dieu me secoure, je prendrai les autres, et le Roi les fera pendre à Monfaucon dès qu'il les tiendra. Richard, malgré ce coup, se leva et vint contre Gérard, et lui dit: Traître, vous me payerez le mal que vous m'avez fait; il ne sera pas reproché à Regnault que l'on ait tué son frère sans que sa mort ait été vengée: il frappa alors Gérard et l'étendit à ses pieds. Il lui dit ensuite: Vantez-vous à présent que vous avez tué un des quatre fils Aymon. Comme il étoit épuisé de foiblesse, il tomba par terre et commença à regretter ses frères, en disant: Mes frères, je ne vous verrai plus; et vous, Roi Yon, vous nous avez trahis et vendus à Charlemagne. Il s'écria ensuite: Grand Dieu! secourez mes frères, je ne sais où ils sont et ne puis les secourir, car je suis prêts d'expirer. Les autres frères combattoient fort contre leurs ennemis; mais leur courage eut été de bien peu de valeur s'ils n'eussent été au détroit d'un rocher, où on ne pouvoit les attaquer que par devant. Quand ils furent là, Regnault dit à Allard: Qu'est devenu mon frère Richard? Il y a long-tems que je ne l'ai vu, je voudrois en avoir des nouvelles. Frère, dit Allard, si vous voulez m'en croire, vous n'irez pas; s'il est mort, que Dieu lui fasse pardon, nous ne pouvons l'aider, je crois même que nous périrons avant ce soir. Ah! dit Regnault, faut-il donc abandonner notre frère Richard? Je veux en savoir des nouvelles, quand je devrois y aller seul. Frère, dit Allard, si nous quittons ce poste, jamais nous ne nous reverrons, néanmoins je le trouverai mort ou vif, alors il alla de l'autre côté du rocher. Quand ceux qui avoient chassé Richard vi-

rent venir Regnault et ses frères, ils prirent la fuite; alors Regnault trouvant son frère Richard qui tenoit ses boyaux dans ses mains, avec beaucoup de chevaliers qu'il avoit tués. Regnault le voyant ainsi blessé, l'embrassa tendrement, et lui dit : Quel malheur de mourir à votre âge; si vous eussiez vécu, jamais Roland ni Olivier ne vous eussent valu en chevalerie. Hélas! de quatre frères que nous étions, nous ne restons que trois, beaucoup moins courageux, car nous sommes blessés et fatigués.

A Dieu plaise, puisque vous êtes prêt d'expirer, que je puisse venger votre mort; c'est mon envie, je le ferai si je puis. Comme il regrettoit son frère Richard, il vit venir ses deux autres frères, qui lui dirent: Frère, que faites-vous ici? Remontez et venez nous aider, autrement nous sommes en danger de périr. Quand Richard entendit parler Allard, il dit à Regnault: Que faites-vous ici? Voyez ce rocher, si nous pouvions monter dessus, je crois que nous ne craindrions pas nos ennemis, car il n'est pas que notre cousin Maugis ne sache notre affaire. Frère, dit Regnault, plût à Dieu que nous fussions auprès de lui; mais dites-moi, pensez-vous en guérir? Oui, dit-il, si vous échappez; mais autrement non; car je pourrois mourir de chagrin. Quand Regnault l'entendit, il fut content, et dit à Allard: Prenez votre frère sur votre écu, et le portez sur le rocher, Guichard et moi vous ferons jour. Quand ils furent parvenus au rocher, Regnault montra beaucoup d'intrépidité; car il tua trente chevaliers, et il combattoit en désespéré. Allard mit Richard à terre, puis se mit en défense. Tandis qu'ils se défendoient, Oger arriva avec Morgon d'Afrique, Cusmar et trois mille chevaliers, qui crièrent à Regnault: Vassal, vous périrez; vous avez juré notre mort, c'est aujourd'hui que vous mourrez; vous fûtes bien simples de croire le Roi Yon, car il vous a vendus à Charlemagne. Quand Allard vit tant de gens, il fut étonné, et dit à Guichard: Combien voici de gens pour combattre quatre chevaliers, si nous étions cinq cents chevaliers, il n'en échapperoit pas un, car ils sont en grande quantité. Si Dieu ne nous aide, dit Guichard, nous sommes morts. Richard dit: C'est un grand dommage si mon frère Regnault venoit à périr. Allard et Guichard allèrent ensuite vers Regnault, et l'embrassèrent en disant: Mon frère, faites-nous le plaisir d'aller à Montauban prendre Bayard; et amenerez votre cousin Maugis, et vous pourrez nous secourir. Frère dit-il, j'aimerois mieux périr qu'il fut dit que je vous abandonne, que Dieu nous préserve de ce danger. Comme Regnault parloit à ses frères, le comte Cusmar commença à crier: Regnault, voulez-vous vous défendre ou vous rendre? Vraiment, dit-il, vous avez tort, je ne me rendrai jamais, car j'aime mieux mourir comme un brave chevalier que d'être pendu comme un larron. Seigneurs, dit Cusmar, attaquons-les, ils ne pourront long-tems résister. Seigneurs, dit Oger, vous pouvez les combattre, mais je ne les ferai pas mourir; ce sont mes cousins, et tâchez de les détruire sans que j'y paroisse. Les Français dirent: Nous les assiégerons. Oger se retira derrière et gémit sur Regnault et ses frères; il disoit en lui-même: mes chers cousins, ce seroit dommage que vous périssiez. Il faut que je vous voie périr sans pouvoir vous défendre, car j'en ai fait le serment. Il y avoit dans le rocher quatre comtes qui devoient attaquer les quatre fils Aymon; mais Regnault se défendoit de tous côtés; car Allard étoit blessé d'un dard qui lui avoit percé la cuisse; il avoit perdu tant de sang qu'il tomba par terre. Alors il s'écria: Rendons-nous, car Richard et moi ne pouvons plus vous aider. Frère, dit Regnault, vous montrez bien que vous êtes foible; vous savez que si nous étions entre les mains de Charlemagne, il nous ferait pendre, ainsi il est nécessaire de nous aider les uns les autres, autrement on diroit que nous sommes bâtards. Vous avez raison; dit Allard, mais vous ne sauriez croire comme je suis foible. Je vous défendrai de tout mon pouvoir, lui dit Regnault. Richard entendant la dispute de ceux qui étoient contre le rocher, dit:

Frère, coupez de ma chemise et ceignez-moi, afin que mes boyaux ne sortent de mon corps, et je me mettrai en défense avec vous. Regnault dit alors : Voilà un brave chevalier. Allard, satisfait de cette réponse, dit à Oger : Cousin, que faites-vous à votre famille, ne devriez-vous pas nous secourir? Oger lui répondit qu'il lui feroit tout le bien imaginable. Oger s'approcha du rocher, et dit à ceux qui l'assiégeoient, retirez-vous en arrière, jusqu'à ce que j'aie vu s'ils veulent se rendre, car il vaut mieux les avoir vifs que morts. Alors les Français se retirèrent, et Oger le Danois approcha du rocher et dit aux quatre fils Aymon : Cousins, reposez-vous un peu, et amassez des pierres pour vous défendre, car le Roi vous fera pendre s'il peut vous tenir. Maugis viendra vous secourir, et vous pourrez vous échapper. Cousin, dit Allard, vous devriez nous défendre vous-même. Oger leur dit: Je n'en suis pas cause, je l'ai promis à Charlemagne. Après avoir bandé leurs plaies, ils se reposèrent. Regnault alla vers le rocher ramasser des pierres; il en fit un amas où étoient ses frères. Quand les Français virent qu'Oger demeuroit si long-tems, ils lui crièrent : Dites-nous donc s'ils veulent se rendre? Non, dit Oger, ils veulent se défendre jusqu'à la mort. Attaquons-les, dirent les Français. Je vous promets, dit Oger, que je les défendrai de toute ma force. Le comte dit : Nous vous commandons de par le Roi de venir en bataille contr'eux, comme vous l'avez promis. Seigneurs, dit Oger, vous savez qu'ils sont mes cousins, retirons-nous et laissons-les en paix, j'aime mieux qu'il m'en coûte. Nous n'en ferons rien, dirent les Français, car nous les rendrons prisonniers au Roi, qui en disposera à sa volonté, nous lui dirons ce que vous leur avez fait, et il vous en saura mauvais gré. Oger leur dit : s'il y a quelqu'un de vous assez hardi pour prendre les quatre fils Aymon, je fais le serment que je lui trancherai la tête; mais ils lui répondirent, que quand ils les auroient pris, ils verroient qui leur ôteroit. Ils attaquèrent le rocher. Regnault les voyant venir, s'écria : Ah! cousin Maugis, que ne savez-vous notre embarras, vous viendriez nous secourir. Que j'ai donc eu tort de ne pas vous parler avant de partir; hélas! si j'étois monté sur toi, je ne serois point sur ce rocher. Les Français attaquèrent le rocher, et sans Regnault ils eussent été pris. Oger, voyant ses cousins si maltraités, pleura, ne pouvant les secourir.

CHAPITRE XIV.

Comme après que Gaudard, secrétaire du Roi Yon, eut déclaré la trahison à Maugis, faite par le Roi Yon, car il avoit lu les lettres de Charlemagne, et écrit la réponse que le Roi Yon avoit faite, et comme il mena tant de secours à Regnault et ses frères qui les tira du danger.

Quand Gaudard, qui étoit secrétaire du Roi Yon, vit que Regnault et ses frères alloient à leur mort, il en eut pitié et en étoit fâché pour deux causes; la première, parce que son maître avoit fait une trahison; l'autre, par rapport à la perte de ces vaillans chevaliers. Maugis vint et le trouva qui pleuroit. Gaudard lui dit : Votre affaire va mal; car si Dieu ne secoure Regnault et ses frères, vous pouvez les perdre, car le Roi Yon les a trahis. Quand Maugis entendit ces paroles, il dit : Je pense que Regnault et ses frères sont morts. Vous avez raison, dit Gaudard; car la lettre dit qu'Oger et Foulques se sont embusqués dans la ville de Vaucouleurs avec dix mille chevaliers. Regnault et ses frères y sont allés tous désarmés par le conseille du Roi Yon, par quoi ils ne pourront s'empêcher d'être pris. Quand Maugis l'entendit, il voulut se tuer. Gaudard l'en empêcha, en disant : Ne faites pas une action si indigne, pensez à votre âme, montez à cheval et menez avec vous tous vos gens dans la vallée de Vaucouleurs, et vous tâcherez de les secourir.

Maugis s'écria : Ah Regnault, noble chevalier, quel dommage de vous perdre. Alors sans rien dire au Roi Yon, ni à la femme de Regnault, il fit avertir que tous ceux

qui pourroient porter les armes songeassent à se préparer pour le suivre, il monta sur Bayard et avoit très-bonne mine, car c'étoit un des plus vaillans chevaliers de son tems. Ils sortirent de Montauban au nombre de cinq mille, et deux mille sept cents archers, tous déterminés à bien combattre. Regnault se défendoit sur le rocher, il vit venir son cousin Maugis, monté sur Bayard, qui courroit comme un cerf; il tressaillit de joie, et dit à ses frères: Ne craignons rien, voici notre cousin Maugis qui vient nous secourir. Frères, dit Allard, est-il vrai que l'on vient nous secourir? Oui, lui répondit Regnault; je ne me plains plus, dit Allard. Richard, qui étoit à terre, entendant le bruit des chevaux fit tous ses efforts pour se mettre sur son séant, il dit ensuite à Regnault: Il me semble avoir entendu nommer Maugis qui amène toute l'armée de Montauban. Montrez-le moi, dit Richard. Regnault le prit et le leva. Alors il dit qu'il se sentoit un peu mieux. Regnault dit ensuite: Que ferons-nous? si les Français apperçoivent l'arrivée de Maugis, ils s'enfuiront, et je ne voudrois pas qu'ils s'en allassent sans m'en être vengé. Descendons au pied du rocher et commençons le combat, Maugis arrivera pendant ce tems, et ils ne pourront nous échapper. Richard resta sur le rocher, car il étoit extrêmement blessé. Quand les Français les virent, ils se dirent les uns aux autres: Voici les quatre fils Aymon qui se viennent rendre prisonniers, ne les tuons point, mais prenons-les et nous les conduirons à Charlemagne. Ils dirent ensuite à Regnault: Si vous vous rendez de bon cœur, nous prierons Charlemagne de vous pardonner. Quand Oger les entendit ainsi parler, il pensa qu'ils vouloient se rendre, il alla contre le rocher, et dit à Regnault et à ses cousins: Vous avez tort d'avoir quitté le rocher, qui étoit l'endroit le plus sûr pour votre vie, nous ne sommes pas si fols, que vous le pensez, lui répondit Regnault; mais je veux que vous fuyez avant qu'il soit peu. Pendant qu'ils parloient, Oger vit venir Maugis monté sur Bayard, à la tête d'une armée assez considérable, ce qui lui fit dire: Il faudroit que nous fussions cent mille pour pouvoir les combattre. Maugis arriva, et ayant apperçu Oger, il lui dit: Vous êtes bien fol d'être venu ici pour commettre une trahison, vous ne le deviez pas faire; ils sont vos parents, et je suis surpris que vous y consentiez. Alors il courut contre Oger et lui fit une grande plaie. Quand Oger sentit le coup, il en fut irrité et voulut courir sur Maugis, mais il ne put; car Bayard sentant son maître, courut vers lui. Alors Maugis descendit et fut embrasser Regnault, Allard et Guichard, et demanda où étoit Richard. Cousin, lui répondit Regnault, il est si blessé que je ne sais s'il en peut revenir. Alors il s'arma et monta sur Bayard, ayant l'écu au cou et la lance à la main; il dit à ses frères: Armez-vous, nous avons du secours. Regnault courut contre Oger et le désarçonna; il prit ensuite le cheval et dit à Oger: Vous avez bien mal agi pour un parent, ainsi défiez-vous de moi comme nous ferons de vous.

Maugis courut alors contre Guichard, et le frappa si fort sur son écu, qu'il le renversa mort; il met ensuite l'épée à la main et tua un chevalier nommé Allard, ensuite il cria Montauban: ils crièrent tous, tombons sur les Français, ils font bien voir leur lâcheté en attaquant quatre chevaliers désarmés. Le combat devint terrible, et les Français furent défaits; voyant le dommage que Regnault et ses gens leur avoit fait, ils se retirèrent avec Oger vers la rivière de Dordogne. Oger la passa à la nage sur son cheval; quand il fut passé, il mit pied à terre, et Regnault le voyant là, lui dit en se moquant de lui: Vous faites le pêcheur, et je vous propose un parti; passez de mon côté, ou je passerai du vôtre; si vous passez ici, je vous réponds de mes gens, répondez-moi de même des gens de Charlemagne, et j'irai joûter avec vous. Il lui dit ensuite: Malheureux! vous avez faussé votre foi à Charlemagne; car vous fuyez et vous nous laissez pour gages Foulques, le comte Guimard et quatre cents

chevaliers du Roi. Les Français furent bien surpris d'entendre Regnault parler ainsi à Oger, et lui dirent : Vous êtes payé de votre bonté ; car si vous eussiez fait comme nous, nous aurions pris les quatre fils Aymon.

Quand Oger se vit ainsi méprisé de part et d'autre, il devint triste, et les gens de Charlemagne le laissèrent sur les bords de la Dordogne, il n'y resta que deux hommes avec lui. Se voyant ainsi abandonné, il dit en lui-même : J'ai bien mérité ce qui m'arrive aujourd'hui. Il est bien vrai qu'on est souvent blâmé de bien agir ; il dit ensuite à Regnault : Méchant homme, vous me blâmez à tort ; car sans moi vous seriez perdu. Vous m'appelez traître et vous m'avez trahi. Si je n'en craignois point d'autre que vous, je serois bientôt sur votre bord. Regnault lui répondit : Vous parlez comme il vous plaît, mais vous ne ferez rien de tout ce que vous dites. Je le ferai, dit Oger ; alors il piqua son cheval et passa la rivière ; tout mouillé qu'il étoit, il se préparoit à combattre.

Regnault en eut pitié, et lui dit : Je ne veux point joûter, retournez. Vous vous moquez de moi ; lui dit Oger, vous m'appelez traître devant plusieurs chevaliers, et si je m'en retournois ainsi, on pourroit dire au Roi que je l'ai trahi. Ma lance est encore entière, il seroit honteux pour moi de ne la pas briser sur de l'un de vous. Regnault lui dit en colère : Je vous défie, prenez bien garde à moi. Ils coururent l'un contre l'autre, si rudement, qu'ils brisèrent leurs lances et tombèrent tous deux blessés ; ils se relevèrent et mirent l'épée à la main. Les chevaux voyant leurs maîtres qui se battoient, coururent l'un contre l'autre, et commencèrent à se mordre et à ruer. Oger, qui savoit que Bayard étoit le plus fort, courut pour secourir le sien ; mais Regnault lui dit : Qu'allez-vous faire, ce n'est point avec mon cheval que vous devez combattre, et aussi-tôt lui donna un si grand coup qu'il lui blessa la cuisse et le renversa par terre. Il seroit mort, si l'écu de Regnault ne lui eut pas tourné la main. Il lui dit après l'avoir frappé : Oger, laissez aller Bayard, vous en avez assez de me répondre. Oger vint vers Regnault l'épée à la main, et lui dit : Quand j'allois en Allemagne, Roland et Olivier essayèrent leurs épées au perron, et je frappai après eux pour vous essayer, dont en tranchâtes un demi pied, et vous brisai, dont je fus bien fâché ; mais pour votre courage je vous fis redoubler, et pour cela on vous nomme Courtain. Oger lui donna un coup sur le casque et le fit chanceler, et lui dit : Je vous ai rendu ce que vous m'avez donné, ainsi nous sommes égaux. Voulez-vous recommencer ? C'est ce que je désire, répondit Regnault. Ils combattirent de nouveau ; mais Allard, Guichard et Maugis arrivèrent avec leurs gens. Oger les voyant venir passa la rivière, et quand il fut descendu, il se trouva sans selle. Regnault voyant Brouard sans selle, dit à Oger : Cousin, venez chercher votre selle ; il seroit bien honteux de vous en retourner ainsi. Remerciez Dieu de ce que vous n'avez pas fait pis ; car si vous fussiez resté, je vous eût mis en lieu de sûreté. Regnault, dit-il, vous menacez de loin ; je sais bien que sans vos gens qui vous ont secouru, je vous aurois mené prisonnier à Charlemagne. Regnault lui dit : Vous avez fait voir votre valeur en passant la rivière pour venir combattre ; si vous voulez m'attendre, je passerai et nous combattrons. Oui, dit Oger, et si vous le faites, je vous estimerai pour le plus vaillant chevalier du monde. Regnault vouloit se mettre à traverser la rivière pour aller combattre ; mais Allard et Maugis l'en empêchèrent, en lui disant : Frère, que voulez-vous ? vous outragez trop ceux qui vous ont fait du bien ; vous savez que sans Oger nous serions morts, et que le secours de Maugis seroit devenu inutile. Laissez Oger en paix, car c'est un excellent chevalier. Allard dit à Oger : Cousin, allez-vous-en ; il dit ensuite à Regnault : Cher frère, je suis d'avis que nous retournions vers le rocher pour savoir ce que fait notre frère Richard. Regnault, dit Oger, vous nous avez

vaincu ; mais nous reviendrons sur vous avec un si grand nombre de gens que nous vous prendrons.

Nous avons, dit Regnault, un château où nous vous attendrons, jusqu'ici la perte est de votre côté, et vous ne porterez pas de bonnes nouvelles au Roi. Oger s'en retourna vers ses gens qui l'avoient quitté, et revint vers la tente du Roi. Quand Roland et Olivier virent Oger ainsi blessé, ils pensèrent que Regnault et ses frères étoient pris, alors ils appelèrent le Duc Naismes, Salomon, Richard de Normandie, le comte Guidelon. Quand ils furent tous assemblés, ils dirent entr'eux : Que ferons-nous ? si le Roi fait pendre les quatre fils Aymon, nos cousins, nous serons tous déshonorés.

Quand Charlemagne vit Oger, il lui demanda : Où sont les quatre fils Aymon, les avez-vous pris tués ? Sire, dit Oger, je crois qu'il est impossible de les prendre, car ce sont les meilleurs chevaliers du monde. Nous les avons trouvés tous les quatre aux plaines de Vaucouleurs : ils étoient vêtus de manteaux d'écarlate fourrés d'hermine, montés sur des mulets, et portoient des roses à la main. Le Roi Yon vous a bien tenus sa promesse. Ils ont trouvé des lances et des écus, et quand Regnault eut gagné un cheval, il tua Foulques ; après quoi il se retrancha vers un rocher où il se défendit long-tems avec ses frères. Ils auroient tous été tués, si Maugis, leur cousin, ne les eût secouru en venant à la tête de cinq mille chevaliers, qui nous ont tous vaincus et ont tué le comte Gumard. Ils sont donc échappés, dit Charlemagne ? Oui, dit Oger ; le Roi en fut bien fâché, et dit : Je ne pourrai donc jamais me venger de ces quatre malheureux chevaliers. Oger lui dit ensuite : Regnault m'a donné un coup si terrible, que le bout de mon casque en est tombé, et je me suis échappé de ses mains, de trois mille chevaliers que nous étions, il n'en est resté que trois cents. Quand Roland l'entendit, il en fut irrité et lui dit : Oger vous avez bien mal fait, et il n'y a aucun chevalier qui n'eut mieux fait que vous ; vous les avez voulu épargner, parcequ'ils sont vos cousins ; il faut que le Roi soit bon pour ne pas vous en punir. Oger se voyant ainsi repris, répondit à Roland : Vous mentez et je ne suis pas tel que vous le dites, car je ne voudrois pas commettre une trahison pour tout l'or du monde. Je suis prêts de vous prouver corps pour corps, que jamais ma parenté ni moi n'ont rien fait contre le Roi. Sachez que je suis de très-noble famille ; Gérard de Roussillon étoit mon oncle et m'a élevé dès mon enfance ; Déon de Nanteuil et le Duc Beuves d'Aigremont étoient mes oncles, et Géoffroi de Dannemarc étoit mon père, l'archevêque Turpin étoit mon parent, et je suis de la famille de Richard de Normandie et des quatre fils Aymon. Vous, Roland, dites-nous maintenant quelle est votre famille ? je vous ferai voir ensuite, l'épée à la main, si je suis honnête ou non. Roland irrité de ce que lui avoit dit Oger, s'avança pour le frapper ; mais il mit l'épée à main et dit à Roland : Ne soyez pas si hardi de mettre la main sur moi, car je vous jure que je vous trancherai la tête si vous y venez. Le Roi voyant les chevaliers si émus en fut irrité. Le Duc Naismes et le comte Emery dirent à Roland : Que pensez-vous faire ? cela n'est pas comme vous le dites, car Oger n'est pas content, et sans le Roi il en seroit autrement. Oger est un noble chevalier, nous sommes surpris comme le Roi souffre tant d'orgueil de votre part ; mais nous ne le souffrirons pas. Le Roi fut fâché de cette querelle et dit : Roland, demeurez tranquille, je saurai demain comme Oger se sera comporté. Sire, dit Oger, je le veux bien ; il n'y a personne assez hardi en France pour m'accuser trahison, et je suis prêt à combattre contre lui. Je me souviendrai des paroles que Roland a avancées contre moi, et je lui promets qu'en tel endroit que je le trouve, je saurai lui en rendre la récompense. Roland s'est trop pressé de me menacer qu'il me frapperoit sans que je lui en eusse donné le sujet ; mais qu'il apprenne que s'il voyoit

Regnault

Regnault monté sur Bayard, il ne le traiteroit pas de lâche et n'oseroit l'attendre. Roland lui dit : Certainement, vous lui donnez assez d'éloges ; plaise à Dieu que je puisse le rencontrer monté sur Bayard et tout armé, pour savoir s'il est aussi vaillant que vous le dites.

CHAPITRE XV.

Comme après la défaite des Français par Maugis, le Roi Yon fut pris par Roland étant en habit de Moine.

Après que Regnault et ses frères eurent détruit les Français, ils retournèrent vers le rocher de Monbron, où ils avoient laissé leur frère Richard : le voyant ainsi blessé, ils dirent : Hélas ! nous avons perdu notre frère Richard, le plus vaillant d'entre nous. Ils formoient des regrets sur la perte d'un si bon frère. Maugis arriva et leur dit : Si vous voulez me promettre devant tous vos Barons de venir avec moi à la tente de Charlemagne et m'aider à venger la mort de mon père, je vous promets de guérir Richard. Regnault lui dit : Cousin, rendez-moi, je vous prie, mon frère sain et sauf, et s'il y a quelque chose que je puisse faire, commandez-moi, et je le ferai de bon cœur. Vous savez que je n'ai jamais fait contre votre volonté, je ferai tout pour vous. Richard sera bientôt guéri, dit Maugis ; alors il descendit de cheval et prit une bouteille de vin blanc, il lava la plaie de Richard et ôta le sang qui étoit autour, puis il prit ses boyaux, les remit et cousit la plaie sans lui faire aucun mal. Alors il prit un onguent dont il oignit la plaie, et aussi-tôt il se sentit sain et sauf ; il lui donna ensuite un breuvage. Richard se leva et demanda où étoient allés Oger et ses gens ; sont-ils partis ? Frère, dit Regnault, nous les avons détruits, grâce à Maugis qui nous est venu secourir, autrement nous serions tous pris. Frère, dit Richard, nous lui avons bien des obligations. Allard dit à Maugis : J'ai une plaie à la cuisse, guérissez-moi, je vous prie. Guichard lui demanda aussi une guérison : Je vous vais guérir tous, leur dit Maugis. Il prit du vin blanc et lava leurs plaies, puis les oignit, et ils furent aussitôt guéris. Ils firent monter Richard à cheval, et se mirent en chemin pour retourner à Montauban. Ils envoyèrent un espion de Regnault vers le Roi Yon, qui lui dit : Sire, sachez que Regnault et ses frères sont échappés des plaines de Vaucouleurs, où vous les aviez envoyés ; ils ont vaincu Oger le Danois et tous les gens de l'Empereur ; ils ont tués Foulques, le Comte Guichard et grand nombre d'autres chevaliers. Quand le Roi l'entendit, il fut bien surpris, et dit : Quelles mauvaises nouvelles ! ils n'ont donc pas trouvé l'embuscade du Roi, ils l'ont trouvée, répondit le Messager ; ils auroient été pris si Maugis ne les eut secourus ; il a vaincu Oger et ses gens. Hélas ! malheureux que je suis, que ferai-je ? Si j'attends Regnault, je suis mort, et personne ne me défendra contre lui. Judas ne fut pas plus traître que moi. Partons de ces lieux, et si nous pouvons gagner la forêt, nous serons sauvés, et nous logerons à l'abbaye de Saint Ladre où je prendrai l'habit de moine, et je pense qu'il ne me fera point de mal. Il y avoit un espion nommé Pignaut, qui avoit sept pieds de hauteur, et qui marchoit plus vite qu'un cheval. Ce Pignaut avoit entendu ce que le Roi Yon disoit ; il partit aussi-tôt vers le bois de la Serpente ; en peu de tems il fut auprès de Regnault, qui retournoit avec ses frères et Maugis à Montauban, et emmenoient beaucoup de prisonniers avec eux. Ce fut là que Pignaut remarqua tout, et alla ensuite à la tente de Roland, auquel il dit : Sire, je vous apporte de bonnes nouvelles. Ami, lui dit Roland, soyez le bien venu ; quelles bonnes nouvelles ? Sire, dit-il, sachez que le Roi Yon s'en fuit avec ses gens : ils n'emmènent que leurs chevaux, et ils vont dans le bois de la Serpente, dans un couvent nommé St. Ladre, et il va se rendre moine.

Par ma foi, dit Roland, je les irai attaquer avec quatre mille combattans, et je me vengerai de Regnault et les ferai tous pendre. Sire, dit Pignaut, j'ai trouvé les quatre fils

Aymon au gué de Balançon qui emmenoient plusieurs de vos gens prisonniers. Ami, lui dit Roland, vous mériteriez récompense pour ces bonnes nouvelles. Olivier dit: Montons présentement à cheval, et menons avec nous Guidelon, et Richard de Normandie, et vous Oger, viendrez aussi avec nous, et verrez la valeur de Regnault; nous ne menerons que quatre mille chevaliers; Regnault en a autant de son côté, ainsi nous pourrons combattre sans aucun risque. J'irai avec vous, dit Oger, pour voir si vous le prendrez, et quand vous l'aurez, je vous prêterai une corde si vous en avez besoin. Quand ils furent prêts, le grand Pignaut les conduisit au gué de Balançon. Ils arrivèrent au monastère de St. Ladre. Cependant Roland et ses gens arrivèrent à l'Abbaye; l'abbé alla au-devant d'eux en chantant le *Te Deum*, puis il dit à Roland: Sire, soyez le bien venu; vous plait-il de souper avec nous? Seigneurs nous vous remercions de bon cœur; sachez que nous cherchons le plus traître du monde, c'est le Roi Yon qui est ici; je veux le faire pendre comme un larron. L'abbé lui répondit, vous ne le ferez pas, s'il vous plaît, car il a pris notre habit, ainsi nous le défendrons. Roland se saisit de l'abbé, et Olivier du prieur, et les jetèrent si rudement contre un pilier, qu'ils leur brisèrent la tête. Alors Roland dit à l'abbé: Rendez-moi ce Roi, qui est frère de Judas; car jamais il ne commettra de trahison. L'abbé et les moines entendant cela s'enfuirent. Alors Roland les voyant fuir, mit l'épée à la main et entra au cloître, où il trouva le Roi Yon à genoux devant une image de Notre-Dame, il lui dit: Il faut venir avec moi auprès de Charlemagne. Où sont les quatre fils Aymon que vous deviez rendre? vous serez payé de la trahison que vous avez commise, et moi-même je vengerai Regnault et ses frères. Il le fit mettre à reculons sur un cheval et lui fit bander les yeux. Le Roi Yon appela alors un de ses Barons et lui dit: Allez à Montauban, et dites à Regnault de venir me secourir et veuille bien oublier ma méchanceté. Sire, dit le chevalier, je voudrois bien que vous m'exemptiez de ce message, car il ne le fera pas à cause de la trahison que vous lui avez fait. Il le fera, dit le Roi. Alors le chevalier partit pour aller vers Regnault. Oger se mit à dire: Dieu! seroit-il possible que Roland pût trouver Regnault qu'il désire tant de trouver pour voir s'il le prendroit comme il le dit.

CHAPITRE XVI.

Comme Regnault et ses frères retournèrent à Montauban, et donnèrent secours au Roi Yon, et du combat entre Regnault et Roland.

Regnault et ses frères étant guéris de leurs plaies, retournèrent à Montauban. Dame Claire s'en alla au-devant d'eux, menant avec elle ses deux enfans Aymon et Yonnet. Quand la Dame vit son mari, elle tressaillit de joie, et les deux petits enfans coururent pour embrasser leur père et leurs oncles, mais Regnault les repoussa rudement. Son épouse vint pour l'embrasser, mais il lui dit: Retirez-vous, je ne vous aime plus; retournez vers votre frère, il n'a pas tenu à lui que nous ne soyons morts; heureusement que Dieu et Maugis nous ont secourus. Je ne veux plus rien de vous. Claire toute éplorée, lui dit: Je vous jure au nom de tous les saints, que je ne me suis pas mêlée de cette trahison, au contraire, je vous engageois à ne pas y aller; vous voyez que je ne suis pas coupable: elle tomba en foiblesse aux pieds de Regnault. Richard la prit par la main et la releva, en lui disant: Ne soyez pas fâchée, et laissez dire Regnault, vous êtes toujours notre sœur. Mes frères, continua-t-il, allons prier notre frère Regnault de pardonner à notre sœur; elle n'est nullement coupable; car si nous l'eussions cru, nous n'y serions pas allé. Nous devons considérer les dons qu'elle nous a faits; c'est au besoin que se reconnoit l'ami. Ils allèrent vers Regnault, et lui dirent: Frère ne soyez pas si irrité, vous savez que votre femme ignoroit la trahison que votre frère vous a faite; si vous l'eussiez voulu croire, nous n'aurions pas hasardé d'y aller, nous vous prions de lui pardonner. Je lui pardonne

bien volontiers à votre faveur. Aussi-tôt ils allèrent chercher la Dame, et la conduisirent vers Regnault, qui l'embrassa tendrement. Alors la joie commença dans Montauban, puis ils lavèrent leurs mains et se mirent à table. Comme ils commençoient à manger, le messager du Roi Yon arriva, et dit à Regnault : Le Roi vous mande de le venir secourir, ou autrement il est mort. Roland et Olivier le mènent pendre à Montfaucon. Pardonnez-lui comme Dieu a pardonné à la Madeleine; il sait bien qu'il a mérité la mort. Nous n'irons pas, dit Allard, et que maudit soit Roland s'il ne le fait pendre comme un traître. Regnault baissa la tête, laissa échapper quelques larmes en regardant ses frères; car un bon cœur ne peut se démentir. Il oublia la trahison du Roi, et dit à ses frères, Seigneurs, vous savez que c'est à tort que Charlemagne m'a déshérité, et non content de cela, fit jurer à mon père que je n'aurois jamais rien de lui. Vous savez qu'après tous les maux que nous avons endurés, nous sommes venus ici et que le Roi Yon me témoigna beaucoup d'amitié en me donnant un duché et sa sœur en mariage. Nos enfans sont devenus ses neveux, et je n'ai jamais connu de mal en lui. C'est la crainte qu'il avoit de Charlemagne, qui l'aura engagé à nous trahir, et il ne l'a fait que par le mauvais conseil de ses Barons. Il faut aller le secourir, il seroit honteux pour mes enfans qu'il fut dit que leur oncle eût été pendu. Malgré la trahison, il ne faut pas oublier ses bienfaits. Allard dit qu'il ne se soucioit pas de secourir un traître. Richard lui dit : Il faut obéir à Regnault, il est notre Seigneur. Les citoyens dirent tous d'une voix unanime : Bénie soit l'heure à laquelle Regnault est né, nous n'avons jamais vu un chevalier si hardi. Ils lui dirent : Sire, nous vous reconnoîtrons pour notre Roi. Nous vous prions de secourir Yon; il seroit honteux pour la Gascogne que l'on pendît son Roi. Regnault prit une trompette et en fit retentir le château de Montauban, aussi-tôt chacun alla s'armer. Regnault prit sa lance et monta sur Bayard. Ils partirent au nombre de six mille hommes à cheval et bien mille à pied; et quand ils furent hors de Montauban, Regnault leur dit : Seigneurs, pensons que le Roi Yon est en grand danger, il a reçu un coup et il est mort sans remède, ainsi je vous prie de faire pour le mieux. Vous savez que Roland me déteste, ainsi je vous prie de penser à moi, et l'on verra qui sera le meilleur chevalier. Allard lui dit : nous ne vous abandonnerons jamais. Ils apperçurent les gens de Roland. Allard s'arrêta et attendit Regnault. Quand Roland apperçut les gens de Regnault, il dit aux siens; Seigneurs, je vois venir bien des gens armés, ne seroit-ce point Regnault et ses frères? Sire, dit l'archevêque Turpin, ce sont eux, ils se font bien connoître, mais nous ne pourrons échapper avec eux. Oger voyant Regnault, fut bien content de ce qu'il avait trouvé Roland, puis il lui dit : Vous avez ce que vous désirez, on verra si vous pouvez l'emmener prisonnier à Charlemagne, vous aurez ensuite Bayard, et la guerre sera finie. Roland lui répondit : On verra qui de nous deux est le meilleur chevalier. Il rangea toutes ses troupes en ordre. Regnault dit à ses frères : Seigneurs, voici les Français; voyez Roland, le duc Naismes et Oger, restez ici pour faire l'arrière-garde, si nous avons besoin d'aide, vous nous secourrerez. Sire, dit Maugis, attaquons vivement nos ennemis. Pensons à bien faire, dit Regnault; je vais des premiers pour abattre l'orgueil de Roland, et que chacun se prépare à me suivre. Quand ses frères entendirent qu'il vouloit se battre contre Roland, ils furent irrités et dirent : Hélas ! voulez-vous donc nous faire tous périr, vous avez tort; car on ne peut le blesser. Nous vous prions de le laisser et de combattre contre d'autres. Je sais bien que Roland est courageux, et qu'il n'y a au monde de plus vaillant chevalier, mais j'ai le droit, et il a tort, ce qui pourra lui faire tort; je ne risque rien de combattre contre lui : s'il veut avoir la paix, il l'aura; car j'aime mieux mourir avec gloire que de languir honteusement. Je vous prie de ne m'en plus parler; pensez à bien attaquer nos ennemis, nous avons à faire à de bons chevaliers. Attaquez-les, dit Maugis, et nous allons vous secourir. Roland voyant venir Regnault avec ses gens en si bon ordre.

dit à Oger : Que vous semble de ces gens? Grand Dieu! dit Olivier, ils sont bien rangés et paroissent en plus grand nombre que nous. Il faut bien prendre garde à nous, car ils sont de bons chevaliers. Olivier, dit Roland, vous avez raison; mais sachez que les Gascons ne sont pas courageux; cela est vrai, dit l'archevêque Turpin; mais ils ont le meilleur guide que l'on puisse avoir. Roland ne fut pas content des éloges que l'on donnoit à Regnault, alors il piqua son cheval et vint contre Regnault, qui le voyant venir, dit à Allard: Prenez garde de ne pas sortir d'ici que je ne vienne devers Roland, car je le vois seul. Regnault partit comme un éclair, et vint contre Roland; et quand il fut auprès de lui, il mit pied à terre et attacha Bayard; il ôta ensuite son épée et vint devant Roland, à qui il dit : Vous savez que je suis votre parent, et si vous voulez, mes hommes et moi seront vos gens. Je vous donnerai mon cheval Bayard et vous remettrai le château de Montauban, moyennant que vous fassiez ma paix avec Charlemagne. Si vous y consentez, je vous promets que nous sortirons de France pour faire la guerre aux Sarrasins. Roland en eut pitié et laissa échapper quelques larmes, puis il dit : Regnault, je ne puis lui proposer, si vous ne lui rendez Maugis. Regnault lui répondit : Non, je ne le ferai jamais, car Maugis n'est pas un homme à rendre pour avoir la paix. Alors il se releva et prit son épée et son écu, s'en vint vers Bayard, le monta, prit sa lance, et quand il fut appareillé il tourna vers Roland, et lui dit : Roland, je ne crierai merci par trahison de vous, mais si vous êtes si orgueilleux que vous ne voulez pas m'écouter, je vous fais un bon parti, afin que vous puissiez dire aux barons de France que la crainte m'ait engagé à vous demander grâce, si vous voulez nous combattrons nous deux; si je suis vainqueur vous viendrez avec moi à Montauban. Ferez-vous comme vous le promettez? Je vous le jure, répondit Regnault, je vous le jure. Roland lui dit alors : Je veux auparavant prendre congé d'Olivier, mon compagnon; car je lui ai promis de lui faire savoir toutes mes entreprises. Allez, dit Regnault. Roland alla vers ses gens; Hector, Olivier et Oger le Danois lui dirent : Que pensez-vous de Regnault, lui avez-vous parlé? Oui, dit Roland, Regnault est un bon chevalier; car il m'a proposé de combattre corps pour corps, à condition que nos gens n'agiront point de part et d'autre. Olivier dit à Roland, vous ferez comme il vous plaira, mais je ne vous conseille pas d'y aller. L'archevêque Turpin et les autres Barons lui dirent : Que ferez-vous contre Regnault, il est votre parent, ainsi il vaut mieux faire combattre vos gens contre les siens. Il vaut mieux faire cela que de vous exposer à périr l'un et l'autre. Je suivrai vos avis, leur répondit Roland.

Il dit à ses gens : Pensez tous à bien combattre. Ils se préparèrent, et Roland cria Mont-joie Saint-Denis. Quand Regnault vit que tout étoit préparé pour se défendre, il se jeta dans la mêlée des Français, et commença par renverser mort un chevalier d'un coup qu'il lui donna dans la poitrine; il mit ensuite l'épée à la main et commença à crier Montauban. Il rompit le premier bataillon des Français. Richard voyant que le premier bataillon étoit rompu, cria Dordogne. Il fit ensuite des merveilles; Regnault s'étoit arrêté pour le regarder, et Richard lui dit : Où sont donc vos grands coups? Frappez et ils seront bientôt vaincus. Faites en sorte que ces Français ne puissent être nos vainqueurs. Quand Regnault entendit parler Richard, il se remit au combat avec plus de fureur qu'auparavant. Les Français voyant que la perte étoit de leur côté, crièrent à Roland de venir les secourir. Roland animé se mit dans la mêlée, et cria : Regnault, où êtes-vous? je suis prêt d'accepter votre proposition en combattant corps à corps. Regnault s'entendant nommer, remit son épée dans son fourreau et prit une grosse lance courte, il vint contre Roland, et lui dit : Où êtes-vous, et pourquoi avez-vous tant tardé? Alors ils piquèrent leurs chevaux l'un contre l'autre. Salomon de Bretagne et Hector voyant qu'ils joûtoient ensemble, dirent au Duc Naismes, à l'archevêque Turpin et à Olivier : Seigneurs, souffrirez-vous

que le meilleur des chevaliers périsse sous vos yeux? Il est vrai, répondit le duc Naismes, il seroit douleureux pour nous de le perdre. Ils recommandèrent alors à Oger d'aller dire à Roland de ne point combattre à l'épée contre Regnault; mais de prendre une lance et de la briser sur Regnault. Seigneur, répondit Oger, il faut les laisser faire, vous ne connoissez pas Regnault, il n'est pas un homme à s'épouvanter, car Roland sera las avant qu'il soit retourné, et aura aussi bonne volonté de quitter la bataille que Regnault. Oger, dit Hector, vous parlez par envie, si vous étiez pour combattre contre Roland, vous parleriez autrement, faites seulement ensorte qu'ils ne combattent pas d'avantage. Oger vint vers Roland, et lui dit que les barons avoient recommandé, que Dieu les punisse, car ils auront aujourd'hui le défi de mon oncle Charlemagne; alors il se tourna vers Regnault, et lui dit: Sire, vous avez essayé de mon épée et non pas de ma lance. Regnault lui dit: Si vous quittez votre épée, je ne vous en saurai pas bon gré. Je ne le crains cependant pas, achevons notre combat. Roland ne vouloit plus, et il fit ce que les barons lui avoient recommandé, il prit une lance et courut contre Regnault, qui vint ensuite contre lui, et ils se frappèrent si rudement qu'ils brisèrent leurs lances, et firent reculer leurs chevaux; Roland tomba avec son cheval, et Regnault cria Montauban.

CHAPITRE XVII.

Comme Roland fut abbattu d'un coup de lance que lui donna Regnault, et du combat qui se fit entr'eux deux.

Roland se voyant renversé en fut mécontent, il se releva et mit l'épée à la main, et vint contre son cheval Mellanie, pour lui couper la tête, et dit: Mauvais roussin, peu s'en faut que je ne te tue d'être tombé sous les coups d'un Gascon; jamais je n'aurai confiance en toi. Regnault dit à Roland: Vous avez tort; car il y a beaucoup de tems que votre cheval n'a mangé, ainsi il ne peut travailler; mais Bayard a bien mangé cette nuit, et conséquemment il est plus fort que le vôtre; il descendit parce que Roland étoit à pied.

Quand Bayard vit que son maître étoit à terre, il courut sur le cheval de Roland, et le frappa si rudement des pieds de derrière, que peu s'en fallut qu'il ne lui cassât la cuisse. Roland courut contre Bayard pour lui couper la tête; mais Regnault lui dit: Que voulez-vous faire? c'est contre moi qu'il faut combattre, je suis prêt à vous rendre raison.

Roland dit à Regnault: Ne menacez pas tant, car dans peu vous verrez quelque chose qui ne vous plaira pas beaucoup. Regnault, irrité de ces menaces, courut contre Roland, et lui donna un si grand coup sur le casque qu'il le brisa.

Regnault dit alors à Roland en badinant: Que dites-vous de mon épée, coupe-t-elle bien? prenez garde à vous, et ne me traitez pas davantage de Gascon. Roland se retira en arrière, de peur que Regnault ne lui donnât un second coup. Il tira Durandal, sa bonne épée, et d'un coup partagea l'écu de Regnault; il lui dit alors, je viens de vous rendre ce que vous m'avez prêté, nous sommes égaux. Je ne reculerai pas, dit Regnault; mais je combattrai de tout mon pouvoir. Comme ils alloient recommencer, Maugis arriva et dit à Regnault: cessez, il seroit dommage que l'un de vous fût tué. Oger et Olivier firent monter Regnault à cheval; Oger étoit charmé de ce que Roland avoit été renversé. Fâché de l'avoir tué, il se mit à crier: Regnault, où êtes vous? achevons notre combat, car on ne peut pas juger lequel des deux est le meilleur chevalier. Vous avez du courage, lui répondit Regnault; mais si nous combattons ici, nos gens ne le voudront pas souffrir; il vaudroit mieux faire ce que je vous dirai: vous êtes bien monté et moi aussi, passons la rivière, allons au bois de la Serpente, et là nous pourrons combattre sans aucun empêchement. Je le veux bien, lui répondit Roland. Alors ils piquèrent leurs chevaux pour aller au bois; mais

Olivier s'en apperçut et arrêta Regnault malgré lui. Regnault se préparoit à passer la rivière, il apperçut quatre-vingt chevaliers qui emmenoient le Roi Yon; alors il mit l'épée à la main, piqua Bayard et cria de toute sa force; Misérables, laissez ce Roi, vous n'êtes pas dignes de le toucher; il en abbattit un d'un coup d'épée, et le laissa pour mort, les autres prirent la fuite, disant entr'eux: D'où sort donc cet homme? périsse celui qui l'attendra; ils laissèrent le Roi Yon et gagnèrent par le plus épais de la forêt. Regnault s'approcha du Roi Yon, lui débanda les yeux, le délia et lui dit: Ah! mauvais Roi, comment avez-vous osé nous trahir ainsi? Mes frères et moi nous ne vous avions fait aucun mal; il n'a pas tenu à vous que nous fussions tous pendus; vous méritez que je vous tranche la tête; je vous jure que je m'en vengerai. Quand le Roi Yon vit que Regnault l'avait délivré, il se jeta à ses pieds et lui dit: Noble chevalier, je sais que j'ai mérité la mort; car j'ai commis une cruelle trahison; mais puisqu'il faut que je meure, tranchez-moi la tête; j'aime mieux que ce soit vous que tout autre. Le comte d'Anjou et le comte Antoine m'avoient conseillé cette noire action. Faites-moi périr, un traître tel que moi ne doit pas vivre davantage. Montez à cheval, lui dit Regnault, ensuite nous verrons ce que nous aurons à faire. Nous parlerons dans le chapitre suivant des frères de Regnault qui combattoient contre Roland et les gens de Charlemagne.

CHAPITRE XVIII.

Comme Roland et ses gens furent défaits dans une rencontre, Richard fut fait prisonnier par Roland.

Après que Roland fut parti pour aller combattre contre Regnault au bois de la Serpente, Roland, Oger, et Olivier combattirent contre Allard, Guichard et Richard, Maugis et leurs gens, le combat fut opiniâtre, et il y eut beaucoup de perte de part et d'autre; mais la perte tourna du côté de Roland, et les frères de Regnault, aidés par Maugis, demeurèrent les vainqueurs. Comme Roland s'en retournoit, Oger lui dit: Seigneur, qui vous a ainsi tourné votre écu et blessé votre cheval à la cuisse droite? Aussi je vous vois blessé; car il apparoît bien à votre côté; je crois que vous avez trouvé Regnault, le fils Aymon, l'emmenez-vous prisonnier? Roland, irrité du reproche que lui faisoit Oger, mit l'épée à la main et courut sur lui pour le frapper, mais Olivier et Idelon les séparèrent.

Richard vint alors, et se mit à crier: Roland, venez joûter avec moi; volontiers, lui répondit-il; ils piquèrent leurs chevaux et se rencontrèrent si rudement que Richard tomba par terre; il se releva aussi-tôt, remonta, mit l'épée à la main et se défendit. Quand Roland vit que c'étoit un des quatre fils Aymon, il en fut fort joyeux, et commença à crier: A moi, mes amis, s'il échappe, je le dirai à Charlemagne.

Les Français se jetèrent sur Richard, tuèrent son cheval sous lui, il blessa d'un coup d'épée le comte Antoine, et en tua un autre. On lui dit de se rendre s'il ne vouloit pas être tué. Seigneur, dit Richard à Roland, j'aime mieux me rendre à vous qu'à tout autre; alors il lui remit son épée, puis ils le firent monter sur un mulet, et ils l'emmenèrent. Son valet, fâché de voir emmener son maître, courut aussi-tôt le dire à Regnault, qui lui demanda s'ils étoient déja bien loin; oui, lui répondit il, vous ne pourrez le rejoindre. Regnault fut plus fâché qu'auparavant; il vit venir Allard, Guichard et ses gens, qui pensoient que Richard étoit arrivé. Allard voyant que Regnault étoit resté, lui demanda ce qu'il avoit. Allard, dit Regnault, je vous avois laissé notre frère Richard; vous l'avez laissé prendre prisonnier, car Roland l'emmène et ils sont déja fort loin. Allard et Guichard l'entendirent et furent bien fâchés.

Hélas! dit Regnault, que c'est grand dommage, si vous eussiez vécu vous auriez passé tous vos frères en courage. Allard dit: C'est votre faute; car vous nous avez fait venir ici malgré nous pour secourir le Roi Yon; maintenant nous avons perdu

notre frère Richard sans espérance de le revoir. Alors il dit à Guichard : Frère, tirez votre épée, nous couperons la tête au Roi Yon. Je vous prie, dit Regnault, de ne lui faire aucun mal, car il s'est rendu à moi ; conduisez-le à Montauban, et qu'il soit gardé ; pour moi je resterai ici ; car je veux aller à la tente de Charlemagne, où je trouverai mon frère Richard, ou je périrai avec lui. Il vouloit partir, mais Allard retint son cheval par la bride. Guichard dit à Regnault : Vous n'irez certainement pas. Dans ces entrefaites Maugis arriva, et voyant ses cousins affligés, il leur demanda ce qu'ils avoient. Cousin, dit Allard, je vous en dirai la raison ; sachez que les Français emmènent notre frère Richard prisonnier, et Regnault veut aller à la tente de Charlemagne ; s'il y va, nous ne le reverrons jamais. Maugis dit à Regnault : Vous auriez tort d'y aller, retournez à Montauban, si Richard n'est pas mort, je l'amenerai, fut-il enfermé dans les prisons, malgré Charlemagne. Cousin, dit Maugis, je deviendrai votre homme, si vous le faites. Je le ferai, répondit Regnault, mais quittez votre chagrin, j'espère que vous le ramenerez. Ils se mirent tous trois en chemin pour aller à Montauban. Quand la femme de Regnault apprit l'arrivée de son mari, elle en fut joyeuse, et mena ses deux enfans avec elle. Aymonnet et Yonnet commencèrent à crier à leur oncle : Vassal, si vous n'étiez prisonnier, vous mourriez. Ah ! mauvais Roi, pourquoi avez-vous trahi notre père et nos oncles ? certainement vous méritez la mort. Quand Allard entendit ses neveux, il ne put retenir ses larmes ; il embrassa Aymonnet, qui portoit le nom de son père, et dit : Comme nous sommes abaissés ! Quand la dame vit Allard ainsi pleurer, elle pensa bien que ce n'étoit pas sans sujet, et dit à Allard : Beau-frère, dites-moi le sujet de votre tristesse ? Dame, dit Allard, sachez que nous avons perdu notre frère Richard ; car Roland l'emmène prisonnier vers Charlemagne, et il ne seroit pas bien de l'y laisser.

Quand Maugis fut retourné à Montauban, il se désarma et se dépouilla tout nud, prit une herbe qu'il mangea, et devint enflé comme un crapaud ; il prit ensuite d'une autre herbe, s'en frotta et devint noir comme un charbon ; il avoit l'air d'un moribond. Quand il fut ainsi contrefait, il mit un grand chaperon, des souliers et un bâton à la main, il sortit de Montauban et arriva à la tente de Charlemagne avant que Roland y fut arrivé, s'approcha du Roi et dit : Que Dieu vous conserve. Vassal, dit Charlemagne, je me défie de vous depuis que Maugis m'a trompé. Maugis ne répondit rien ; quelques tems après il dit : Sire, si Maugis est un fripon, les autres ne sont pas de même. Sire, je viens de Jérusalem adorer le saint Sépulcre ; je passai hier à Balançon et la Gironde, je passai au-dessus de Montauban, où je trouvai des brigands qui tuèrent dix hommes que je conduisois, ils m'ôtèrent ce que j'avois, et j'eus bien de la peine à m'en tirer. Quand je fus sauvé de leurs mains, je demandai quels étoient ces brigands. On me répondit que c'étoient les quatre fils Aymon et un grand larron nommé Maugis ; je leur demandai pourquoi ils faisoient ainsi, vu qu'ils étoient gentilshommes ? C'est, me répondit-on, parce qu'ils sont réduits à une extrême pauvreté dans Montauban, je ne crois pas que l'on puisse voir un homme plus cruel que Maugis ; car il m'a mis dans l'état où vous me voyez. Sire, je vous prie de me venger de ces gens. Charlemagne lui demanda comment il se nommoit ? Je m'appelle Guidon et suis né de Bretagne, je suis riche de mon pays. Pélerin, lui dit Charlemagne, je ne puis en avoir raison par moi-même ; car si je les tenois, je les ferois mourir. Sire, dit Maugis, que Dieu m'en fasse raison, puisque vous ne pouvez. Les barons dirent au Roi : Ce pélerin nous semble un homme honnête, assistez-le, nous vous en prions. Le Roi lui fit donner trente livres de monnoie, Maugis les reçut, et dit tout bas : Je vous rendrai votre argent avant de sortir d'ici. Quand il eut l'argent, il demanda à manger ; le Roi en fit apporter, et Maugis le remercia honnêtement.

Comme le Roi parloit à Maugis, Roland et ses gens amenèrent Richard prisonnier. Oger, Hector et Naismes voyant Roland aller

au pavillon de Charlemagne avec Richard, lui dirent : pourquoi voulez-vous livrer Richard au Roi? Que voulez-vous que j'en fasse, leur répondit Roland, que vous le délivriez. Un valet qui avoit tout entendu, s'en allà vers Charlemagne, et lui dit : Nous avons été vaincu au gué de Balançon par Regnault, mais Richard, un des plus vaillans après Regnault, est pris. A ces nouvelles, Charlemagen ne pût contenir sa joie, sur-tout quand il apperçut Richard que Roland amenoit prisonnier. Je vois bien que vous y avez été, dit Charlemagne, sans cela vous n'auriez pas pris Richard; il lui dit alors : Vous serez pendu, misérable. Sire, dit Richard, vous me tenez prisonnier, mais tant que mon frère Regnault pourra monter sur Bayard, je ne serai point pendu. Le Roi prit un bâton et en donna un coup terrible sur la tête de Richard qui le prit par la moitié du corps, et le fit tomber à terre avec lui, Roland voulut courir sur Richard, mais Oger et Salomon l'en empêchèrent et dirent au Roi qu'il ne devoit pas frapper un prisonnier. Richard apperçut Maugis qui étoit appuyé sur son bâton et qui ne disoit rien; sa présence le rassura, et il dit au Roi : Sire, où serai-je pendu? Ce sera à Montfaucon, dit le Roi. Maugis ayant tout entendu, retourna à Montauban où Regnault et ses frères l'attendoient. Regnault le voyant venir de loin, dit à ses frères : C'est votre faute si Richard est pendu; nous le perdrons pour toujours, car je vois revenir notre cousin Maugis seul. Il arriva, et voyant leur chagrin, il leur raconta que Richard n'étoit pas perdu, mais qu'il falloit l'aller secourir promptement, parce que le roi avoit juré de le faire bien-tôt pendre à Montfaucon Maugis alors ôta son chaperon, prit une herbe qu'il mangea, et fut bientôt désenflé; il s'arma aussi-tôt et se présenta à Regnault; les frères de Regnault et leurs gens s'armèrent aussi et marchèrent vers Montfaucon.

Quand ils furent à un trait d'arc, Regnault dit à ses frères : Il faut sauver notre frère ou périr avec lui. Allard dit : Mettons-nous en embuscade dans ce bois de sapins; ils y entrèrent et s'y endormirent. Charlemagne appela le duc Naismes et Richard de Normandie, et leur dit : Seigneurs, je vous prie de me donner votre avis sur ce que je dois faire de Richard; je crains que Regnault ne vienne le secourir quand je le ferai pendre; il me faudroit un homme qui ne craignît ni lui, ni ses frères, ni Maugis. Il appela Béranger de Valois, et lui dit : Vous tenez tout de moi, ainsi je pense que vous me servirez, si Regnault vient pour secourir Richard; je ne le puis, répondit Béranger, car ce seroit me déshonorer.

Le Roi voyant que Béranger ne vouloit pas y consentir, appela le comte Idelon et lui dit : Vous tenez de moi la Bavière, vous devez me servir avec deux mille hommes, si vous voulez prendre Richard, je vous donnerai Melun. Idelon lui répondit qu'il feroit tout son possible pour que Richard n'eût aucun mal. Retirez-vous, lui dit le Roi. Il appela Oger et lui dit : On m'a rapporté que vous m'aviez trahi aux plaines de Vauconleurs; je verrai si cela est vrai. Je vous donnerai le Duché de Laon et vous quitterai tout si vous voulez pendre Richard. Je ne le puis, Richard est mon cousin; je défie le premier qui osera mettre la main sur lui. Il dit à l'Archevêque Turpin, je vous ferai pape si vous voulez pendre Richard. Je ne le puis, parce que je suis prêtre et qu'il est mon cousin. Il appela Salomon et lui promit le Duché d'Anjou : mais il répondit qu'il ne le feroit point. Il se retourna ensuite vers Roland et lui dit : Neveu, je vous donnerai Cologne, si vous voulez pendre Richard. Sire, je serois un traître; au contraire, je prie les douze pairs de France de ne lui faire aucun mal; car je serois déshonoré. Que Dieu vous maudisse, lui dit Charlemagne. Il dit ensuite à Hector, je vous donnerai le Comté de Clermont et de Montferrant, si vous voulez pendre Richard. Hector lui répondit, que s'il vouloit lui rendre tout le pays que son père possédoit, il se soumettoit volontiers à ses ordres.

Il faut y aller nécessairement. Je ne voudrois pas y aller pour la moitié de votre royaume. Le Roi irrité, prit un bâton dont il frappa Hector. Les douze Pairs de France indignés de cette action, sortirent tous de la tente du Roi, dont il fut bien fâché. Il dit au

Duc

Duc Naismes, où sont-ils donc allés? Sire, ils sont sortis avec raison; car il ne vous convient pas de frapper des barons, et vous serez blâmé. Charlemagne dit à Richard de Montauban, voulez-vous pendre Richard? Volontiers, lui répondit-il, venez avec moi à la tête de mille chevaliers bien armés, et je le pendrai où vous voudrez. Retirez-vous de moi, lui dit le Roi; il appela le duc Naismes, et lui dit: Quel conseil me donnez-vous? Sire, vous savez que Regnault, ses frères et Maugis, sont les meilleurs chevaliers du monde; d'ailleurs il y a assez long-tems que la guerre dure, ainsi si vous m'en croyez, vous rendrez Richard à ses frères, et Regnault et ses frères deviendront vos hommes. Naismes, dit Charlemagne, ils m'ont trop méprisés; je veux faire pendre Richard. Vous ne le ferez pas, lui dit Naismes; il est de notre famille, si vous voulez, laissez-le périr de faim. Oger arriva et dit au duc Naismes: Votre observation est trop longue, laissez-le faire, parce que plus vous le priez, pis il fera. Oger sortit de la tente avec plusieurs barons, et ils firent assembler leurs gens. Oger cria alors: On verra qui osera faire pendre Richard; il fut ensuite dans la tente où Richard étoit attaché, mais il ne voulut pas le délivrer aussi-tôt.

Quand Richard entendit Oger parler ainsi, il lui dit en présence du duc Naismes: Je vois bien que si vous pouviez me sauver, vous le feriez; il vaut mieux que je meure que de languir. Oger lui dit: Vous voulez donc périr. Richard lui répondit que non; car, dit-il, j'ai vu Maugis et il ne m'aura pas oublié. Les douze Pairs de France vinrent vers Charlemagne, et lui dirent: Nous sommes vos gens, nous avons fait tout notre possible pour vous accorder avec notre cousin Richard; mais puisque vous ne le voulez pas, nous ne vous en parlerons plus.

CHAPITRE XIX.

Comme Charlemagne envoya à pendre Richard, et comme Regnault vint à son secours et le délivra; après cela il pendit Ripus.

CHARLEMAGNE appela Ripus, et lui dit: Si vous voulez pendre Richard, je vous ferai mon chambellan. Je le veux bien, lui répondit-il, car Regnault a tué mon oncle au gué de Balançon. Vous ferez bien d'en tirer vengeance, lui dit Oger. Ripus dit au Roi, promettez-moi qu'aucun des douze pairs de France ne m'en saura mauvais gré. Le Roi fit promettre à tous ses Barons. Ripus alla s'armer et revint vers le Roi, qui lui dit de conduire avec lui mille chevaliers pour se défendre en cas que Regnault voulut délivrer Richard. On lui livra Richard, il lui passa une corde au cou comme à un larron; il le fit passer devant la tente de Charlemagne, qui fut bien satisfait. Ripus étant arrivé à Montfaucon, dit à Richard: C'est ici le lieu où je vengerai la mort de Foulques de Morillon. Richard dit à Ripus pour l'amuser un peu, si vous voulez me délivrer, je vous donnerai deux cents marc sd'or; je n'en ferai rien, dit Ripus; ayez donc pitié de mon âme, et faites venir un prêtre pour me confesser. Le prêtre vint et Richard fut très-long à se confesser, pour attendre si on viendroit le secourir; voyant que l'on ne venoit point, il demanda l'absolution au prêtre, qui la lui donna en pleurant. Ripus voyant qu'il étoit confessé, se préparoit à le faire mourir; mais Richard lui dit: Je vous prie de me laisser dire une prière que j'ai apprise dans mon enfance. Ripus lui accorda, et il commença ainsi.

Dieu tout-puissant qui, par votre bonté divine, créâtes le soleil et la lune, la terre et les quatre élémens, formâtes l'homme à votre image, le mites dans votre paradis, où vous le fîtes jouir de tous les fruits, excepté du fruit défendu; mais parce qu'il fut désobéissant, il fut chassé et souffrit bien des maux. Seigneur qui, par votre bonté divine, avez eu pitié de l'humaine nature, et délivré Noé du déluge, qui avez retiré Jonas du ventre de la baleine, qui prîtes chair humaine et souffrîtes la mort et passion pour nous racheter, daignez en ce jour me délivrer du danger auquel je me vois exposé. Ensuite accablé de douleur, il dit à Ripus de disposer de lui à sa volonté.

CHAPITRE XX.

Comme Bayard éveilla Regnault qui dormoit en frappant si fort du pied sur son écu qu'il le fit tressaillir.

QUAND le courageux cheval Bayard, qui avoit été bien dressé par Maugis, et qui entendoit ce que l'on disoit presqu'aussi bien qu'un homme, eut entendu tout le débat et le bruit des armes que faisoient les chevaliers de Charlemagne, que le méchant Ripus avoit amenés avec lui à Montfaucon, pour le défendre en cas que Regnault vînt avec des gens armés dans le dessein de délivrer son frère Richard. Bayard voyant donc que Regnault dormoit, frappa si fort sur son écu qu'il le réveilla en sursaut (*voyez la planche*). Regnault tout effrayé se leva promptement, et jetant ses regards de tous côtés, il vit que vers Montfaucon son frère étoit déja sur l'échelle; il ne fit aucun retard, mais monta sur Bayard qui courroit comme le vent. Allard, Guichard et Maugis s'éveillèrent au bruit qu'avoit causé le vigilant Bayard. Ils se levèrent aussi-tôt et coururent après Regnault pour donner du secours. Lorsque Ripus, qui se préparoit à étrangler Richard, vit venir ses frères et Maugis, il en fut tellement étonné qu'il ne savoit que faire. Il dit alors à Richard: Je m'apperçois bien que vous serez délivré d'entre mes mains, et que voici Regnault et vos frères qui viennent nous secourir, ainsi je vous prie d'avoir pitié de moi; car ce que j'en ai fait en vous amenant ici, c'étoit pour faire cesser toutes contestations du Roi avec les douze Pairs de France, je savois bien que vous seriez secouru de vos frères et de Maugis. Ne me narguez pas tant, lui répondit Richard.

Ma foi, dit Ripus, je vous dis la vérité, ils ne sont pas bien loin d'ici, descendez de cette échelle, et ayez pitié de moi, je vous prie; Richard voyant venir Regnault qui courroit comme la foudre, dit à Ripus: Je ne réclamerai jamais mon frère, s'il ne te pend de ses propres mains au même gibet où tu voulois me pendre toi-même. Pendant que Richard parloit à Ripus, Regnault arrive et entendit tout ce qu'il lui disoit; il commença à crier: Ripus, vous périrez de ma main, car vous êtes un malheureux, et pour punir votre méchanceté, je vous pendrai moi-même à ce gibet, au lieu de mon frère; toute la puissance de Charlemagne ne peut vous en garantir. Alors Maugis vint tout effrayé, et dit à Ripus: Traître! vous êtes toujours prêt à mal agir contre nous; il leva sa lance pour le frapper; mais Regnault ne voulut pas et lui dit: Ne frappez pas, je ne veux pas, pour toute chose, qu'un autre que moi le pende. S'il plaît à Dieu, je vengerai mon frère, il prit alors sa lance et en frappa Ripus si rudement, qu'il le renversa au pied de l'échelle; il dit à ses gens, il faut le pendre mort ou vif et ne le pas laisser échapper. Regnault prit Richard, et se mit à lui délier les pieds et les mains, et l'embrassant, il lui dit: Frère, vous êtes peut-être en mal-aise; point du tout, dit Richard; mais faites-moi armer avec les armes de Ripus. Il fut bientôt armé et monta sur son cheval, et portoit l'étendard de Ripus. Regnault prit la corde que Richard avoit au cou, et la mit à celui de Ripus qu'il attacha ensuite au gibet. Il pendit aussi quinze des principaux de la compagnie de Ripus, et dit à Richard: Ceux-ci monteront la garde à votre place. Maugis vint vers Regnault, et lui demanda qui l'avoit éveillé. C'est Bayard, répondit-il. L'excellent cheval, dit Maugis. Seigneur, dit Regnault, puisque nous avons secouru Richard, retournons à Montauban, et nous consolerons mon épouse et mes enfans. Richard dit à ses gens, nous devons bien aimer Oger, Roland, Hector, Richard de Normandie, Salomon et Olivier, car ils ont tous pris mes intérêts contre Charlemagne; car ils pensoient que Ripus me pendroit, et que je me trouverois sans secours. Si vous le voulez, j'irai me montrer à Oger ainsi qu'à tous nos parens. Oger, dit Regnault, a agi comme un bon pasteur; on doit aider aux siens. Il dit ensuite à Richard, le soleil baisse, je crains pour vous; si vous voulez y aller, menez avec vous quatre cents chevaliers embusqués auprès de vous, je serai ici avec mes gens, vous porterez mon cor et s'il arrive que vous ayez besoin d'aide, vous



sonnerez, et je vous irai incontinent secourir; alors il donna son cor à son frère Richard qui s'en alla à l'armée de Charlemagne, portant l'étendard de Ripus. Richard arriva enfin à l'armée du Roi Charlemagne, qui étoit armé devant sa tente, et regardoit sur le chemin. Oger voyant venir Richard, et le prenant pour Ripus, il pensa qu'il venoit de pendre Richard; sa douleur fut si forte qu'il tomba par terre et dit: Hélas! nous avons perdu Richard sans espérance de le revoir. Regnault et Maugis l'ont bien trahi. Alors il voulut courir sur Richard, pensant que c'étoit Ripus. Charlemagne croyant qu'Oger poursuivoit Ripus, dit à ses gens: Allez après mes Barons; on verra qui seront mes amis: je vois venir Ripus qui m'a bien servi, car il m'a délivré de Richard, et maintenant Oger veut le tuer; mais si je puis le tenir, j'en ferai telle justice qu'il en sera long-tems parlé. Les Français, accompagnés du Roi, poursuivirent long-tems Oger, mais il étoit déjà bien loin, et crioit: Ripus vous périrez, je me vengerai de ce que vous avez fait à mon cousin Richard. Richard lui dit: Cousin, je suis Richard et non pas Ripus: nous l'avons pendu en ma place; c'est pour cela que je suis venu me montrer à vous et à mes parens. Vous mentez, traitre Ripus, vous ne m'échapperez pas. Richard lui dit: Cousin, ne me connoissez-vous pas? Non, dit Oger, car vous portez les armes et l'étendard de Ripus. Je l'ai fait, dit Richard, pour n'être pas connu. Oger dit: Je veux vous voir à découvert, autrement je ne le croirai pas. Richard leva son casque et découvrit son visage. Oger fut fort joyeux de le voir, et lui demanda ce qu'ils avoient fait de Ripus. Ma foi, cousin, mon frère l'a fait évêque des champs, et n'a pas voulu que personne y mît la main que lui. Oger lui dit: prenez garde à vous, car je vois Charlemagne. Oger s'en retourna, et le Roi lui dit: Pourquoi allez-vous vers Ripus avant moi? Sire, si vous n'étiez si près de moi je lui aurois tranché la tête, mais je n'ose pour l'amour de vous; allez vers lui, car je vous assure qu'il n'aura aucun mal. Charlemagne lui dit: Je le défendrai envers et contre tous vos gens. Alors il piqua son cheval et courut vers Richard, pensant que ce fut Ripus; et lui dit: Venez mon ami Ripus, et ne craignez; car je vous défendrai contre tous. Alors Richard lui dit: Je ne suis pas le traitre Ripus; mais je suis Richard, le fils d'Aymon; vous me frappâtes ce matin sur la tête, et me fites un grand mal; c'est pourquoi mon frère Regnault a pendu Ripus au lieu où il me vouloit pendre, avec quinze de ses compagnons. Or, je vous défie, prenez garde à moi. Charlemagne l'entendant ainsi parler, piqua son cheval contre Richard.

Ils se donnèrent de si grands coups sur leurs écus, qu'ils firent voler leurs lances en pièces. Ils mirent leurs épées à la main et se frappèrent si rudement qu'ils furent contraints d'abandonner les étriers. Richard se releva promptement, mit l'épée à la main et en frappa un si grand coup sur le casque de Charlemagne, qu'il l'étourdit, l'épée glissa et vint tomber sur l'épine du cheval, tellement qu'il le fendit en deux, et le Roi tomba par terre, mais il se releva promptement et frappa Richard sur son casque avec tant de force qu'il le fit chanceler. Alors commença un combat terrible, et le Roi commença à crier Mont-joie Saint-Denis; Richard prit son cor et en sonna si fort que ses frères l'entendirent: ils piquèrent leurs chevaux, vinrent secourir Richard. Regnault et ses frères firent grande diligence. Quand ils furent arrivés, Regnault se mit à crier Montauban, Allard Paraveine, Guichard Balançon, Richard Dordogne. Alors Maugis courut contre Montgeon, Seigneur de Pierresitre, il l'attaqua si rudement qu'il l'étendit mort à ses pieds. Regnault en frappa aussi un autre de telle manière qu'il lui passa sa lance au travers du corps et tomba par terre. Guichard en frappa un autre de son épée avec tant de force, qu'il lui fendit la tête jusqu'aux dents. Allard frappa le troisième sur son casque si rudement qu'il ne l'épargna pas; ils combattoient avec un grand courage. Quand Regnault vit que le soleil commençoit à baisser et que la nuit approchait, il craignoit pour ses frères, et s'écria: Grand Dieu! préservez aujourd'hui mes frères et

mot de mort et de prison. Comme il disoit ces paroles, Charlemagne arriva et courut contre lui. Ils se combattoient avec tant de furie l'un contre l'autre, qu'ils firent voler leurs lances en éclats, et ils tombèrent tous deux par terre; ils se relevèrent promptement, et chacun d'eux mit l'épée à la main. Le Roi se mit à crier, Mont-joie Saint-Denis. Il dit ensuite: Si je suis vaincu par un chevalier, je ne mérite pas d'être Roi, ni de porter la couronne.

Quand Regnault connut que c'étoit Charlemagne, il se retira et dit: Hélas! qu'ai-je fait? c'est le Roi contre qui j'ai joûté. Il y a au moins quinze ans que je ne lui ai parlé; mais je le ferai maintenant quand je devrois périr. Il avança alors vers Charlemagne, et se mit à genoux devant lui, disant: Sire, donnez-moi trève jusqu'à ce que je vous ai parlé. Volontiers, dit le Roi, mais je ne sais qui vous êtes, toutefois vous joûtez vaillamment. Sire, je suis Regnault, fils d'Aymon; je vous demande grâce; ayez donc pitié de mes frères et de moi: vous savez très-bien que je suis votre vassal; mais vous m'avez chassé de votre terre et de la mienne il y a environ quinze ans, dont plusieurs gens sont mort. Vous savez ce que c'est que la guerre, perdre aujourd'hui et demain gagner, ainsi j'espère qu'au nom de Notre-Seigneur, vous aurez pitié de nous; ce n'est point la crainte de la mort qui me fait parler ainsi; mais c'est pour avoir votre amitié. Sire, accordez-nous la paix et nous serons à votre service pour toujours; je vous donnerai Montauban avec mon cheval Bayard, qui m'est bien nécessaire et que j'aime le mieux après mes frères et mon cher cousin Maugis, et il n'y a pas au monde un pareil cheval, et si vous ne le voulez pas faire, je ferai encore plus; pardonnez à mes frères et je sortirai de France sans y revenir jamais. J'irai nuds pieds au saint Sépulcre par amitié pour vous, et je vous promets que mes frères et moi ne reviendrons jamais en France. Charlemagne lui répondit alors: Vous parlez inutilement; je ne veux pas vous accorder la paix, si vous ne faites ce que je vous dirai. Sire, dit Regnault, que voulez-vous, dites-le moi? C'est de me rendre Maugis pour en faire à ma volonté; car je le hais plus que personne au monde. Mais, Sire, si je vous le rends, qu'en ferez-vous? Je vous assure que je le ferois traîner à la queue d'un cheval dans Paris, puis je lui ferois couper tous les membres et les ferois brûler, puis jeter les cendres au vent.

Sire, lui dit Regnault, voulez-vous accepter des villes ou des châteaux, et ou argent pour sa rançon? Non, dit le Roi. Sire, si vous aviez mes frères prisonniers et que vous voulussiez les faire pendre, je serois fâché de vous livrer Maugis pour leur rançon. Taisez-vous, jamais nous ne serons d'accord. Sire, puisqu'il en est ainsi, je me défendrai le mieux que je pourrai; alors le Roi courrut sur lui, mais Regnault lui dit: Sire, souffrez que je mette la main sur vous; car si je me laissois tuer par vous je mériterois d'être blâmé. Charlemagne lui répondit, tout cela ne vaut rien, il faut vous défendre. Alors il mit l'épée à la main et frappa sur son casque; le coup tomba sur l'écu, tellement qu'il en coupa une grande pièce. Regnault sentant ce grand coup, s'empara du Roi et le prit par le milieu du corps, et il le mit sur le cou de Bayard pour l'emmener avec lui, mais sans vouloir lui faire aucun mal. Le Roi commença à crier Mont-Joie Saint-Denis, et dit: Roland, mon cher neveu, où êtes-vous? Olivier, et vous Duc Naismes, vous Archevêque Turpin, si vous me laissiez emmener, vous n'en retireriez pas d'honneur. Regnault cria son enseigne le plus fort qu'il lui fut possible.

Quand il entendit Charlemagne, il dit: Mes frères et vous mon cousin, venez me secourir, j'ai fait un prisonnier, et si nous pouvons l'emmener nous aurons paix en France. Alors Roland, Olivier et les autres Barons vinrent au secours du Roi. Les frères de Regnault et Maugis vinrent d'autre part avec quatre cents chevaliers. Quand ils furent assemblés de côté et d'autre, il y eut un combat terrible, et ils se tuoient les uns les autres. Roland étant arrivé dans la mêlée, courut sur Regnault et lui donna un si grand coup sur son casque qui l'étourdit ces

tièrement, et lui dit : Vassal, vous avez tort de penser emmener notre Roi de cette manière, vous savez que c'est une bonne prise, vous le lâcherez avant que de m'échapper. Regnault se voyant ainsi attaqué, et sentant le coup que Roland lui avoit donné, mit avec fureur l'épée à la main, et quoique Charlemagne fut pesant sur son cheval, il courut avec précipitation sur Roland, en lui disant : Avancez donc, vous savez comme mon épée est tranchante. Quand Roland l'entendit parler, il courut sur lui, et Regnault le voyant venir, quitta le Roi et tomba sur Roland. Il y eut un combat terrible entr'eux deux. Alors arrivèrent les frères de Regnault, qui donnèrent tant de peine à Roland qu'il fut obligé de prendre la fuite. Quand Regnault s'apperçut que Roland et le Roi étoient sauvés, il en fut bien fâché, et dit à ses frères : Mes amis, vous avez bien mal travaillé ; car si vous eussiez été avec moi, nous aurions mieux opéré ; j'avois pris le Roi ; que nous aurions emmené à Montauban. Sire, dirent ses frères ; nous en sommes bien fâchés, mais nous avons eu tant d'affaire autre part, que nous avons eu peine d'échapper. Faites sonner la trompette pour rallier nos gens à cause de la nuit ; allons à Montauban. Quand Charlemagne vit venir Roland et ses gens, il fut joyeux et dit à ses Barons : Je crains qu'il ne nous arrive beaucoup de mal, car Regnault nous a mis en fuite. Sire, dit Roland, vous avez eu tort d'aller joûter contre lui, vous vous exposiez à être prisonnier.

CHAPITRE XXI.

Comme après la défaite de l'armée de Charlemagne, on lui abbattit sa tente et on lui prit son Aigle d'or massif, dont il voulut quitter sa couronne de dépit.

Regnault voyant que Charlemagne s'en retournoit, rallia ses gens pour s'en retourner à Montauban : lui, ses frères et Maugis demeurèrent derrière, crainte que les Français ne les suivissent; car s'ils nous suivent, dit-il, nous souffrirons mieux la peine que nos gens. Je ne voudrois pas que Roland et Olivier se moquassent de nous, ni qu'ils nous trouvassent en désordre. Quand la plus grande partie eut passé Balançon, Regnault prit trois mille hommes, et dit aux autres : allez à Montauban, car je veux attaquer le Roi ; alors ils passèrent Balançon, et allèrent à l'armée du Roi. Regnault approcha de la tente, et dit à ses gens : Mes amis, je vous prie de vous gouverner sagement. Sire, dit Richard, qui veut acquérir de la gloire, ne doit pas manquer de cœur. Quand Richard eut ainsi parlé, il mit l'épée à la main et courut à la tente du Roi, il en coupa les cordes et la fit tomber par terre. Il y avoit dessus un aigle d'or massif qui étoit d'un très grand prix. Richard s'écria, Montauban; les gens du Roi effrayés, coururent aux armes ; mais ils furent bien surpris de voir les tentes renversées par terre.

Richard dit alors à Maugis : Cousin, aidez-moi à emmener le butin que j'ai fait. Ils descendirent de cheval et prirent l'aigle d'or. Il dit à ses gens : Seigneurs, frappez donc sans différer. On vit aussi-tôt les gens du Roi s'armer et sortir de leurs tentes pour combattre contre les quatre fils Aymon. Le combat devint terrible, et le champ de bataille fut couvert de morts et de mourans. Maugis ayant mis l'aigle d'or en sûreté, s'en retourna vers la tente du Roi et lui dit : Sire, vous nous persécutez depuis long-tems ; mais vous vous souviendrez de votre venue en Gascogne, je vengerai la mort de mon père, et vous donnerai un si grand coup que vous ne ferez jamais la guerre à personne ; alors il jeta sa lance contre la poitrine du Roi, mais il para le coup en se tournant un peu vite, et la lance entra de deux pieds dans le lit; quand Charlemagne vit cela, il fut fort surpris et commença à crier Mont-joie Saint-Denis, et dit : Mon cher neveu Roland, où êtes-vous? Quand Maugis ouit le Roi, il regarda autour de lui, et ne vit point Regnault ni ses frères, car ils étoient retournés. Maugis resta trop long-tems à l'armée de Charlemagne ; car Regnault étoit déja passé Balançon. Roland et Olivier, trop effrayés, accouroient aux cris du Roi. Quand Maugis les

vit venir, il ne resta pas long-tems, mais il partit pour rejoindre Regnault. Quand il fut au-delà de Balançon, il fit rencontre d'une grande compagnie de chevaliers du Roi Charlemagne qui venoit à lui. Il en frappa un si rudement dans son écu, qu'il renversa l'homme et le cheval par terre; il brisa l'écu de Milon, et l'étendit mort à ses pieds; aussi-tôt il cria Montauban, et dit: Regnault où êtes-vous? secourez-moi; car si vous me perdez, vous en souffrirez: il vit bien que Regnault étoit parti.

Cependant Olivier arriva à travers la mêlée, et le frappa si rudement qu'il lui fit une blessure à la poitrine et le renversa par terre; il se leva bien vite et mit l'épée à la main. La nuit étoit si obscure, que l'un des deux ne pouvoit appercevoir l'autre. Olivier voyant que Maugis se défendoit bien, lui dit: Je ne sais qui vous êtes, mais si vous ne vous rendez à moi, je vous tranche la tête. Comment vous nommez-vous, dit Maugis? Si vous êtes un brave chevalier, je me rendrai à vous. Je me nomme Olivier de Vienne. Maugis l'ayant entendu, lui dit: Généreux chevalier, je me rends à vous sur votre parole d'honneur, mais à condition que vous ne me rendrez pas à Charlemagne, autrement il me feroit périr comme un malheureux par le dernier supplice. Olivier lui répondit: Il me seroit impossible de vous cacher à lui, rendez-vous; je vous promets de vous aider de tout mon pouvoir, je ferai adroitement votre paix avec lui. Sire, répondit Maugis, je me rends volontiers à vous. Il lui donna son épée, et Olivier le fit monter à cheval et l'emmena à la tente de Charlemagne, mais ils ne le trouvèrent pas, car il en étoit sorti comme on l'a vu, Olivier voyant qu'il ne trouvoit pas le Roi, craignit que Maugis ne lui échappa par le moyen de son enchantement, il lui dit: Maugis vous savez que je vous ai pris par armes et que vous êtes mon prisonnier, je veux que vous juriez de ne pas sortir d'ici sans ma permission. Sire, dit Maugis, très-volontiers, alors il jura tout ce que voulut Olivier; il le fit désarmer, banda sa plaie et le fit mettre dans un lit. Pendant que Maugis étoit pris, Regnault et ses frères firent en diligence pour emporter le butin. Frère, dit Allard, où est allé Maugis? ne vous inquiettez point de lui, lui dit Regnault, il est allé devant Montauban.

Charlemagne fut donc si irrité de ce qu'on lui avait enlevé son butin, qu'il appela le Duc Naismes, l'Archevêque Turpin, Eston, Salomon, Richard de Normandie, Oger et tous les barons de France. Quand ils furent tous assemblés, le Roi commença à se plaindre en ces termes: Seigneurs, vous êtes maintenant mes Vassaux soumis, depuis cinquante ans personne ne vous a rien ôté du vôtre, et il n'y a personne de nos voisins qui ose rien vous demander; maintenant je suis vieux, ainsi je ne veux plus être Roi; que ferai-je quand vous me manquerez? vous m'avez abandonné par amitié pour Regnault, dont j'en suis bien fâché, car il m'a pris à pied-levé et m'a chassé hors du camp, dont je suis très-irrité, mais puisqu'il est ainsi, je ne désire plus ni vivre, ni être Roi; je vous rends la couronne, donnez-la à Regnault, et qu'il soit Roi de France à ma place.

Quand les douze Pairs de France et les Barons l'entendirent parler ainsi, ils en furent si étonnés que pas un d'eux n'osa dire un mot. Ils commencèrent à se regarder les uns les autres avec grande honte, le Duc Naismes qui avoit fait attention aux paroles du Roi, lui dit: Sire, à Dieu ne plaise que nous ayons du mépris pour vous par égard pour Regnault; mais vous devez penser que ce que nous avons fait n'est pas un mal, mais de bonne part, nous pensions par ce moyen faire cesser une guerre qui a duré si long-tems et dans laquelle il est péri bien du monde; mais nous voyons que vous ne voulez pas faire la paix avec les quatre fils Aymon. Reprenez votre couronne et calmez-vous, nous promettons de vous servir fidèlement, et nous prendrons Montauban avant qu'il soit un mois passé; nous péririons plutôt et ferions périr ceux qui voudroient les épargner. Le Roi lui répondit alors: Laissez tout ceci en paix, je vous dis que certainement je ne serai votre Roi si vous ne me rendez Regnault ou Maugis, le méchant qui

m'a tant de fois trompé. Olivier arriva alors et fut si étonné que le Roi étoit dans la tristesse, qu'il lui dit : Sire, de quoi êtes-vous irrité? le Duc Naismes lui répondit : Le Roi nous a tous diffamés, car il a quitté sa couronne et son royaume; Sire, dit Olivier, ne le faites pas, reprenez votre royaume, et celui qui ne vous obéira pas sera puni. Olivier, dit le Roi, je n'en ferai rien si je n'ai Regnault ou Maugis. Sire, dit Olivier, pardonnez-nous donc et je vous rendrai Maugis dans l'instant. Charlemagne lui répondit : Je ne suis pas homme que l'on puisse tromper, je sais que Maugis ne vous redoute point. Sire, voulez-vous reprendre votre couronne, je vous l'amenerai tout-à-l'heure. S'il en est ainsi, je ferai tout ce que vous voudrez; car je le hais plus que personne; si Maugis étoit mort, les quatre fils Aymon ne pourroient me résister. Sire, dit Olivier, je vais bientôt vous l'amener: il alla avec Roland dans sa tente, plusieurs autres chevaliers y entrèrent pour voir Maugis. Olivier lui dit : Voulez-vous venir vers le Roi? Maugis lui répondit : Vous m'avez trahi; mais je sais bien que le Roi sera plus honnête que vous car il ne me fera nul mal. Quand ils furent arrivés vers la tente du Roi, Olivier lui dit: Sire, vous m'avez promis que si je vous rendois Maugis, vous reprendriez votre couronne et que vous vous maintiendriez comme du tems passé. Il est bien vrai, lui dit le Roi, si vous tenez ce que vous m'avez promis. Sire, regardez, voici Maugis que je vous présente, je l'ai pris par la force des armes. Charlemagne fut satisfait plus que personne ne pourroit l'être et dit ensuite à Maugis: Voilà une partie de mes désirs accomplis. Je te ferai chèrement payer ton orgueil, quand tu emportas l'aigle d'or et tous les larcins que tu as commis : tu m'as irrité plusieurs fois et j'aurai le plaisir de te punir. Sire, dit Maugis, vous ferez de moi ce qu'il vous plaira, car je suis en vos mains; vous ne gagnerez rien à ma mort; j'ai des cousins qui sauront bien la venger par les armes. Ah! larron, je ne puis plus me défendre, puisque vous me tenez entre vos mains. Quand vous m'aurez mis à mort vous ne pourrez plus rien faire, et vous serez courroucé contre moi avant qu'il soit vingt-quatre heures. Malheureux, dit le Roi, ne parles pas si hardiment, car je ferai tout mon possible pour te faire périr avant qu'il soit nuit, et que tes quatre mauvais cousins ne pourront t'en garantir, et toi-même ne pourra te sauver par tes enchantemens.

Regnault et ses frères partirent de l'armée de Charlemagne, s'en retournèrent à Montauban. La Dame vint au-devant et lui dit : Sire, sôyez le bien-venu avez-vous délivré Richard? Oui, Dieu merci. Alors elle embrassa Richard, ils firent des réjouissances; Regnault demanda son cousin Maugis; la Dame lui répondit : Je n'en sais pas de nouvelles. Regnault fâché retourna vers ses frères et leur dit : Je vous prie instamment de vous informer si notre cousin Maugis est arrivé, et de l'aller chercher dans tout le logis, peut-être il est allé se désarmer. Alors ils demandèrent à deux de ses gens qui dirent ne l'avoir pas vu depuis qu'il étoit avec eux. Ils s'en retournèrent vers leur frère Regnault et lui dirent qu'ils n'en avoient eu aucunes nouvelles; il en fut si en chagrin et si inquiet, qu'il faisoit pitié à le voir. La chère épouse voyant bien le chagrin que Regnault et ses frères avoient, tomba dans une grande foiblesse où elle fut long-tems sans reprendre connoissance. Regnault dit alors : Mon cher Maugis, vous êtes bien abandonné, que pourrons-nous faire désormais, puisque nous vous perdons. Il dit alors à ses gens : Seigneurs, je vous invite à cesser vos regrets, d'autant plus qu'ils ne nous serviront de rien, ce n'est pas le remède qu'il faut y apporter. Il faut aller au bois de la Serpente pour parler à l'Abbé de Saint-Ladre, il en saura peut-être quelques nouvelles, je pense qu'avant vingt-quatre heures j'en saurai quelque chose, adieu mes frères. Vous avez bien raison, lui répondit Allard, mais nous irons avec vous; vous n'y viendrez pas, lui répondit Regnault, alors il se fit armer et monta sur Bayard et sortit de Montauban, arriva à Balançon, il passa l'eau et trouva un page qui venoit abreuver les chevaux du Roi. Quand le page vit Regnault qui étoit armé tout seul, il lui demanda

manda qui il étoit et pourquoi il étoit tout seul? Je suis des gens de Ripus qui suis échappé quand les quatre fils Aymon l'ont pendu. Regnault lui demanda ensuite : Que fait le Roi? Sire, dit le page, il est bien content, et il a déja oublié la perte de Ripus, car on lui a livré Maugis qu'il destinoit à la mort. Il le pria ensuite de lui dire si Maugis étoit mort? Sire, lui dit-il, il est encore vivant. Regnault fut content et lui dit : Mon ami, je suis bien aise que Maugis n'est pas mort. Tout ainsi qu'il disoit cela, le page s'en alla et le laissa tout seul pensant à son affaire; Regnault dit en lui-même : Grand Dieu! je ne sais ce que je dois faire ni penser, car si je vais attaquer Charlemagne, la nuit est déja fort obscure, il croira que j'ai beaucoup de gens avec moi et aura peur de perdre mon cousin, ainsi il pourroit le tuer; mais puisque c'est ainsi, j'attendrai jusqu'à demain matin, et s'il le conduit à la mort, je tâcherai de le défendre.

CHAPITRE XXII.

Comment Maugis condamné à mort se sauva avec la couronne, l'épée et le trésor du Roi, prit aussi les épées des douze Pairs de France, et emporta tout ce butin au château de Montauban.

CHARLEMAGNE se voyant maître de Maugis appela tous ses barons et leur dit : Seigneurs, je vous prie instamment de faire élever une potence; car je suis décidé à faire pendre Maugis avant que de souper, ne le voulant pas garder jusqu'au jour. Sire, dit le duc de Naismes, mais puisque vous voulez qu'il meure, faites autrement, si vous voulez me croire. Comment, lui dit-il, Sire, je vous conseille que vous ne le fassiez pas pendre de nuit, car nous en aurions des reproches; Regnault et ses frères diroient que par appréhensions vous n'avez osé le faire de jour; ainsi attendez qu'il soit jour pour le faire pendre, et quand on le conduira, envoyez-y des gens, afin que si Regnault et ses frères viennent pour le secourir, on puisse tous les prendre ensemble. Naismes, dit le Roi, vous vous moquez de moi, si ce larron m'échappe, je suis diffamé. Si vous avez peur que je m'en aille, je vous donnerai des ôtages par preuve de ce que je ne m'en irai pas sans vous dire adieu. Qui voudra en répondre? J'en trouverai, répondit Maugis. Alors il regarda autour de lui et vit les douze Pairs, il appela Olivier auquel il dit : Vous m'avez promis de me rendre service auprès du Roi, quand je me suis rendu à vous, je vous demande pour ôtage. Volontiers, je le ferai sur ma vie. Il pria ensuite Richard; le duc de Naismes, Oger, l'archevêque Turpin et Eston d'être ses ôtages pour la nuit. Maugis, dit le duc de Naismes, nous promettez-vous de ne point vous en aller d'ici sans notre permission. Oui, dit Maugis, je vous le jure; alors les douze Pairs allèrent vers le Roi, et lui dirent : Sire, nous répondons de Maugis sur notre vie et sur ce que nous tenons de vous, ainsi il ne s'en ira pas sans notre permission, ni sans dire adieu à la compagnie. Charlemagne leur répondit alors : Prenez garde que ce traître ne vous enchante, et je vous prie de ne pas vous y fier; car c'est le plus grand fourbe qui soit au monde; Seigneurs, dit le Roi, puisque vous en répondez, je vous le remets en garde, aux conditions que si je ne l'ai pas demain au matin, vous perdrez tous vos fiefs, et ne pourrez jamais rentrer en France. Sire, dit Olivier, nous le voulons bien ainsi que vous l'avez dit. Ensuite ils vinrent vers Maugis qui leur dit : Seigneurs, puisque vous m'avez fait un plaisir, faites-m'en deux, je vous supplie de me faire donner à manger, car je meurs de faim. Quand le Roi entendit Maugis parler ainsi, il le regarda et dit en riant : Mangeras-tu bien, dit, méchant larron? Oui, répondit-il, quand j'aurai de quoi; qu'on donne donc à manger. Sire, dit Roland, il sera bien auprès de vous; vous avez raison, mon neveu, ainsi l'avois-je pensé, car je ne m'en rapporterois à personne qu'à moi. Le Roi se mit à table et fit asseoir Maugis auprès de lui et le servit à table; pendant le souper le Roi n'osoit ni boire, ni manger, tant il craignoit les en-

enchantemens de Maugis ; mais celui-ci mangea bien, car il en avoit besoin. Quand Olivier vit cela, il commença à rire et poussa Roland en lui disant : Avez-vous vu comme le Roi n'osoit manger, par crainte que Maugis ne l'enchantât ? Sûrement, dit Roland, il est bien vrai. Après souper, Charlemagne appela son sénéchal et lui dit : Je vous prie de me faire apporter cent torches, et qu'elles soient ardentes toute la nuit. Vous serez obéi. Quand le Roi eut donné tous ses ordres, il s'en retourna auprès de Roland et lui dit : Neveu, je vous prie que vous, Olivier et tous les douze Pairs de France veillez avec moi ce larron de Maugis, que vous ferez armer cent bons chevaliers qui veilleront avec nous, et faites jouer aux tables, aux échecs et à d'autres jeux, afin que l'on ne s'endorme point ; vous ferez monter la garde par mille chevaliers, afin que s'il nous échappoit, ils le retiennent. Quand il eut parlé, il se mit sur son lit, il fit asseoir Maugis auprès de lui, et d'autre côté Roland et Olivier et tous les douze Pairs de France. Sire, dit Maugis, où dois-je reposer ? Comment, dit le Roi, voulez-vous dormir ? Oui, Sire, dit Maugis, s'il vous plaît. Par ma foi, dit le Roi, vous aurez mauvais repos, vous ne dormirez de votre vie, car vous serez pendu demain au point du jour. Sire, dit Maugis, vous avez tort, je vous ai donné des ôtages, n'est-ce pas pour si peu que j'ai à vivre, que je fasse mes volontés : laissez-moi donc me reposer, ou acquittez mes ôtages. Larron, dit le Roi, cela ne sert de rien, car je veux que tes ôtages soient libres ; tu n'es pas encore hors de mes mains. Charlemagne fit apporter de gros fers et lui fit mettre aux pieds avec une longue chaîne autour des reins, attachée à un pilier ; puis il lui fit mettre un collier de fer au col dont il garda la clef. Quand il fut ainsi attaché, il lui dit : Maugis, vous ne m'échapperez pas maintenant. Sire, vous vous moquez de moi ; je vous dis, devant les Pairs de France, que je verrai Montauban avant qu'il soit demain matin. Quand le Roi entendit ce que Maugis lui avoit dit, il devint furieux, se redressa, mit l'épée à la main, et vint contre Maugis pour lui trancher la tête. Quand Roland vit cela, il s'avança et dit au Roi : Sire, arrêtez, je vous prie, car si vous le tuez nous en serions diffamés pour toujours, mais vous ne devez pas prendre garde à ce qu'il dit ; car s'il parle, c'est en homme désespéré. Et comment pourroit-il arriver qu'il vous échappât, ainsi comme vous le tenez, il est bien pris. Neveu, je ne sais comment ; mais c'est qu'il s'est tant mocqué de moi, que je m'en méfie. Laissons-le en paix jusqu'à demain matin qu'il sera pendu. Maugis sentant qu'il avoit envie de dormir, commença à faire son charme, et il les endormit profondément. Le Roi lui-même s'endormit si fort, qu'il tomba à l'envers sur son lit, quand Maugis vit que le Roi et tous les Pairs de France étoient bien endormis, il fit un autre charme qui étoit d'une si grande vertu que les fers qu'il avoit aux pieds, le collier et la chaîne de fer, tout tomba par terre, puis il se leva et vit Charlemagne qui dormoit si bien la tête de travers, il prit un oreillier et lui redressa la tête, il lui déceignit ensuite Joyeuse sa bonne épée, il la mit à sa ceinture, puis alla vers Roland auquel il ôta Durandal sa bonne épée, ensuite à Olivier Hauteclaire, après à Oger, puis s'en vint au coffre où la couronne et le trésor étoient, et prit tout. Quand il eut fait tout cela, il prit une herbe et en frotta le nez et la barbe du Roi et le décharma, puis le poussa du doigt et lui dit : Sire, je vous ai dit hier que je ne m'en irois pas sans vous parler.

Quand il eut dit cela, il sortit de la tente du Roi et se mit en chemin pour aller à Montauban. Quand le Roi entendit ce que Maugis lui avoit dit, il se leva dans une grande fureur, s'en vint vers ses Pairs et il ne put les éveiller. Quand il vit cela, il alla chercher une herbe qu'il avoit rapporté d'outre-mer, il en prit et en frotta le nez, la bouche et les yeux de Roland et de tous les autres pairs de France, et incontinent ils se levèrent tous fort étonnés, et quand ils furent tous éveillés, ils

regardèrent l'un l'autre. Le premier qui commença à parler fut le Duc de Naismes qui dit au Roi : Où est Maugis ? Par ma foi, dit-il, vous me le rendrez, car c'est vous qui avez facilité son évasion, si vous l'eussiez laissé pendre hier, je serois délivré de lui. Roland, dit Oger, le vîtes-vous en aller ? Non, par Saint-Denis, dit Roland. Je l'ai vu s'en aller, dit le Roi. Sire, dit Roland, vous deviez donc lui dire, car il ne s'en seroit pas allé : il regarda aussi-tôt à son côté et ne vit plus Durandal son épée, dont il fut bien fâché. Le Roi dit ensuite : Neveu, où est votre épée ? Dieu ! je vois bien que Maugis nous a enchantés, aucun n'a son épée. Les douze pairs voyant qu'ils avoient perdus leurs épées, furent plus fâchés qu'on ne pourroit l'exprimer. Roland dit ensuite : Certainement Maugis a fait un très-grand butin d'avoir pris nos épées, car elles valent plus que Paris.

Charlemagne voyant ses coffres ouverts, commença à dire : Ah ! larron Maugis, je n'ai guère gagné à ta prise. Cependant Maugis s'en alloit à Montauban, il passa le gué où étoit Regnault ; quand il fut passé, Bayard le sentit et commença à hennir bien fort et alla vers Maugis malgré Regnault. Quand Maugis apperçut Regnault, il lui dit : Vassal, qui êtes-vous, qui venez ici ? Cousin, dit Regnault, ne me connoissez-vous pas ? que loué soit Dieu qui vous a délivré des mains de Charlemagne ! Vous m'avez oublié dit Maugis. Cousin, ce n'est pas ma faute, je vous assure que j'étois décidé à vous secourir ou a périr ; il lui demanda ensuite ce qu'il portoit ? Cousin, dit Maugis, c'est la couronne du Roi et les épées des pairs. Ils allèrent devers Montauban et rencontrèrent Allard, Guichard et Richard qui paroissoient plongés dans la tristesse ; Regnault les vit venir de loin et leur demanda ce qu'ils avoient. Nous allions vous chercher. Ils approchèrent de Maugis et lui dirent : Cousin, où fûtes-vous hier quand nous vous perdîmes ? Alors, dit Maugis, quand Richard fut arrivé à la tente du Roi et eut pris l'Aigle d'or, je restois dans la tente pour pouvoir le tuer ; et bien peu s'en fallut. Lorsque je pensois m'en retourner après vous j'ai trouvé une compagnie de chevaliers qui m'ont arrêté, je me suis défendu de toute ma force, mais Olivier vint qui m'abbattit par terre, je me rendis à lui, et il m'a livré au Roi qui vouloit me faire pendre ; mais j'en suis échappé ; ils allèrent à Montauban où ils furent bien traités.

Le lendemain ils allèrent à la messe et Maugis leur dit : Seigneurs, montrez-nous le butin que vous gagnâtes hier ; Richard prit alors l'Aigle d'or et le donna à Regnault lequel dit à Maugis : Cousin, que ferons-nous de cet Aigle ? Maugis lui dit : Il me semble qu'on doit le mettre sur le pommeau de la tour, afin que Charlemagne et toute son armée le voient. Regnault le fit mettre sur la plus haute tour de Montauban, lorsque les rayons du soleil tomboient dessus, il jetoit une clarté éblouissante que l'on pouvoit voir de cinq lieues. Charlemagne irrité appela les Pairs de France et leur dit : Seigneurs, nous n'avons eu que malheur depuis notre venue ; car les quatre fils Aymon nous ont bien narguér avec l'aide de leur cousin Maugis, ainsi Seigneurs, je me plains à vous et vous prie de m'aider à m'en venger, car ils vous nargueront ainsi que moi. Les Pairs lui répondirent : Sire, nous sommes prêts à faire ce que vous nous commanderez. Je voudrois bien, dit Charlemagne, que vous, Oger, et le Duc Naismes, l'Archevêque Turpin et Eston, qui êtes de la famille de Regnault, vous alliez lui dire et à ses frères qu'ils me rendent ma couronne, mon épée et mon Aiglé d'or avec toutes vos épées, je leur donnerai trève pour deux ans et ferai retourner mon armée en France.

Quand ils entendirent le commandement, ils montèrent à cheval et allèrent vers le portier qui montoit la garde, il leur demanda : Seigneur, qui êtes-vous ? Mon ami, dit Oger, nous sommes des gens de Charlemagne, allez dire à Regnault que le Duc Naismes, l'Archevêque Turpin, Eston et Oger veulent lui parler. Seigneurs, dit le portier, j'y vais ; Regnault dit à ses gens : Je vois venir les vaillans chevaliers, montrons-leur, je vous prie, que nous ne sommes pas des enfans

ils allèrent à la porte, et Richard sortit le premier, qui leur fit de grands honneurs et leur dit : Mes Seigneurs, soyez les bien venus ; Regnault s'avança ensuite et les salua honorablement et prit Oger par la main et les conduisit au Donjon, où ils furent tous bien reçus par la Dame Claire ; Regnault leur dit : Seigneurs, je vous prie de me dire pourquoi vous êtes venu ici, ce doit être par quelque trahison particulière. Vous savez bien, lui dit Oger, que tous ceux qui sont ici vous aiment. Je vous assure que s'il n'eut dépendu que de nous, vous auriez la paix avec Charlemagne. Vous n'ignorez pas que Maugis, votre cousin, nous a déshonoré, car nous avons prêté serment au Roi, que nous le rendriens à sa volonté ; mais il s'est sauvé, et ce qu'il y a de pis, c'est qu'il a emporté la couronne du Roi, son épée et celles de nous autres Pairs.

Ainsi le Roi vous mande que vous lui rendiez sa couronne, l'Aigle d'or et toutes nos épées ; il vous donnera trève pour deux ans, et fera retourner son armée en France. Alors Maugis leur dit : Seigneurs, je suis charmé de vous voir, mais ne parlez plus, je vous prie, sur cette matière, vous demeurerez pour cette nuit avec nous, demain nous rendrons des réponses. Olivier lui dit : Nous restons volontiers, puisque cela vous fait plaisir. Maugis dit alors au sénéchal qu'il falloit fêter les messagers ; il lui ordonna tout ce qu'il falloit préparer. Seigneurs, répondit le sénéchal, ne vous inquiettez de rien, vous serez bien servis. Regnault dit à Maugis : Ayez soin que nous soyons bien et magnifiquement traités. J'ai eu soin d'y pourvoir, répondit Maugis.

Ils se mirent ensuite en conversation avec les gens du Roi sur différentes matières ; quand le repas fut prêt, Regnault et ses frères emmenèrent les chevaliers dans une salle à manger, ils se lavèrent les mains ; Maugis fit asseoir le Duc de Naismes auprès de la Dame Claire, épouse de Regnault ; il fit ensuite placer l'Archevêque Turpin et Regnault, puis Oger et Allard, ensuite Guichard, Estou et le petit Richard. Tout le repas étoit dirigé en bon ordre. Quand ils eurent pris leur réfection, le duc Naismes dit à Regnault : Cousin, je vous prie de nous donner des réponses ; Seigneurs, dit Regnault, je ferai tant, que le Roi sera content de nous, car je ferai ce qu'il lui plaira pour avoir la paix avec lui. Alors il fit apporter l'épée du Roi, sa couronne, l'Aigle d'or et les épées des douze Pairs de France.

Quand Oger vit cela, il se mit à rire et dit : Par ma foi, Regnault, vous aviez un bon butin, si vous l'eussiez gardé. Richard voyant que Regnault vouloit rendre l'Aigle, il lui dit : Frère, je jure sur la foi que je dois à Dieu qu'on ne rendra pas ce que j'ai pris par force d'armes. Frère dit Regnault, laissez-moi faire ; non pas, dit Richard, car le Roi m'a trop maltraité avec un bâton, lorsque j'étois prisonnier en sa tente. Sire, dit le Duc de Naismes, n'en parlons plus, prenons en gré tout ce que Regnault nous donne ; car il nous en fait assez. Ma foi, dit l'Archevêque Turpin, c'est bien, ils reprirent la couronne du Roi et toutes leurs épées.

Quand ils les eurent, Oger dit à Regnault : Cousin, je vous conseille de venir avec nous, Maugis restera ici pour garder votre château. Seigneurs, dit Regnault, je crains que le Roi ne me fasse mourir indignement. Venez en toute sûreté, dit le duc Naismes, car nous vous conduirons, ainsi il n'y a point de danger. Seigneurs, dit Regnault, sur votre assurance, j'obéirai à vos ordres. Regnault étant donc convenu d'aller avec les messagers de Charlemagne, ils montèrent tous à cheval, et Regnault se fit armer de pied en cap, aussi fit Allard ; quand Dame Claire vit que Regnault vouloit s'en aller avec les messagers, elle vint au-devant d'eux et s'agenouillant, elle leur dit : Seigneurs, je vous remercie de l'honneur que vous avez fait à Maugis : Je vous supplie derechef d'avoir mon mari en recommandation et de ne pas l'abandonner. Dame, dit Oger, ne craignez rien, Regnault n'aura aucun mal ; Regnault prit deux chevaliers avec lui pour lui tenir com-

pagnie ; ils passèrent la rivière au lieu de Balançon, et quand ils furent passés, Oger commença à dire : Seigneurs, vous savez comme le Roi est vaindicatif ; je crains beaucoup pour ce pauvre Regnault que nous avons amené. Il faut savoir la volonté de Charlemagne avant qu'il voie Regnault. Oger, lui dit le Duc Naismes, vous avez raison, nous irons avec vous, je parlerai au Roi, et Regnault nous attendra ici jusqu'à ce que nous soyons de retour. Regnault leur dit : Je suivrai vos avis ; mais je vous prie de ne pas manquer à ce que vous m'avez promis. Ne craignez rien, dit le duc Naismes.

Oger et le duc Naismes allèrent à l'armée de Charlemagne, pour Regnault, il demeura avec l'Archevêque Turpin et Eston, Pinabelle, neveu de Charlemagne, qui étoit au gué de Balançon avec une grande compagnie, lorsque les susdits parlèrent ensemble, quand il entendit toute la convention, il se déroba de la compagnie et s'en alla vers le Roi auquel il dit : Sire, j'ai laissé Allard et Regnault au gué de Balançon, avec l'Archevêque Turpin et Eston, mais le duc Naismes et Oger viennent vers vous pour demander s'ils l'ameneront en assurance. Ce que vous me dites est-il vrai ? Oui, Sire ; Charlemagne dans l'instant apperçut Olivier auquel il dit : Allez au gué de Balançon, vous y trouverez Regnault et Allard, menez deux cents chevaliers bien armés, prenez les quoiqu'il en arrive, amenez-les auprès de moi et demandez-moi ce que vous voudrez. Pendant qu'Olivier étoit allé auprès de Balançon, le duc Naismes et Oger arrivèrent devant la tente de Charlemagne et ils y entrèrent aussitôt, Oger salua humblement le Roi ; mais il ne lui répondit pas un seul mot. Quand Oger vit cela, il lui dit : Je suis surpris que vous nous fassiez un si mauvais accueil, puisque nous venons d'obéir à vos ordres. Oger, dit le Roi, où est Regnault ? Je suis certain que vous l'avez amené avec vous. Sire, répondit Oger, il est vrai, nous l'avons amené sur notre foi pour prendre ôtages des trèves que vous lui avez données. Par Saint-Denis, dit le Roi Charlemagne, je n'en ferai rien ; car si je puis le tenir il périra. Sire, dit Oger, je suis surpris de ce que vous m'avez dit de Regnault ; Sire, dit le duc Naismes, un Roi comme vous êtes, ne devroit pas avoir dit de telles paroles pour la moitié de son royaume. Sire, au nom de Dieu, ne vous attirez point de blâme ; si vous faites ce que vous venez de dire, je vous certifie que l'archevêque Turpin, Eston et moi vous en sauront mauvais gré et sauverons Regnault de toute puissance, puisque nous l'avons amené sur votre foi. On verra, dit Charlemagne, comment, vous l'aiderez. Sire, dit Oger, si vous nous faites outrage ou deshonneur, nous vous rendrons la foi que nous vous devons, et nous combattrons tous contre vous.

Quand Olivier fut arrivé sur Balançon, il arriva comme par hasard et vit Regnault qui étoit à pied, n'ayant pu monter sur Bayard. Quand Regnault vit cela, il retourna vers l'archevêque Turpin et vers Eston ; il leur dit : Vassaux, je crois que vous m'avez trahis, je ne l'eusse jamais pensé, c'est mal agir. Sire, dit l'archevêque Turpin, je vous jure sur ma foi que nous ne savons rien de cela, je vous promets que nous vous défendrons de toute notre force. Regnault dit ensuite à Olivier : C'est maintenant que vous devez me rendre la courtoisie que je vous ai faite lorsque mon cousin Maugis vous abattit aux plaines de Vaucouleurs ; vous savez qu'une politesse en demande une autre ; car quand vous fûtes à terre, je vous rendis votre cheval et vous aidai à monter. Sire, dit Olivier, il est vrai, je vous promets que je suis bien fâché de vous avoir trouvé ici et de vous défendre contre tous.

Cependant arriva Roland qui étoit venu après Olivier pour lui aider à prendre Regnault et son frère. Et quand il fut venu auprès, il commença à crier : Regnault, vous êtes pris : Quand il eut dit cela, il vint vers Oger qui l'avoit suivi à grande course, il lui dit : Certainement Roland, sur ma foi, vous ne ferez aucun mal à Regnault,

car le duc Naismes et moi l'avons amené sur notre foi et serment pour prendre des ôtages et trève que nous lui avons donné de par le Roi, comme vous savez qu'il nous en avoit chargé, je vous dis que si vous lui faites outrages, vous nous le ferez. Roland, dit Oger, par ma foi, si vous l'attaquez nous l'aiderons. Alors Olivier dit à Roland: Je vous prie que vous laissiez Regnault, car il m'a fait une courtoisie, maintenant je lui veux rendre, si vous voulez me croire, nous le mènerons vers le Roi, nous forcerons tous de faire son appointement. Seigneurs, lui dit le duc Naismes, Olivier parle honnêtement, car s'il nous fait passer pour traîtres, ce seroit grande honte à lui et à nous s'il fait outrage à Regnault, nous ne le souffrirons pas; alors Roland et Olivier menèrent Regnault au pavillon de Charlemagne; mais le duc Naismes, l'archevêque Turpin et Eston n'abandonnèrent point Regnault, et quand Olivier voulut le présenter à Charlemagne, Oger s'avança et dit: Sire, vous savez que vous nous mandâtes quatre qui sommes ici devant vous à Montauban pour dire à Regnault ce dont vous nous avez chargé, et il a fait tout ce que nous lui avons dit de votre part, qu'il n'auroit nul mal, et vous l'avez fait prendre. Nous n'aurions pas pensé jamais à cela, vu que votre couronne, nos épées et ainsi que votre Aigle d'or, vous l'aurez quand il vous plaira, vous lui avez promis que vous ne laisseriez point de mal que vous ne nous en fassiez. Si vous tenez votre promesse, vous serez blâmé; mais si vous voulez travailler honnêtement comme Seigneur, prenez garde que nous ne soyons blâmés; envoyez Regnault à Montauban avec ce qu'il nous a donné, alors faites-lui ce que vous pourrez. Oger, dit Charlemagne, vous parlez en vain, vos associés aussi; car je n'en ferai rien qu'à ma volonté et l'eussiez-vous juré, je n'en ferai pas de Regnault comme de Maugis.

Quand il eut dit cela, il se tourna vers Regnault et lui dit: Je vous tiens, vous ne m'enchanterez pas comme a fait Maugis, car je vous ferai brûler. Sire, dit Oger, ne le faites pas. Oger, dit le Roi, voulez-vous défendre mon ennemi contre moi? Sire, que voulez-vous que je fasse? vous m'avez appelé traître; sachez que je ne le suis pas, ni personne de ma famille, et je ne connois personne au monde que s'il disoit que je suis traître, je combattrois avec lui. Par ma foi, dit Charlemagne, je vous le vais prouver par les armes: Sire, dit Regnault, parlez maintenant comme Roi, je vous donne mon gage et trouverai mon ôtage. Alors il dit à Oger, au duc Naismes, à l'archevêque Turpin et Eston de vouloir bien le cautionner. Regnault, dit le duc Naismes, nous vous en cautionnerons bien volontiers. Regnault dit alors: Sire, voici les cautions, les acceptez-vous? Oui, dit le Roi, je n'en demande plus. Regnault, dit ensuite: Qui voudra combattre contre moi? Ce sera moi, lui répondit le Roi. Mon oncle, dit Roland, non pas s'il vous plaît, je le ferai. Sire, dit Regnault, mettez qui vous voudrez. Bayard fut rendu à Regnault qui s'en alla à Montauban et avec lui Oger, le duc Naismes, Eston et Allard. Toute la nuit Regnault et sa compagnie firent bonne chère à Montauban et furent honorablement reçus par la Dame Claire; le lendemain ils entendirent la messe et Regnault se fit armer, dit adieu à Dame Claire, son épouse, et dit à ses frères: Je vous laisse le château en garde et vous recommande ma femme et mes enfans, car je m'en vais combattre le meilleur chevalier du monde, je ne sais ce qu'il en arrivera, vous aurez besoin de ce château. Voici mes cautions qui viendront avec moi. Par ma foi, dit Allard, nous irons avec vous et nous verrons le combat, et comme votre bon droit sera gardé; car si vous avez besoin de secours nous vous en donnerons. Regnault dit à Maugis, qu'il restât au château et qu'il lui recommandoit toutes choses: Ils se mirent ensuite en chemin et arrivèrent au pied de Montfaucon, lieu destiné pour le combat.

CHAPITRE XXIII.

Comme Regnault combattit contre Roland, et comme Maugis emporta le Roi tout endormi à Montauban dessus Bayard.

Quand Roland vit le jour, il se leva et alla entendre la messe, puis il se fit armer et monta à cheval. Alors Charlemagne lui dit : Mon neveu, je vous recommande à Dieu qu'il vous ait en sa garde et veuille vous garder de mort et de prison, car vous savez que Regnault a raison et que nous avons tort, ainsi je ne voudrois pas pour la moitié de mon royaume qu'il ne vous arrivât aucun mal. Sire, dit Roland, votre repentir est trop tard, puisque vous saviez avoir eu tort, vous ne deviez pas accepter la bataille, mais puisque la chose est si avancée, je ne puis la laisser sans que ce ne soit à mon grand déshonneur. Or que Dieu m'ait en sa bonne et sainte garde par sa divine miséricorde. Roland trouva Regnault qui l'attendoit auquel il cria : Regnault, vous avez à faire aujourd'hui à moi; Regnault lui dit : Roland, il n'appartient pas à tel chevalier que vous de menacer, voulez-vous la paix ou la bataille, vous l'aurez. Regnault, dit-il, je ne suis pas venu ici pour la paix, méfiez-vous de moi, vous en serez mieux ; prenez aussi garde à moi, dit Regnault, car aujourd'hui j'abaisserai votre orgueil. Alors ils piquèrent leurs chevaux et se donnèrent de si grands coups qu'ils brisèrent leurs lances et s'entre heurtèrent si rudement sur leurs écus, qu'il fallut que Regnault tomba à terre la selle entre les deux cuisses; Regnault abandonna les étriers; il se releva promptement et monta sur Bayard sans selle, il courrut contre Roland et lui donna un si grand coup d'épée que Roland s'en sentit fort blessé, lequel mit la main à son épée et courut contre Regnault. Le combat devint terrible entr'eux ; car ils se déchirèrent leurs hauberts en plus de mille pièces; tant que les barons qui les regardoient eurent pitié d'eux. Quand le Duc Naismes eut long-tems regardé le combat, il s'écria: Ah! Charlemagne, maudite soit votre cruauté; car par votre haine vous causez la mort des deux meilleurs chevaliers du monde, et vous pourrez en avoir à faire un jour. Regnault voyant qu'aucun ne pouvoit gagner, dit à Roland : Si vous voulez m'en croire nous combattrons à pied afin de ne pas tuer nos chevaux, car nous ne pourrions jamais en trouver d'aussi bons. Vous avez raison, dit Roland. Quand ils furent descendus ils coururent l'un contre l'autre comme deux lions. Roland voyant qu'il ne pouvoit vaincre Regnault, courut contre lui et l'empoigna; Regnault lui demanda la lutte ; ils se retournèrent long-tems et ne purent se faire tomber ni l'un ni l'autre. Voyant qu'ils ne pouvoient se renverser, ils se laissèrent aller et se reculèrent pour respirer, ils étoient bien fatigués, leurs écus, hauberts et casques étoient tous brisés, où ils s'étoient combattus la terre étoit aussi foulée comme si l'on eût battu du blé. Charlemagne voyant que l'un ne pouvoit pas gagner l'autre, et que les deux étoient très mal en ordre, il eut peur pour Roland ; il se mit à genoux, éleva les mains au ciel, et dit en pleurant : Grand Dieu ! qui créâtes le monde, la mer, le ciel et la terre, qui délivrâtes la grande sainte Marguerite des dents de l'horrible Dragon, et Jonas du ventre de la Baleine, je vous prie de vouloir bien délivrer mon neveu Richard et faire cesser la bataille, daignez m'inspirer de quelle manière il faut agir pour l'un et pour l'autre. Les frères de Regnault le voyant ainsi fatigué, eurent grande peur pour sa personne, ils se mirent à prier Notre-Seigneur de vouloir préserver leur frère de mort et de prison. Notre-Seigneur à la prière du Roi fit voir un beau miracle, car il fit paroître une si grande nuée que l'un ne pouvoit voir l'autre. Roland dit alors à Regnault : où êtes vous allé? certainement ou il est nuit ou je ne vois rien ; sûrement, dit Regnault, ni moi aussi. Regnault dit Roland, je vous prie que vous me fassiez une courtoisie, une autre fois j'en ferai bien autant pour vous, si vous vouliez me le demander. Alors Regnault lui répondit : Je le veux, mon honneur sauvé; grand merci, dit Roland, de votre bonne volonté, sachez que la chose que j'exige de vous, c'est que vous me conduisiez à Montauban ; Roland, dit Re-

gnault, si vous voulez le faire, j'en serai content. J'irai sur ma foi, dit Roland; Sire, lui dit Regnault, que Dieu vous rende l'honneur que vous faites, car je ne l'ai pas déservi envers vous. Roland après avoir dit cela, recouvra la vue et vit aussi clair qu'auparavant; il apperçut Mellanie son cheval et monta dessus, pareillement Regnault sur Bayard. Le Roi voyant cela, fut très-surpris et se mit à crier: Seigneurs, regardez, je ne sais ce que tout cela veut dire, car Regnault emmène Roland, on verra si vous le laisserez emmener; quand les barons de France entendirent le Roi parler ainsi, ils coururent tous auprès de Regnault, Charlemagne les suivit jusqu'aux portes de Montauban, et commença à crier à haute voix: Regnault, ce que vous avez fait ne vaudra rien, tant que je vivrai vous n'aurez pas la paix. Il s'en retourna à son armée vers Montauban. Ses gens le voyant venir, allèrent au-devant de lui et dirent: Sire, qu'avez-vous fait de Roland? Seigneurs, dit le Roi, il est allé à Montauban. Je vous commande à tous qu'incontinent et sans retard mon siège soit transporté tout auprès de Montauban. Olivier portera l'oriflamme et Richard de Normandie conduira notre armée. Il eut à peine ordonné, que chacun, sans le contredire, se mit en devoir de démonter les tentes pour camper devant Montauban.

Toute l'armée décampa, Richard de Normandie vint auprès du gué de Balançon avec dix mille combattans pour garder le passage jusqu'à ce que l'armée fut passée. Cependant le Roi étoit allé devant pour savoir où il passeroit son siège. Quand l'armée fut arrivée devant Montauban, le Roi fit aussi-tôt dresser sa tente au-devant de la porte. Quand l'armée fut campée, celui qui faisoit le guet sur la tour, s'en vint vers Maugis et lui dit: Sachez que le Roi est arrivé avec son armée et l'a fait camper devant la grande porte. Ne vous inquiétez pas, dit Maugis, il cherche sa perte, il la trouvera plutôt qu'il ne pense. Il conta à Regnault comme le Roi étoit venu camper son armée devant Montauban, il dit à Maugis: Cousin, je vous prie de faire bon et cette nuit, car nous sommes exposés. Après que tout fut couché, Maugis s'en alla dans l'écurie, détacha Bayard, monta dessus, sortit de Montauban, alla à la tente du Roi qu'il charma ainsi que tous ceux de l'armée; il vint vers le Roi, le prit et le mit ensuite sur Bayard, puis il l'emmena dedans Montauban et le coucha dans son lit, il alluma un flambeau qu'il mit au milieu de la chambre de Regnault auquel il dit: Cousin, que donnerez-vous à qui mettroit le Roi entre vos mains? Par ma foi, répondit-il, il n'y a rien que je ne donnasse si l'on me l'amenoit ici: Cousin, dit Maugis, me promettez-vous qu'il ne souffrira aucun mal, et je vous le ferai voir; je vous le jure: alors Maugis le mena dans sa chambre et vit le Roi qui dormoit, Maugis dit à Regnault de le bien garder. Il quitta Regnault, prit une écharpe et un bourdon et sortit de Montauban.

CHAPITRE XXIV.

Comme Maugis, pour sauver son ame, s'en alla se rendre dans un Hermitage, où il vécut très-long-tems en pauvreté.

Quand Maugis eut rendu Charlemagne prisonnier à son cousin Regnault, il s'en alla de Montauban sans le dire à personne du château, sinon au portier; alors Maugis marcha tant qu'il arriva à Dordogne et passa la rivière; quand il fut tout-à-fait passé, il se mit dans un bois épais et marcha jusqu'à l'heure de None, ensuite regarda au loin et apperçut un Hermitage fort ancien (*voyez la planche*); il s'en alla dans ce lieu et le trouva fort agréable, car il y avoit devant la porte une belle fontaine. Maugis entra dans la chapelle et se mit à genoux, il adressa son humble prière à Notre-Seigneur, le pria de lui pardonner ses péchés. Comme il étoit fervent dans ses prières, il fit vœu de passer dans ce lieu le reste de ses jours pour y servir Dieu; il résolut de ne vivre que de racines. Alors il pria Dieu qu'il lui plût que Regnault et ses frères pussent avoir la paix avec Charlemagne et qu'il mourroit content s'il apprenoit cela. Il résolut de faire pénitence des maux qu'il avoit fait au tems



tems passé pour venger la mort du Duc Beuves son père, un des vaillans chevaliers, parce qu'il avoit été tué par la trahison de Ganélon.

CHAPITRE XXV.

Comme Charlemagne dépité du tour de Maugis, qui l'avoit si bien fait dormir, ne put oublier cette injure, au point qu'étant mis en liberté par Regnault, il réduisit bientôt à la famine le château de Montauban.

Alors Regnault appela ses frères et leur dit : Dites-moi ce que nous ferons du Roi que nous tenons en nos mains? vous savez qu'il nous a long-tems endommagé et fait plusieurs maux, ainsi il me semble que nous devons nous venger de lui, puisque nous le tenons. Sire, dit Richard, je ne sais ce que vous ferez, mais si vous m'en croyez, il sera bientôt pendu; car après sa mort, il n'y aura personne en France qui ose nous attaquer. Regnault baissa la tête et se mit à méditer en lui-même sérieusement. Richard lui demanda à quoi il pensoit, pensez-vous qui en fera l'office? je le ferai bien, et dès à présent si vous voulez me le livrer. Regnault leva la tête et dit : Mes frères, vous savez que le Roi est notre souverain Seigneur, et d'ailleurs, vous voyez comment Roland, le Duc Naismes, Oger, l'Archevêque Turpin et Eston sont ici pour faire notre appointement. Ils connoissent bien que nous avons le droit, et conséquemment si nous le tuons à droit ou à tort, chacun nous en voudra et tant que nous vivrons nous aurons guerre. Allard lui dit alors : Frère, vous parlez avec prudence, mais si nous ne pouvons avoir la paix avec lui, il me semble que nous la lui devons demander une fois pour tout; et s'il la donne Dieu soit loué; et s'il nous la refuse, gardons-le sans le faire mourir, de telle manière qu'il ne puisse pas nous faire du mal. Seigneur, dit Richard, nous avons un bon chef en notre frère Regnault, laissons-le et faisons ce qu'il voudra. Ils laissèrent le Roi endormi; ils s'en furent dans la chambre de Roland. Regnault commença à dire : Roland, levez-vous, je vous prie, envoyez chercher Oger, l'Archevêque Turpin et tous les autres qui sont ici, car je vous dirai une chose; Roland voyant venir Regnault à cette heure, fut bien surpris, néanmoins il envoya chercher tous ses gens; quand ils furent arrivés, Regnault leur dit; Seigneurs, vous êtes mes amis, vous devez savoir que j'ai ici un prisonnier par lequel je puis avoir la paix et aussi tout mon héritage. Regnault, dit Richard, je vous prie de me dire qui il est et comme vous l'avez amené ici? C'est Charlemagne notre Roi. L'avez-vous pris par force d'armes? Non, sûrement, dit Regnault. Dites-moi, je vous prie, comment cela s'est fait cette nuit? Sachez, dit Regnault, que je ne sais comment Maugis a travaillé, car il l'a apporté ici et l'a couché dans un lit en la chambre où il est endormi Seigneurs, dit le Duc Naismes, comment se peut-il faire que Maugis ait pris le Roi? vous savez qu'il se fait garder nuit et jour. Tout se fait par Dieu, par amitié pour Regnault; car désormais la guerre sera terminée, dont je remercie Notre-Seigneur, car plusieurs chevaliers sont morts. Roland et les autres chevaliers s'en allèrent ensuite dans la chambre où le Roi dormoit si fort qu'on ne pouvoit l'éveiller. Quand les barons virent le Roi endormi, ils furent bien surpris et Roland parla le premier et dit : Regnault, où est Maugis qui a si bien exploité? Je vous prie de le faire venir afin qu'il l'éveille, et étant éveillé nous irons tous à ses pieds pour lui crier merci, et je vous prie de ne plus l'outrager en paroles. Par ma foi, dit Regnault, j'aimerois mieux mourir enragé que de dire des injures au Roi; mais je lui proposerai mes frères et moi pour obéir à ses ordres, je le prierai qu'il lui plaise nous accorder la paix. Je m'en vais chercher Maugis pour venir avec moi; il le chercha très-long-tems et ne put point le trouver, dont il fut bien irrité.

Lorsque le portier apprit qu'il cherchoit Maugis, il dit : Sire, sachez qu'il s'en est allé cette nuit vêtu avec de pauvres haillons, il m'a prié de lui ouvrir la porte et est parti, je ne l'ai pas vu depuis. Regnault connut

alors que Maugis s'en étoit allé, parce qu'il ne vouloit pas essuyer le courroux du Roi: il commença à pleurer; puis s'en retourna auprès des barons et leur raconta comme Maugis s'en étoit allé, et Richard leur dit: Ah! cousin, que ferons-nous désormais, puisque nous vous avons perdu! nous pouvons dire que nous sommes vaincus; car vous étiez notre espérance. Il n'y a pas long-tems que je serois mort honteusement si ce n'eut été vous. Si vous avez enduré des peines et encouru la disgrâce du Roi, ce n'est que par amitié pour nous. Alors il grinça les dents de colère, mit la main à l'épée et voulut tuer le Roi; mais Roland l'en empêcha, Oger et Naismes lui dirent: O Richard, ce seroit bien mal agir que de tuer un homme qui dort, et d'autre part s'il plaît à Dieu, avant que nous sortions d'ici, nous mettrons tout à bonne paix. Naismes dit: Seigneurs, nous avons grand tort de nous chagriner, car toute notre tristesse ne peut nous apporter aucun bénéfice, et je vous prie en conséquence, que vous vouliez vous appaiser et que nous commencions à parler de votre paix qu'il faudra faire avec Charlemagne, afin que l'on termine cette guerre qui a duré si long-tems, mais je m'étonne comment nous pourrons lui parler sans avoir Maugis, car nous ne pouvons l'éveiller, et si Dieu n'y remédie, nous ne lui parlerons pas. Comme les barons parloient ensemble, l'enchantement passa, mais ils ne firent pas attention que le Roi étoit éveillé, il se leva tout de bout et commença à regarder autour de lui, et fut surpris quand il reconnut qu'il étoit au château de Montauban entre les mains de Regnault, il fut fort fâché et devint si furieux que tous ceux qui étoient là crurent qu'il étoit devenu fou. Quand il fut bien éveillé il connut bien ce qu'avoit fait Maugis, et jura que tant qu'il vivroit, la paix ne se feroit tant qu'il seroit dans Montauban, jusqu'à ce qu'on lui eût livré Maugis pour en faire à sa volonté. Richard lui dit: Comment diable, Sire Roi, pensez-vous parler ainsi? Vous savez que vous êtes notre prisonnier et vous nous menacez encore; si ce n'étoit que j'ai promis que je ne vous ferois pas de mal, je vous trancherois la tête. Regnault dit: Laissons dire au Roi sa volonté, demandons-lui grâce et prions qu'il appaise son courroux; car la guerre a trop long-tems duré. Regnault par sa sagesse appaisa ainsi ses frères, puis leur dit: Vous viendrez, s'il vous plaît, avec moi demander la paix à notre Seigneur Charlemagne.

Regnault, dit Allard, nous ferons ce qu'il vous plaira; Naismes dit: C'est agir avec prudence, et tout vous réussira en agissant ainsi Regnault et ses frères, Roland, Olivier Oger, le Duc Naismes, l'Archevêque Turpin et tous s'enorgueillirent semblablement: Regnault dit à Charlemagne: Grand Monarque, ayez pitié de nous, au nom de Dieu, car mes frères et moi nous nous rendons à vous pour vous servir moyennant nos vies sauvées; et nous ferons tout ce qu'il vous plaira ordonner; qu'il vous plaise faire la paix avec nous; et s'il ne vous plaît me pardonner, je vous prie en grâce de pardonner à mes frères, de leur rendre leurs héritages et je vous donnerai Montauban et Bayard: Charlemagne dit: Quand tout le monde m'en parleroit je n'en ferois rien, si je n'ai Maugis pour le faire mourir. Hélas! dit Regnault, je me laisserois plutôt pendre que de consentir à la mort de mon cousin Maugis, il ne nous a jamais desservi, au contraire, il m'évite plutôt d'être notre maître: Regnault, dit le Roi, ne croyez pas que malgré que je sois votre prisonnier, je fasse aucune chose contre ma volonté. Sire, je me veux humilier devant vous, j'aime mieux que vous soyez en tort que nous. Dites-moi, je vous prie comment vous rendrai-je Maugis notre vie, notre secours et notre espoir en tous lieux. Ainsi, Sire, je vous dis que si vous aviez mes frères dans vos prisons et que vous les voulussiez faire pendre, quand je tiendrois Maugis et qu'il seroit en mon pouvoir, je ne vous le donnerois pas pour racheter mes frères, et je vous jure que je ne sais où il est allé. Ah! dit le Roi, que Dieu le maudisse, car je suis sûr qu'il est ici. Non, lui dit Regnault, ma foi. Alors Regnault se tourna devers Roland et les autres barons et leur dit: Seigneurs, pour l'amour de Dieu, priez le Roi, qu'il veuille prendre pitié de

mes frères et de moi, afin que nous puissions aller en France. Le Duc Naismes qui étoit alors à genoux, ayant entendu ce que Regnault avoit dit, dit au Roi : Sire, il me semble que vous pourriez accepter l'offre que Regnault vous fait, avant qu'il n'en arrive un plus grand mal ; car tous ceux de votre cour en sont bien contens. Charlemagne jura par Saint-Denis qu'il n'en feroit rien, s'il n'avoit Maugis pour en faire à sa volonté. Quand Regnault entendit ces paroles, il se releva aussi-tôt tout indigné, ses frères et les Barons se relevèrent aussi ; alors il parla à Roland et lui dit : Sire, Roland, et vous Barons de France, je veux bien que le Roi soit instruit de ma volonté et je lui dirai devant vous. Sachez, puisque je ne puis trouver grâce auprès de lui, je vous prie de ne pas me blâmer dorénavant si je demande mon droit, car je l'ai prié en toute manière comme loyal chevalier doit faire, il se tourna du côté du Roi et lui dit : Vous pouvez partir quand bon vous semblera, car je vous promets de ne vous faire aucun mal parce que vous êtes mon souverain Seigneur, quand il plaira à Dieu, nous aurons la paix avec vous. Tous les barons de France s'étonnèrent de la grande franchise de Regnault. Le Duc Naismes dit alors : Dieu ! avez-vous entendu la grande humilité de notre chevalier Regnault? Richard lui dit : Frère, que voulez-vous faire? quoique nous tenions ce méchant Roi sous notre puissance, et que sa vie soit entre vos mains, il a un si grand orgueil, qu'il ne veut rien faire de ce qu'on lui conseille, il nous menace encore plus fort ; et vous voulez qu'il s'en retourne, nous en souffrirons ; car s'il nous tenoit comme nous le tenons, tout l'or du monde ne suffiroit pas pour empêcher qu'il ne nous fit périr honteusement. Je vous dis que vous faites une grande folie de le laisser aller, car si vous vouliez, vous pourriez maintenant avoir la paix. Il me semble que vous ne cherchez que notre mort. Quand il ouït parler son frère, il lui dit irrité, tais-toi, mauvais garçon, que Dieu te punisse, car il s'en ira malgré vous, et la paix que vous désirez ne sera faite que quand il plaira à Dieu.

Il appela alors un de ses Gentilshommes et lui dit : Partez incontinent et me faites amener mon cheval Bayard, car je veux que mon souverain Seigneur s'en aille dessus jusqu'à son armée. Richard ayant entendu cela, s'en alla très-irrité. Cependant le Gentilhomme appela Bayard, et Regnault le présenta à Charlemagne, et lui dit : Sire, allez vous en quand il vous plaira ; il monta sur Bayard et sortit de Montauban pour retourner auprès de ses gens. Regnault le conduisit jusqu'à la porte de la ville. Quand les Français le virent revenir, ils furent tous bien contens. Ils lui demandèrent comment il s'en étoit allé et s'il avoit accordé la paix. Seigneurs, assez bien, Dieu merci ; mais je n'ai pas voulu faire la paix, et tant que je vivrai, elle ne se fera pas. Sire, demanda un de ses barons, comment Bayard vous a-t-il été délivré? Ma foi, Regnault me l'a livré à sa volonté, malgré ses autres frères. Sire, lui dirent les Barons, n'avez-vous pas vu Roland, Olivier, le Duc Naismes, Oger, l'Archevêque Turpin et Eston ? Oui, sûrement; mais ils m'ont tous abandonné par amitié pour Regnault, et si je puis les tenir, je leur montrerai qu'ils ont mal fait. Il fit remener Bayard à Regnault qui le voyant ramené, dit à Roland et à ceux qui l'accompagnoient : Seigneurs, je vois que vous êtes dans les mauvaises grâces du Roi par amitié pour moi ; ainsi Seigneurs, je vous quitte de toutes les querelles que je pourrois avoir sur vous, vous pouvez vous en aller quand il vous plaira. Alors les barons s'en retournèrent à l'armée du Roi et lui dirent : Sire, nous venons vous demander grâce, vous priant de vouloir apaiser votre colère contre nous ; puisque la paix ne vous est pas agréable, nous avons abandonné Regnault et ses frères, et ils ne seront jamais secourus par nous tant que nous vivrons. Seigneurs, dit le Roi, je vous pardonne et vous prie d'une chose ; c'est que nous allions attaquer Montauban, tant de jour que de nuit, car je suis assuré qu'ils n'ont guère de vivres, le passage est serré de si près que personne ne peut entrer ni sortir pour leur procurer des vivres, et ils seront bientôt affamés.

Et ce qui est pire, ils ont perdu le traître Maugis qui faisoit lui seul toute leur espérance, ainsi je suis décidé à ne jamais lever le siége que je ne les aye à ma volonté. Alors le Duc Naismes se leva et lui dit : Sire, vous dites que ceux de Montauban n'ont plus de vivres, et que vous ne leverez pas le siége que vous ne les ayez affâmés. Je vous jure que vous y serez bien long-tems. Sire, je vous supplie de vous en rapporter à mon avis, s'il est bon ; faites d'abord attention à la politesse que Regnault vous a faite ; car si ce n'eût été lui, personne au monde n'auroit pû empêcher que Richard son frère ne vous eût tranché la tête. De plus, pensez à la grande humilité dont il s'est toujours servi ; à la confiance qu'il eut en vous quand il vous donna son cheval qui n'a pas son pareil au monde. Si vous réfléchissez bien à tout, vous verrez que jamais homme ne vous fit tant de générosité que lui, d'ailleurs, c'est qu'ils sont tous comme l'on sait, vaillans chevaliers. Je vous jure, Sire, sur tous les Saints, qu'avant que vous preniez Montauban, ses gens et lui vous feront tant de mal que vous vous en souviendrez. De plus, vous devez considérer que nous ravageons les champs et que vous dépenserez votre argent ; il seroit mieux que vous l'employassiez à faire la guerre contre les Sarrasins, que de l'employer sur les quatre fils Aymon, car les Sarrasins sont maintenant en repos et en grande joie à l'occasion de cette guerre, car si la guerre leur manque, nous l'aurons à soutenir, et elle est si cruelle et si terrible qu'il y est mort plusieurs nobles vaillans chevaliers.

Charlemagne fut bien étonné, quand il entendit le Duc Naismes lui parler ainsi ; tout son sang lui frémit dans ses veines et il devint pâle, tant il étoit transporté de colère ; il se mit à regarder Naismes de travers et lui dit par dépit : Duc Naismes, par la foi que je dois à mon Dieu, s'il y a personne assez hardi pour me parler jamais de faire la paix avec les frères Aymon, je lui ôte mon amitié, car je suis résolu de n'en rien faire, telle personne qui puisse m'en parler ; je les prendrai quoiqu'il m'en coûte ou jamais d'ici je ne pars. Quand les barons l'entendirent parler si rudement, ils en furent bien surpris et ne dirent rien davantage. Quand Oger vit que les barons n'osoient plus parler de cette affaire, il dit au Roi : Maudit soit le moment où Regnault empêcha Richard de vous trancher la tête ; car vous ne les menaceriez plus. Le Roi ayant entendu ce qu'Oger lui disoit, baissa la tête et dit ensuite : Barons, j'ordonne expressément que chacun se mette en armes, car je veux, dès cette heure, que l'on fasse le siége de Montauban ; ses ordres furent aussitôt exécutés. Quand ils furent prêts, ils vinrent en bon ordre avec des échelles et marteaux pour renverser les murailles ; ils se présentèrent devant le Roi pour remplir ses ordres. Quand il les vit bien préparés, il leur commanda d'aller attaquer Montauban. Regnault voyant ses ennemis, appela son frère Allard et lui dit : Frère, je vous prie que vous preniez mon cor et en donniez hautement pour que nos gens s'arment, car voici les Français qui viennent nous attaquer, ce qu'il fit. Lorsque ceux du château l'entendirent ils en furent bien étonnés, et sans faire une longue demeure, ils s'armèrent et se mirent en défense sur les murailles. Les Français arrivèrent et se jetèrent dans les fossés, alors ils dressèrent leurs échelles contre les murailles ; mais ceux du dedans se défendirent bien vaillamment et détruisirent beaucoup de Français, car Regnault et ses frères se défendirent si bien qu'on ne pouvoit soutenir leurs coups. Ceux de Montauban firent une telle résistance qu'ils firent tomber ceux qui étoient sur les échelles. Quand le Roi vit cela, il connut bien qu'il ne pouvoit prendre Montauban par force.

Il fit sonner la retraite ; les Français n'en furent pas fâchés et le Roi perdit beaucoup de chevaliers, dont il en regretta la perte bien du tems après. Quand les Français furent retirés, le Roi jura que jamais il ne partiroit de devant Montauban qu'il ne l'eût affamé. Alors il ordonna qu'on mit à chaque porte deux cents chevaliers pour empêcher d'en sortir. Regnault voyant cela se mit à genoux, et élevant les deux mains vers le ciel, il dit : O mon Dieu,

qui souffrites en croix la mor et passion, je vous supplie de permettre que nous ayons la paix avec le Roi. Quand Richard ouït la prière de son frère, il lui dit: Si vous m'eussiez cru nous serions maintenant en paix, et Charlemagne eut été bien heureux de l'accorder pour sauver sa vie; vous savez que notre cousin nous l'avoit rendu prisonnier ici dans l'intention d'obtenir la paix avec lui; mais vous n'avez rien voulu entendre, et je vous promets qu'il ne nous vaudra rien.

Charlemagne tint pendant si long-tems Montauban assiégé, que les habitans manquoient presque de vivres, car celui qui pouvoit avoir un peu de pain étoit contraint de le cacher, parce qu'on n'en pouvoit avoir ni pour or, ni pour argent, tellement qu'ils mourroient de faim dans les rues, et l'un cachoit la viande à l'autre, le père à l'enfant, et le fils à la mère; Regnault fut contraint de faire construire un charnier pour enterrer les morts. Richard voyant son frère Regnault en grand chagrin, lui dit: Frère, cela va bien mal, il eût mieux valu tuer le Roi et nous ne serions pas en si grande pauvreté; il se mit ensuite à pleurer en disant: Hélas! je devrois me plaindre moi-même plutôt que de plaindre les autres, puisqu'il faut absolument périr comme le dernier. Mon très-cher cousin Maugis, qu'êtes-vous devenu? Vous nous manquez au besoin, et si vous étiez ici nous ne craindrions pas ni le Roi, ni la mort. Je sais bien que vous trouveriez encore assez de viande pour nous nourrir. Hélas! il faut que nous mourions de faim, car le Roi nous déteste plus que les Payens et les Sarrasins; il ne faut pas attendre qu'il ait pitié de nous, car c'est le plus cruel des Rois. Charlemagne fut informé par un de ses gens que la famine étoit grande dans Montauban, il en fut bien satisfait, et fit assembler tous les barons et leur dit: Seigneurs, les gens de Montauban se rendront malgré leurs dents, car la plupart sont déja morts de faim. Je veux que Regnault soit pendu et ses frères aussi; mais avant je veux que son frère Richard soit traîné par un roussin, et je défends à qui que ce soit d'aller contre ma volonté, et de me rien représenter. Quand le Duc Naismes, Roland, Olivier, l'Archevêque Turpin et Eston entendirent le Roi parler ainsi, ils furent très-mécontens par amitié pour Regnault, ainsi que pour ses frères; ils baissèrent la tête sans dire un seul mot, crainte d'encourir sa disgrâce.

Pendant que Charlemagne faisoit le siège de Montauban, en persécutant les quatre fils Aymon, leur père étoit du parti du Roi, faisant la guerre contre ses enfans, car il les avoit sommés comme il a été dit. Quand il entendit les menaces que le Roi faisoit à ses enfans, il en fut courroucé; car il savoit bien que si ses enfans mouroient, il n'auroit jamais joie; quoiqu'il leur fit la guerre, il ne les aimoit pas moins tendrement, car un bon sang ne peut se démentir. Ainsi il ne put s'empêcher de dire au Roi: Sire, je vous prie d'agir avec mes enfans selon la droiture, car je les aimerai toujours, ce sont mes enfans. Je ne veux rien entendre, dit le Roi, car Regnault a tué mon neveu que je chérissois. Il vit ensuite que les barons se parloient l'un à l'autre; il leur dit: Seigneurs, laissez-le murmurer, car je vous jure sur ma foi que je ne le quitterai pas pour un homme du monde, et ferai à ma volonté. Pourquoi je vous ordonne que chacun de vous fasse des engins pour abbattre cette tour ainsi que le reste, par ce moyen nous les rendrons tous bien étonnés; pour vous, mon cher neveu Roland, vous en ferez sept, Olivier en fera six, le Duc Naismes en fera quatre, l'Archevêque Turpin et Oger en feront quatre, et vous Duc Aymon, vous en ferez trois. Grand Dieu! répondit le Duc Aymon, comment pourrai-je faire cela! Sire, vous savez que ce sont mes enfans, et non des coquins, ce sont de vaillans chevaliers; et je vous promets que si je les voyois périr j'en mourrois aussi de douleur. Quand le Roi entendit ainsi parler le Duc Aymon, il en fut fort courroucé, et se mit à ronger un bâton qu'il tenoit à la main; puis il dit: S'il y a

quelqu'un qui ne fasse pas ma volonté, je lui tranche la tête avec mon épée. Sire, dit le Duc Naismes, ne vous irritez point, car ce que vous avez commandé sera fait dès-à-présent.

Alors les barons firent faire des engins comme le Roi leur avoit commandé; ils furent promptement travaillés; c'étoit des engins pour jeter grand nombre de pierres; on les éleva contre le château, ils l'endommagèrent considérablement. Il s'éleva un cri général dans tout le château, chacun s'alloit cacher où il pouvoit. Ceux de Montauban souffrirent cette perplexité jusqu'à ce qu'ils n'eurent plus à manger; Regnault voyant une telle extrêmité, dit: O Dieu, que pourrois-je faire? je vois bien que nous ne pouvons plus résister, car je ne sais où prendre des vivres. Ah! grand Dieu, où est Maugis? que ne sait-il mon affaire. Dame Claire entendant Regnault, lui dit: Mon cher ami, vous avez tort de vous allarmer, c'est le moyen de nous décourager tous, et de plus il y a encore plus de cent chevaux ici, je vous prie d'en faire tuer un et nous le mangerons, puis elle tomba pâmée aux pieds de Regnault en grande foiblesse. Regnault la releva et la tint dans ses bras: quand elle fut revenue, elle dit en pleurant: Hélas! Vierge Marie, le cœur me manque tant je sens de besoin. Mes chers enfans, je n'aurois jamais pensé que vous seriez morts de faim. Regnault fit tuer un cheval qu'il fit accommoder pour en donner à ses gens. Tous les chevaux qui étoient dans Montauban furent mangés l'un après l'autre, excepté quatre, savoir Bayard avec les chevaux de ses trois frères. Quand il n'y eut plus rien à manger, Regnault dit à ses frères: Que ferons-nous, il n'y a plus rien à manger que nos quatre chevaux, faisons-en tuer un afin que nos gens mangent; Richard dit: Ce ne sera pas le mien, et si vous avez envie de manger, faites tuer le vôtre, car vous n'aurez pas le mien, et si vous en avez besoin, vous le méritez bien, par votre orgueil nous sommes en cet état; parce que vous avez laissé aller Charlemagne, et si vous m'eussiez cru nous ne serions pas en cette misère. Le petit Aymon vint ensuite et dit à Richard en cette manière: Mon oncle, tout ce qu'on ne peut faire on doit le passer le mieux qu'on peut; il ne faut jamais répéter le passé; mais faites ce que mon père vous commande, s'il a manqué son attente, il le paie sûrement cher. Richard entendant son neveu parler si sagement, en eut pitié, et dit à Regnault: Faites tuer mon cheval quand il vous plaira; donnez-en à manger à madame votre épouse et à mes petits neveux; car mon neveu Aymon que voici, mérite bien à manger par le bon conseil qu'il m'a donné. Frère, dit Allard, faites tuer celui que vous voudrez, excepté Bayard, car celui-ci ne mourra point, et ce seroit grand dommage; je vous jure que j'aimerois mieux mourir que Bayard fut détruit. Frère, dit Richard, vous avez raison; alors on fit tuer le cheval de Richard et on le mangea. Regnault voyant qu'il n'avoit plus à manger, étoit plus fâché pour ses frères et sa femme que pour lui-même alors il dit: Je suis perdu sans ressource, il eût mieux valu croire mon frère, et je ne serois pas dans la misère où je suis. Je vois bien que Charlemagne a tant machiné qu'il m'a pris dans ses filets et je n'en puis échapper. Je sais que je ne dois m'en prendre à personne, car c'est moi qui ai fourni des armes contre moi, mon repentir est trop tardif. Mais Richard dit à son frère, que ferons-nous? Il faut nous rendre, puisque nous ne savons plus quoi faire. Regnault lui dit: Frère, nous rendrons-nous au plus méchant Roi du monde? mangeons plutôt non-seulement mon cheval Bayard, mais mes propres enfans pour résister plus long-tems, en attendant quelque secours, ou au moins du répit; car j'ai entendu dire qu'un jour de répit vaut beaucoup. Frère, dit Allard, je suis d'avis que nous mangions Bayard avant, qui nous a tant de fois gardé de mort; Regnault dit: Frère, voulez-vous manger Bayard qui est le meilleur cheval du monde? Je vous prie, avant de le tuer, de m'ôter la vie.

à moi-même, car je ne pourrai pas voir un spectacle aussi triste : quand vous m'aurez tué, vous pourrez tuer Bayard, et si vous ne le faites pas, je vous défendrai autant que vous m'aimez ; ne le touchez pas, car qui mal lui fera, me le fera. Quand la duchesse entendit ainsi parler Regnault, elle ne sut que faire, et dit avec regret : Ah! gentil Duc débonnaire, que ferons nos pauvres enfans, voulez-vous qu'ils meurent de faim par faute de votre cheval? Il y a trois jours passés qu'ils n'ont rien mangé, il faudra qu'ils meurent et moi aussi, car mon cœur tombe par foiblesse ; vous me verrez mourir si vous ne me secourez. Lorsque les enfans entendirent leur mère qui parloit ainsi, ils dirent à Regnault : Père, pour Dieu, donnez-nous votre cheval, aussi bien mourra-t-il de faim : il vaut mieux qu'il meure que nous. Quand les frères entendirent ainsi parler leurs neveux, Richard dit à Regnault; Gentil Duc, pour Dieu, ne souffrez pas que vos enfans, votre chère épouse périssent par la famine et nous aussi. Lorsque Regnault entendit parler ainsi son frère, son cœur s'attendrit et dit en pleurant : Mes frères, puisque vous voulez que Bayard meure, je vous prie de le tuer. Quand ils furent tous d'accord de tuer Bayard, ils vinrent à l'écurie et le trouvèrent qui jetoit un grand soupir. Quand Regnault vit cela, il dit qu'il se tueroit lui-même avant que Bayard pérît, parce qu'il lui avoit sauvé la vie plusieurs fois ; les enfans de Regnault entendant cela, s'en retournèrent à leur mère en pleurant de la grande faim qu'ils souffroient. Quand Regnault vit que ses enfans s'en étoient allés, il vint vers Bayard et lui donna un peu de foin, car il n'avoit autre chose à lui donner, et il vint vers ses frères et trouva Allard qui tenoit son neveu Aymon qui pleuroit, Richard tenoit Yon, Guichard tenoit la duchesse qui étoit pâmée, il leur dit : Ah! pour Dieu merci, je vous prie de prendre courage jusqu'à la nuit. Alors, je vous promets que nous aurons à manger. Frère, dit Allard, il nous faut souffrir malgré nous. Les chevaliers attendirent patiemment et quand la nuit fut venue ; Regnault dit : Frères, je vais parler à notre père pour voir ce qu'il me dira, et s'il nous laissera mourir de faim. Frère, dit Richard, je veux y aller avec vous s'il vous plaît, et vous en serez plus assuré ; mon frère, dit Regnault : n'y venez pas, je veux y aller tout seul, et si je ne vous apporte pas à manger, je vous délivrerai Bayard. Il sortit hors de Montauban le plus secrètement qu'il put, il alla ensuite à la tente de son père, il la connoissoit pour l'avoir vue de jour de dessus la grande tour. Il arriva qu'il trouva le Duc Aymon seul dans sa tente, qui étoit en attente pour savoir s'il auroit des nouvelles du château de Montauban. Quand Regnault vit son père, il lui demanda où il alloit et qui il étoit? Aymon, entendant parler Regnault, le reconnut et fut satisfait ; mais il ne le fit pas paroître, et lui dit : Toi-même qui es-tu, qui marche à cette heure si haut monté? Regnault entendant ainsi parler son père, le reconnut bientôt et dit : Sire, pour Dieu, ayez pitié de nous, car nous mourons de faim et tous mes gens sont morts, nous n'avons plus que Bayard qui ne moura pas tant que je vivrai, car il a beaucoup sauvé la vie à mes frères et à moi. Si vous ne voulez pas avoir pitié de nous, ayez pitié de mes enfans. Mon fils, dit Aymon, je ne puis vous aider, allez-vous-en, car je vous ai laissé, je ne puis me parjurer pour telle chose qui soit au monde, et par cette raison, je ne puis vous secourir, j'en suis fâché. Mon père, dit Regnault, vous avez tort, ne vous en déplaise, car si vous ne nous secourez, sachez que dans trois jours, ma femme, mes enfans, mes frères et moi nous mourrons de faim, car il y a déja trois jours que personne de nous n'a rien mangé, et que nous ne savons que faire. Vous êtes notre père, ainsi vous devez nous soulager. Je sais bien que si le Roi nous tient, il nous fera pendre, et ce ne sera pas un honneur pour vous, vous ne devez pas nous laisser, c'est la loi naturelle. Au nom de Dieu, mon père, ayez pitié de nous, et ne soyez plus irrité

irrité contre vos enfans, ce seroit trop de cruauté. Vous savez que Charlemagne a bien grand tort de nous persécuter ainsi. Aymon eut pitié du chagrin de Regnault, il le regarde ensuite en pleurant et dit : Mon fils, vous avez bien raison, car le Roi vous veut grand mal, et pour ce, descendez et entrez dans ma tente et prenez tout ce qu'il vous plaira, car rien ne vous sera caché; je ne vous donnerai pourtant rien contre mon serment. Regnault descendit et s'agenouilla humblement devant son père en le remerciant. Il entra ensuite dans la tente et chargea Bayard de pain et de viande fraiche. Bayard en portoit plus que n'eussent fait deux autres chevaux. Quand la nuit fut venue, Aymon qui ne pouvoit oublier ses enfans, dit à son maitre-d'hôtel : Vous savez que j'ai délaissé mes enfans, et j'en ai un grand regret, car ils sont dans une grande indigence, et quoique je les aye abandonné, je ne voudrois pas leur manquer. Nous avons trois engins que Charlemagne m'a fait faire pour abattre leurs murailles, et nous les avons déja beaucoup endommagées. Or il faut maintenant que nous les aidions, et je vous dirai comment. Il faudra que vous mettiez dans les engins du pain, de la viande salée et de la fraiche au lieu de pierres; on les jetera dans le château, quand je devrois mourir de faim, je ne leur manquerai pas tant que j'aurai, je me repens du mal que je leur ai fait; car tout le monde devroit m'en blâmer. Sire, dit le maître-d'hôtel, vous avez bien raison, vous en avez tant fait que chacun vous en blâme beaucoup.

Alors il fit remplir les engins de vivres et commanda au maître de les jeter dans Montauban. Plusieurs blâmoient le vieillard Aymon de ce qu'il tenoit contre ses enfans, car ils croyoient que c'étoient des pierres. Le lendemain Regnault trouva des vivres à foison que son père lui avoit fait jeter, dont il fut content et dit : Grand Dieu ! je vous rends grâce, je vois bien que celui qui met en vous son espérance, il ne peut lui arriver mal, il appela ses frères et sa femme, et leur dit : Mes frères, voyez comment notre père a eu pitié de nous. Charlemagne apprit que le vieillard Aymon avoit donné des vivres à ses enfans, il lui dit aussi-tôt : Aymon, pourquoi avez-vous été si hardi pour procurer à manger à mes ennemis, eux que je déteste, et je sais bien comme la chose va. Vous ne pouvez vous en excuser honnêtement; mais je vous jure que je m'en vengerai avant que la nuit fut venue, car vous en perdrez la tête. Sire, dit Aymon, je ne le veux pas nier; mais je vous dis que si vous me deviez faire mourir et jeter dans le feu, que je soulagerois mes enfans tant que j'aurois de quoi. Sire, mes enfans ne sont ni larrons, ni traîtres, ni meurtriers; mais ce sont les meilleurs et plus vaillans chevaliers du monde, et vous les voulez détruire de cette façon : il y a trop long-tems que cette guerre dure, ce que vous avez fait devroit vous suffire.

Quand il entendit parler Aymon, il fut fâché et peu s'en fallut qu'il ne le frappât. Le Duc Naismes lui dit : Sire, renvoyez Aymon, car vous l'avez trop tenu. Vous savez bien qu'il ne souffrira pas que ses enfans soient détruits; vous ne devez pas même l'en blâmer. Charlemagne lui dit : Puisque vous avez jugé, vous n'en serez point dédit, il se tourna vers le Duc Aymon et lui dit de quitter son armée et qu'il lui avoit fait plus de dommage que de profit. Je m'en irai volontiers, répondit Aymon. Alors il fit seller son cheval, monta dessus, et dit aux douze Pairs de France : Seigneurs je vous recommande mes chers enfans. Seigneurs, dit ensuite le Roi, je vous ordonne de faire défaire vos engins, car par eux j'ai perdu le château de Montauban. Et ainsi Regnault resta long-tems en bonne paix. Quelques tems après les vivres, commencèrent à lui manquer. Regnault dit alors : Grand Dieu ! que ferai-je donc ? Je vois bien qu'à la longue nous ne pourrons plus y tenir, Charlemagne n'aura pas pitié de nous. Ah ! Maugis ! que n'êtes vous ici pour nous empêcher de souffrir tant de peines. Comme Regnault se plaignoit en lui-même, il vit venir Allard qui étoit si foible qu'à peine il pouvoit se soutenir; il dit à Regnault : Seigneur, il faut tuer Bayard, car nous ne pouvons plus résister au besoin. Regnault vint vers Bayard pour le tuer. Quand Bayard le

vit, il commença à témoigner de la joie. Regnault dit : Ah! pauvre Bayard, si j'avois le cœur pour te faire du mal, je serois trop cruel. Quand Yonnet, l'un de ses enfans, entendit cela, il dit à son père : Sire, qu'attendez-vous à tuer Bayard : J enrage de faim, et si je n'ai quelque chose à manger, vous me verrez bientôt mourir avec mon frère et ma mère, car nous ne pouvons résister. Regnault entendant parler son fils en eut grande pitié, et d'autre part il n'osoit tuer Bayard qui le nourrissoit. Il imagina un moyen pour ne point faire mourir Bayard, il demanda ensuite un bassin et saigna Bayard au côté, dont il sortit beaucoup de sang. Quand il eut assez saigné, Regnault banda la plaie et Allard prit le sang et le porta cuire ; quand il fut bien cuit, ils en mangèrent tous un peu, ce qui les soutint. Regnault et toute sa compagnie demeurèrent pendant quatre jours qu'ils ne mangèrent rien autre chose. Au cinquième jour on voulut le resaigner, mais il étoit si foible qu'il ne jetoit point de sang. La Duchesse se mit à pleurer et dit : Sire, puisque votre cheval ne rend plus de sang, tuez-le et vos enfans en mangeront, vous, vos frères et moi, autrement nous mourrons de faim. Je ne le puis faire, dit Regnault, car il nous a sauvé la vie.

CHAPITRE XXVI.

Comme Regnault et ses gens allarmés par le siége, sortirent de Montauban et s'en allèrent à Dordogne, où Charlemagne les alla assiéger de nouveau.

Au tems passé étoit un homme fort ancien qui dit à Regnault : Sire, je vois que nous mourrons tous de faim, si Dieu n'a pitié de nous. Je vous montrerai un chemin par où pourrez sortir d'ici en toute sûreté à l'insu de Charlemagne. Vous devez savoir que cette place a été une fois bien fermée, le Seigneur fit faire un chemin qui conduit au bois de la Serpente ; il faut faire ouvrir à l'endroit où je vous montrerai, et vous trouverez le chemin.

Regnault fut content et dit : J'ai trouvé ce que je désire, car je m'en irai à Dordogne où je serai en sûreté. Il fit seller Bayard et prit le chemin de la caverne, lui, sa femme et ses enfans avec ses gens. Regnault fit allumer un grand nombre de torches pour y voir plus clair ; il ordonna son avant-garde du peu de gens qu'il avoit ; il fit faire l'arrière-garde à ses gens. Quand Regnault eut bien arrangé son affaire, il se mit en chemin vers la caverne qui étoit grande et plantureuse, et quand ils eurent marché un long espace de tems, il s'arrêta et dit à ses frères : Nous avons très-mal fait, car nous avons laissé le Roi Yon en prison ; certes j'aimerois mieux mourir que de le laisser mourir ainsi, car il périroit de faim comme un loup enragé, ce seroit un grand péché à nous. Parbleu, dit Richard, vous le protégez et vous ne devriez pas avoir pitié d'un homme aussi traître que lui. Regnault s'en retourna pour le retirer de prison et l'emmena avec lui ; étant à la fin de la caverne, ils se trouvèrent au bois de la Serpente au point du jour. Ils étoient bien contens de ce qu'ils étoient échappés de Charlemagne ; Regnault regarda ensuite autour de lui et vit bien où il étoit, il appela ses frères et leur dit : Il me semble que nous sommes ici près l'hermitage de mon bon ami Bernard. Frère, dit Allard, vous dites vrai, mais que ferons-nous ? Regnault dit : Je pense que le mieux seroit que nous y allions, et il faudroit y rester jusqu'à ce que la nuit soit venue, et puis après nous irons à Dordogne, car je ne me soucie pas d'y aller de jour, et d'ailleurs il peut se faire que l'hermite auroit quelque chose à manger, et pour lors nous le donnerons à ma femme, et à mes enfans. Ils trouvèrent l'hermitage, mais en allant dans le bois ils s'écartèrent, et comme des bêtes sauvages, mangeoient de l'herbe tant ils avoient faim. Regnault dit : Seigneurs, vous pourriez nous causer du dommage en vous séparant ainsi. Je vous prie que chacun se rallie et allons-nous-en à l'hermitage, nous y trouverons Bernard l'hermite qui nous fera très-bonne chère. Regnault frappa à la porte, Bernard vint lui ouvrir et l'embrassa en lui disant : Seigneurs, vous êtes les bien-venus, d'où venez-vous et comment vous va ? Regnault lui dit : J'ai laissé

Montauban par force de famine et je m'en vais à Dordogne, je ne puis faire autrement pour le présent. Je vous prie, si vous avez à manger, de m'en donner pour l'amour de Dieu à ma femme et à mes enfans, car ils sont affamés. Bernard eut pitié de l'état où il le voyoit et ses gens, et d'autre part il fut content de les voir hors du danger de Charlemagne, il vint vers la Duchesse et lui dit : Dame, soyez la bien-venue, ne craignez pas, car vous êtes dans un lieu où vous aurez du repos. Il entra dans sa chambre et apporta du pain et du vin, puis il s'assit vers Regnault et lui dit : Seigneur, prenez gré s'il vous plaît le bien que Dieu m'a donné. Grand merci, dit Regnault, voici de bonnes nouvelles pour nous. Ils demeurèrent tout le jour avec l'hermite; et quand la nuit fut venue, il dit à l'hermite qu'il vouloit s'en aller, il lui donna trois chevaux dont la Duchesse en eut un; les enfans les deux autres, et se mirent en chemin vers Dordogne. Quand ceux de la ville surent que leur Seigneur étoit venu, ils le reçurent honorablement, et le conduisirent jusqu'à la forteresse; les Bourgeois firent ensuite de grandes réjouissances par toute la ville.

Alors les Barons du pays vinrent lui rendre hommage comme à leur Prince et Seigneur. Charlemagne marchant autour de Montauban, n'apperçut personne sur les murs : il envoya chercher tous ses Barons et leur dit : Seigneurs, il y a bien huit jours que je n'ai vu personne sur les murs de Montauban, c'est pourquoi je crois que Regnault et ses gens sont morts. Sire, dit le Duc Naismes, il seroit bon qu'on sut la vérité. Charlemagne monta à cheval et tous ses Barons, et ils s'en allèrent devant Montauban, et étant venu à la porte fit semblant d'attaquer le château, mais nul ne paroissoit sur les murs du château; on pensa que Regnault et ses gens étoient morts de faim. On fit apporter une échelle bien haute, et on la fit poser contre les murailles. Roland monta le premier, Oger, Olivier et le Duc Naismes après. Quand ils furent sur les murs ils regardèrent dedans et ne virent personne. Ils descendirent dedans, ouvrirent les portes et firent entrer le Roi et ses gens. Alors il dit que tout cela avoit été fait par l'art de Maugis, et qu'il les avoit tous sauvé. Le Roi Charlemagne se promena parmi le château de Montauban pour trouver Regnault ou quelqu'un de ses frères, et enfin il trouva le chemin par où Regnault et ses gens étoient sortis, il vit la caverne et fut surpris, il appela Oger et lui montra le chemin par où ils étoient sortis, et dit : Maugis a fait cela. Sire, dit le Duc Naismes, vous blâmez Maugis, mais il y a cent ans que cette issue est faite. Charlemagne dit : Cherchez en cette caverne pour savoir où elle va; car je ne serai pas content que je ne le sache. Roland fit allumer beaucoup de flambeaux pour y descendre. Il y entra avec grand nombre de Français, et ils marchèrent tant qu'ils se trouvèrent au bois de la Serpente. Alors il dit à ses gens : Seigneurs, il me semble que d'aller plus avant ce seroit grande folie. Sire, dirent-ils, retournons auprès de votre oncle pour lui dire ce que nous avons trouvé à la caverne. Charlemagne demanda à son neveu : N'avez-vous pas trouvé l'issue de cette caverne? Sire, dit Roland, Regnault et ses frères sont partis, ils emmènent Bayard, voici les pas tous formés. Le Roi irrité envoya des messagers par tout le pays pour avoir des nouvelles de Regnault et de ses frères. Il fit camper son armée à Montauban et ils y restèrent six jours.

Lors les Barons furent bien satisfaits que Regnault et ses frères étoient échappés; il vint un messager au Roi et lui dit : Sire, j'ai vu les quatre fils Aymon en grande joie, qui tiennent cour ouverte à Dordogne, où ils font de grands présens à chacun, et je suis surpris où ils ont pris un si grand trésor, il a fait une grande assemblée de gens de guerre pour se défendre à l'encontre de vous si vous l'alliez attaquer. Le Roi Charlemagne jura qu'il ne se coucheroit jamais qu'il n'eût assiégé Dordogne, il commanda que chacun alla s'armer pour l'aller assiéger. Incontinent ils se mirent en chemin et arrivèrent à Montorgueil qui étoit assez près de Dordogne, tant qu'on pouvoit voir les clochers. Cette nuit l'armée de Charlemagne y campa et y fit faire bon guet toute la nuit. Quand

le jour fut venu, il fit camper ses gens et se mit à marcher vers Dordogne. Quand Regnault apperçut qu'on l'assiégeoit, il jura qu'il ne feroit pas comme à Montauban, mais qu'il iroit attaquer Charlemagne et que s'il pouvoit tomber entre ses mains, il n'en auroit pas de pitié. Frère, dit Richard, vous parlez en chevalier; je jure sur ma foi qu'avant qu'il nous assiège, j'en tuerai plus d'un cent; Regnault fit sonner son cor et fit armer ses gens. Ils sortirent de la ville, il rangea son armée et dit: Mes frères, voici le jour que nous mourrons tous, ainsi je vous prie que chacun se montre vaillant chevalier: Frère, dit Allard, nous ferons notre devoir, et mettez-vous devant quand il vous plaira. Regnault piqua Bayard et se mit dans les ennemis. Le Roi Charlemagne le voyant venir fut surpris et dit: Dieu! où ont-ils amassé tant de gens, car ils sont autant que jamais, si je puis les tenir, je m'en vengerai. Il fit ranger son armée et monta à cheval. Regnault voyant que les deux armées s'aprochoient, dit à son frère Richard qu'il vouloit parler au Roi, pour savoir s'il vouloit lui accorder son pardon. Frère, dit Richard, vous ne valez plus rien, car vous manquez de courage. Je veux y aller, dit Regnault, et s'il me refuse, il s'en repentira.

Frère, dit Allard, vous avez raison. Regnault piqua Bayard et courut auprès de Charlemagne, auquel il dit: Sire, si c'est votre plaisir, souffrez que nous ayons paix avec vous, et que cette guerre qui a tant durée prenne fin, je ferai tout ce qu'il vous plaira, je vous donnerai mon cheval Bayard. Malheureux, dit Charlemagne, retire-toi, car si je te tiens, je te ferai mourir. Sire, dit Regnault, vous ne le ferez pas, car nous nous défendrons. Frappez, chevaliers, dit le Roi, je ne vous estime plus, si ce malheureux m'échappe. Regnault piqua Bayard et courut contre un chevalier, et le frappa si rudement qu'il le renversa.

Quand Charlemagne vit cela, il s'écria: Frappez, Seigneurs, ils seront bientôt vaincus. Quand Roland entendit crier Charlemagne, ils se mirent à courir après Regnault, mais ils ne purent le rejoindre. Quand Richard vit venir son frère, il vint vers lui, et lui dit: Frère, quelles nouvelles apportezvous? aurons-nous enfin la paix? Dieu veuille nous la procurer, car je pense faire aujourd'hui une chose dont le Roi pourra en souffrir. Frère, dit Regnault, je vous prie de vous montrer vaillant envers nos ennemis. Quand Charlemagne vit qu'il étoit tems de frapper, il appela aussi-tôt le Duc Naismes et lui dit: Naismes, tenez mon oriflamme et faites comme un bon chevalier en gardant mon honneur. Sire, dit-il, je suis fâché que vous n'accordiez pas la paix, car la guerre est trop longue. Naismes, je vous ordonne de prendre votre épée et de frapper sur les ennemis, car tant que je vivrai, ils n'auront point la paix. Regnault voyant l'oriflamme, alla dans la plus grande presse et frappa si rudement un chevalier qu'il le renversa mort; il se lança ensuite à travers les ennemis, il renversa beaucoup de chevaliers, et au troisième coup il brisa sa lance en morceaux, puis il mit l'épée à la main et frappa si rudement un chevalier sur son casque, qu'il le fendit jusqu'aux dents, et lui fit voler la tête de dessus les épaules. Quand il eut fait ce coup, il cria Dordogne pour rallier tous ses gens, il dit: Francs chevaliers, nous vengerons aujourd'hui les maux que Charlemagne nous a faits, et nous gagnerons la bataille.

Quand Allard, Guichard et Richard entendirent parler Regnault, ils se mirent tous à courir sur les ennemis; ils renversèrent du premier coup sept chevaliers chacun, car depuis qu'ils furent assemblés, les gens de Charlemagne ne purent résister contre eux. Regnault et ses frères les détruisoient comme des bêtes, et la plupart furent vaincus. Le Roi courut sur les gens de Regnault et frappa si rudement un chevalier qu'il le renversa mort à terre. Alors il mit l'épée à la main et frappa si fort, que les gens de Regnault furent contraints de fuir. Quand Regnault s'apperçut que ses gens se retiroient, il vint à l'enseigne et lui dit: Mon ami, allez jusqu'à Dordogne le plus sagement que vous pourrez: car nous nous sommes trop combattus, il est tems de nous reposer. Sire, dit le chevalier, je le ferai volontiers. Aussi-tôt il se mit en

chemin vers Dordogne. Regnault appela ses frères et leur dit : Mes frères, tenons-nous derrière, car autrement nous sommes perdus. Frère, dit Richard, ne craignez rien. Quand Charlemagne vit que Regnault s'en alloit avec la compagnie, cria : Seigneurs, nous sommes vaincus, plusieurs de nos chevaliers ont perdu la vie, Regnault en a fait mourir plus d'un cent en dépit du Roi, lui et ses frères entrèrent à Dordogne ; Richard frère de Regnault fut auprès de la porte de la ville ; comme ils vouloient y entrer, Richard de Normandie vint avec les gens du Roi ; Regnault fit fermer les portes et ils allèrent se désarmer, car ils en avoient besoin. Et quand Charlemagne vit que les quatre fils Aymon s'étoient sauvés, et qu'ils avoient pris Richard de Normandie prisonnier, qui étoit un ses douze Pairs, il en fut fâché, car il avoit peur que Regnault ne le fit mourir.

Quand il vit qu'il ne savoit plus que faire, il commanda qu'on assiégeat la ville de Dordogne, cette chose fut faite aussi-tôt ; Charlemagne jura qu'il ne s'en iroit pas de là qu'il n'eût pris la ville, et fait pendre honteusement les quatre fils Aymon. Sire, dit Roland, vous savez bien que je suis celui qui a fait le plus de mal aux quatre fils Aymon, jamais je ne vous ai parlé de paix ; mais à présent je suis contraint de vous en parler. Sire, vous savez bien qu'il y a quinze ans que vous faites la guerre à ces quatre chevaliers, et nous avons toujours eu du pis ; car Regnault et ses frères sont trop vaillans, comme chacun sait, je vous promets que si vous eussiez autant fait la guerre aux Sarrasins, vous seriez Seigneur d'une grande partie, et vous auriez eu grand honneur. Et qui est pis, vous savez que Richard de Normandie l'un de vos bons chevaliers est pris, dont vous en aurez déshonneur ; car si Regnault le fait tuer vous en aurez grand dommage, et la France en sera troublée, car Richard de Normandie a de grands amis, et je vous dis que si j'étois au lieu de Regnault, je le ferois mourir, puisque je ne pourrois avoir la paix avec vous ; ainsi, Sire, si vous me voulez croire, pour votre honneur vous ferez savoir à Regnault qu'il vous rende Richard de Normandie tout armé sur son cheval, et que vous ferez accord avec lui ; je vous assure qu'il le fera volontiers, et tout ce qu'il vous plaira commander. Charlemagne demanda à Roland s'il n'avoit rien autre chose à lui dire. Non, dit Roland. Je vous jure que les quatre fils Aymon n'auront jamais paix avec moi, et je vous dis que je ne crains rien pour Richard, car Regnault se laisseroit plutôt crever les deux yeux que de lui faire aucun mal. Après que Regnault et ses gens furent arrivés à Dordogne, il posa son guet sur le mur de la ville, puis fit venir le Duc Richard de Normandie, et lui dit : Richard, vous savez le tort que m'a fait Charlemagne, ainsi je vous dis que si vous ne faites la paix, je vous ferai trancher tous les membres. Sire, dit le Duc, vous le pouvez, agissez à votre volonté ; et si vous me faites aucun mal, vous en aurez déshonneur toute votre vie. Sachez que tant que je vivrai, je ne ferai point parjurer Charlemagne. Regnault commanda qu'il fut conduit dans sa chambre où il le fit garder ; il ordonna de ne rien refuser de tout ce qu'il demanderait. Pendant que Charlemagne étoit devant Dordogne, le Roi Yon de Gascogne fut attaqué d'une grande maladie, il se confessa de tous ses péchés, pria Notre-Seigneur dévôtement qu'il lui plût d'avoir pitié de lui et de lui accorder le pardon de toutes ses fautes.

CHAPITRE XXVII.

Comme Maugis étant en chemin pour aller voir Regnault, tua des brigands qui avoient volé des Marchands, et ils retrouvèrent leurs effets.

MAUGIS ayant long-tems demeuré dans son hermitage en contemplation, il s'endormit et songea qu'il étoit à Montauban, et y voyoit Regnault et ses frères qui venoient au-devant de lui et se plaignoient de Charlemagne qui vouloit avoir Bayard ; mais Regnault ne vouloit pas lui laisser emmener. Maugis s'éveilla en sursaut et se

leva furieux et jura qu'il ne s'arrêteroit de sa vie. Auparavant il entra environ sur les quatre heures après midi dans un grand bois où il trouva deux marchands que des brigands avoient détroussés et qui se lamentoient. Alors il vint vers eux et leur dit: Messieurs, qu'avez-vous donc à vous tourmenter ainsi? Bon homme, dit l'un de ces deux Marchands, il y a dans ce bois des brigands qui nous ont détroussés des draps que nous portions vendre, ils ont tué un de nos compagnons, parce qu'il leur a parlé trop rudement. Maugis en eut pitié et leur dit: Venez avec moi, et je prierai ces larrons de vous rendre le vôtre, et s'il ne le font, je leur donnerai des coups avec mon bourdon. Quand les Marchands entendirent Maugis parler ainsi, ils se regardèrent. Un d'eux lui dit: Ils sont sept et vous êtes seul, sans armes, et ils sont armés; et d'ailleurs, à peine pouvez-vous tenir votre bâton. Un autre dit: Laissez aller ce sot, car il ne sait ce qu'il dit, voyez comme il remue la tête; il dit à Maugis: Frère, passe ton chemin, et nous laisse en repos, ou je te donnerai un tel coup que tu le sentiras. Maugis lui répondit: Frère, tu as grand tort de m'injurier ainsi, mais je ne te peux faire du bien par force.

Maugis quitta ensuite les Marchands et marcha tant qu'il trouva les brigands; il leur dit: Seigneurs, je vous prie de me dire pourquoi vous avez pris le bien de ces Marchands, vous savez qu'il ne vous appartient pas, ainsi je vous prie de remettre leurs marchandises. Quand les larrons entendirent Maugis parler ainsi, ils furent irrités. Le capitaine des larrons dit à Maugis: Retire-toi, mon ami, ou bien je te donnerai un tel coup de pied que je te creverai le ventre. Quand Maugis vit que ce larron ne craignoit pas, il en fut fâché; il prit son bourdon et en frappa le larron si fort qu'il le fit tomber. Quand les larrons virent que leur maître étoit mort, ils coururent tous sur Maugis pour le tuer, mais il les mit en tel point avec son bourdon, qu'il en tua cinq, et les deux autres se mirent en fuite parmi les bois. Quand il vit cela, il les poursuivit et leur cria à haute voix: Eh! mauvais larrons, retournez en arrière, et rendez le larcin. Les marchands qui entendirent crier Maugis accoururent aussi-tôt vers lui, et trouvèrent que les larrons étoient morts; alors ils se dirent l'un à l'autre, voici un bon pélerin; ils vinrent vers Maugis, s'agenouillèrent devant lui, lui demandant pardon de ce qu'ils l'avoient blâmé à tort. Levez-vous, leur dit-il, prenez vos balles et vous en allez. Mais avant que de partir, je vous prie de m'informer si Charlemagne a pris Montauban et les quatre fils Aymon qui étoient dedans. Sire, dirent les Marchands, il a pris Montauban, mais non pas les quatre fils Aymon ni leurs gens; car ils étoient allés par une cave sous terre à Dordogne, là il les a, comme on dit, assiégé de nouveau, et ne veut pas avoir paix ni accord. Maugis entendant ces paroles, leur dit: Adieu, Marchands; il prit le chemin de Dordogne et arriva à l'armée de Charlemagne, il vint vers la ville et feignit de tomber en foiblesse, s'appuyant sur son bourdon. Quand les gens de Charlemagne virent Maugis, ils se dirent l'un à l'autre: Ce Pélerin paroit bien être malade, il ne pourra pas aller bien loin. Par son serment, dit l'autre, ce pourroit bien être Maugis qui est ainsi déguisé pour nous tromper. Non, dirent les autres, il est mort. Tandis qu'ils disoient ces paroles, Maugis s'approcha de la porte et trouva le moyen d'entrer en demandant la charité.

Quand il fut dedans, il s'en alla au Palais et trouva Regnault qui tenoit sa cour, il entra aussi-tôt dans la grande salle, où il trouva Regnault et ses frères, et Dame Claire, les deux enfans et autres chevaliers qui étoient assis pour dîner. Maugis se mit contre un grand pilier qui étoit au milieu de la salle, devant Regnault et ses frères qu'il aimoit plus que le reste du monde. Le sénéchal apperçut Maugis; en pensant que ce fut un hermite, il commanda qu'il fut servi au nom de Dieu; on lui donna du pain, du vin et de la viande. Quand il vit cela, il dit: Seigneurs, je vous prie

de me faire donner du pain noir et de l'eau dans un hanap de bois, alors je serai comme il faut, car je ne mangerois point de viande. Lorsque Maugis eut tout ce qu'il avoit demandé, il prit son paiu noir et en faisoit des soupes dedans son hanap de bois, et en mangeoit de bon appétit. Regnault voyant ce pauvre homme si maigre et pâle, en eut pitié; il prit un plat de gibier et lui envoya par un de ses serviteurs qui le présenta à Maugis, en lui disant: Tenez, prud'homme, voici ce que le Duc vous envoie. Merci, dit Maugis, alors il le prit et le mit devant soi, mais n'en mangea point. Regnault voyant que Maugis ne vouloit point manger, s'en alla s'armer pour se mettre en défense. Quand il vit que chacun s'en étoit allé, il vint à Maugis et l'embrassa, en lui disant: Sire, je vous prie que vous me disiez si vous êtes Maugis ou non; car vous lui ressemblez (*voyez la planche*); Maugis ne put se cacher, et lui dit hautement: Mon cousin, je le suis sans doute; et je suis bien satisfait de vous voir en bonne santé. Regnault lui dit: Cousin, je vous prie d'ôter cette chappe que vous portez, car je ne veux point voir de si pauvres habits. Alors Maugis dit: Cousin, ne vous déplaise, vous savez bien que j'ai fait voeu de ne manger jamais que du pain et des herbes sauvages, et de ne boire que de l'eau, mais ne m'habillerai pas autrement, car je veux porter la haine pour sauver mon âme.

Quand il entendit ainsi parler Maugis, il commença à le regarder, et ne l'eut pas reconnu, si ce n'eût été une petite plaie qu'il avoit près de l'oeil. Quand il l'eut bien reconnu il lui fit grande fête, alors il appela ses frères et leur dit: Venez voir notre cousin Maugis. Quand Allard, Guichard et Richard ouïrent ces paroles, ils tressaillirent de joie; ils coururent tous vers Maugis et l'embrassèrent. Quand la Duchesse sut que Maugis étoit venu; elle alla aussi-tôt l'embrasser. On apprit l'arrivée de Maugis par toute la ville et plusieurs le vinrent voir. Il étoit si changé que c'étoit pitié de le voir. Regnault dit à sa femme: Chère épouse, allez chercher du linge. Maugis dit: Sire, je vous prie de ne me point donner de linge ni d'habit, mais faites donner un chaperon, une écharpe de serge et un bourdon ferré; je vous serai obligé, si vous me donnez cela, et aussi-tôt je m'en retournerai; je ne suis venu ici que pour vous voir. Regnault fut fâché quand il entendit parler Maugis. Cousin, lui dit Maugis, cessez votre chagrin, car je me suis donné à Dieu pour sauver mon âme: je retournerai au saint Sépulcre pour servir Dieu, et j'y passerai ma peine et viendrai vous voir, ensuite je me rendrai à mon hermitage, vivrai de racines comme je vivois avant que je vinsse ici. Regnault lui dit: Cousin, prenez un bon cheval avec de l'argent, car j'en ai assez. Grand merci, dit Maugis, je n'en prendrai point, et quand j'aurai du pain, ce sera assez. Je vous prie qu'il vous plaise m'en retourner sain et sauf. Quand Maugis eut pris toutes ses dimensions, le lendemain matin il alla entendre la messe; prit congé de chacun et s'en alla. Regnault le conduisit jusqu'à la porte de la ville et l'embrassa en pleurant. Maugis partit et puis après il fut environné des gens de Charlemagne qui se disoient entr'eux: Voici l'Hermite que nous avons vu passer hier: je pense qu'il est mieux habillé qu'il n'étoit dont je suis bien content. Ce pourroit bien être Maugis qui nous a trompé: certes, dirent les autres, c'est lui sûrement, tuons le et nous ferons bien: nous ne le ferons pas, dirent plusieurs d'entr'eux; celui qui a cent ans passé doit être prud'homme, car il vit saintement comme doit faire un bon Hermite.

CHAPITRE XXVIII.

Comme les douze Pairs de France prièrent de faire la paix avec Regnault pour avoir Richard de Normandie, craignant qu'il ne fut pendu.

CHARLEMAGNE étant au siège de Dordogne, fut bientôt fâché qu'il ne pouvait avoir Richard de Normandie, fit venir ses barons

et leur dit: Seigneurs, je vois que Regnault se mocque de moi, car il n'a point renvoyé Richard de Normandie. Oncle, dit Roland, je suis fort surpris de ce que vous me dites, vous nous faites voir que vous êtes dans le conseil, vous ne l'avez pas voulu écouter; pensez à la considération qu'il a eu pour vous quand il vous tenoit dans Montauban: il vous a délivré et vous ne lui en savez point de gré, mais puisque vous ne voulez faire aucun accord avec lui, il vous fera le plus de mal qu'il pourra et à nous aussi, vous pouvez bien en voir tous les jours l'expérience par le dommage qu'il nous cause chaque jour, il retient le meilleur chevalier que vous ayez, je vous dis que si Regnault ne l'a fait mourir, il a fait voir la plus grande clémence que jamais homme ne fit; je crois plutôt qu'il est mort qu'autrement, car nul ne sait de sa vie ou de sa mort. Charlemagne vit bien qu'il disoit vrai, il se mit à soupirer; après ces paroles l'Archevêque Turpin, le Duc Naismes et Oger s'appuyèrent et dirent: Sire, Roland a raison d'être contre nous.

Quand Charlemagne entendit parler ses barons, il en fut étonné: alors il appela le Duc de Naismes, l'Archevêque Turpin, Oger et Eston, et leur dit: Seigneurs, je vous prie d'aller à Dardogne et dire à Regnault qu'il me renvoie Richard de Normandie et Maugis, et il aura la paix avec moi; je lui rendrai sa terre et tiendrai ses enfans avec moi tout le tems de ma vie. Sire, dit le Duc Naismes, vous nous envoyez en vain, car je sais bien que Maugis est parti depuis plus de trois ans, et quand Regnault voudroit le livrer, il ne pourroit, car il ne sait où il est allé. Naismes, dit Charlemagne, vous verrez ce que dira Regnault, et saurez ce que fait Richard de Normandie. Le Duc Naismes dit: Puisqu'ainsi est qu'il vous plait que j'y aille, il me plait bien; mais j'ai grande peur que nous soyons tous déshonorés. Quand les barons virent que Charlemagne vouloit qu'ils allassent à Dordogne faire leur message, ils n'osèrent contredire, se mirent aussi-tôt en chemin et vinrent à Dordogne, portant chacun un rameau d'olivier en signe de paix. Quand ils furent arrivés, on leur ouvrit la porte de Dordogne, puis ils s'en allèrent au palais, le Duc de Naismes le premier salua Regnault et lui dit: Charlemagne vous mande que vous lui rendiez Richard de Normandie et Maugis, vous aurez la paix et il vous rendra toutes vos terres, il tiendra vos deux enfans à sa cour et les fera chevaliers. Seigneurs, dit Regnault, soyez les bien-venus, et je dois bien vous aimer.

Je suis surpris que Charlemagne me mande cette chose, chacun sait que je n'ai point Maugis, je l'ai perdu par lui; mais si je tenois Charlemagne entre mes mains comme j'y tiens Richard de Normandie, et qu'il ne voulut pas m'accorder la paix, je jure qu'il me laisseroit sa tête pour gage, et je serois vengé de tous les maux qu'il m'a faits. Je pensois qu'il seroit plus humain qu'il n'est, si j'eusse su qu'il fut si irrité contre moi, je me serois vengé de lui, mais mon repentir est trop tard, je vous prie de vous en retourner et de dire à votre Roi que je n'ai point Maugis, et que je l'ai perdu par lui; d'autre part, si je l'avois je ne le voudrois pas rendre, et puisque par lui j'ai perdu Maugis, je ferai pendre Richard sur cette porte-là en dépit de lui, et je défends à tous ceux qui sont gens de Charlemagne de venir ici, car je vous promets que je ferai trancher la tête à tous ceux qui viendront. Les Barons le voyant si courroucé, n'osèrent plus rester, ils prirent congé de lui et retournèrent à l'armée du Roi qui les attendoit, et qui leur dit: Seigneurs, quelles nouvelles apportez-vous? avez-vous Richard de Normandie. Sire, dit le duc de Naismes, Regnault mande que vous n'aurez point Maugis car il l'a perdu par vous, et pour vengeance de cela, dit que demain il fera pendre Richard sur la grande porte, il en fera pareillement de tous vos gens autant qu'il en tiendroit, il a dit encore que s'il vous tenoit et que vous ne fissiez pas la paix avec lui, il vous couperoit la tête. Roland lui dit: Sire, ne vous en déplaise de ce que je vous dirai.



Nous trouvons en la sainte Ecriture que maudit le fruit qui n'est jamais mûr. Ainsi, il arrivera que si vous ne voulez mûrir, ni consentir à la paix avec les quatre fils Aymon, qui vous ont prié si humblement, et je vous jure, si Richard est pendu, que vous en serez déshonoré le reste de votre vie. Charlemagne lui dit : Vous pensez m'épouvanter par vos paroles, je ne suis pas un enfant que l'on amuse ainsi, et si Regnault est assez hardi pour faire le moindre mal à Richard, je le pendrois demain, lui et toute sa famille. Naismes voyant le Roi courroucé lui dit : Sire, nous sommes surpris de ce que vous nous ménacez tant de part et d'autre, et je ne le suis plus si Regnault est si irrité, c'est parce que vous êtes cause qu'il a perdu Maugis, et par dépit il fera pendre le Duc Richard et vous fera trancher la tête, nous n'en sommes pas cause, et puisque vous nous menacez, je conseille à tous mes parens de partir et de vous laisser faire la guerre contre les quatre fils Aymon. Les autres Pairs dirent que Naismes avoit raison.

Charlemagne fâché d'entendre ces paroles, ne répondit rien. Il se sentit ému, car il avoit peur que Regnault ne fit pendre Richard de Normandie. En ce même jour Regnault appela ses frères et leur dit : Je suis faché que nous ne pouvons avoir la paix avec Charlemagne ; car il est irrité contre nous ; je pense que s'il nous tenoit il n'auroit aucune pitié de nous ; ainsi je suis d'avis de pendre le duc Richard. Frère, dit Allard, je vous prie que vous fassiez ce que vous dites ; ce sera moi qui le pendrai. Frère, dit Regnault, je le veux bien ; il faut faire élever la potence sur la grande tour de la porte, afin que Charlemagne puisse la voir. Roland la vit le premier et se mit à crier tant qu'il put : Sire, regardez comme on pend Richard, c'est la récompense des services qu'il vous a rendus ; car vous lui rendez un grand service, cela n'engage point du tout à vous servir. Hélas ! dit Olivier, le duc Richard sera bientôt pendu à notre grand déshonneur. Paix, dit le Roi, ils le font pour m'éprouver ; afin d'avoir la paix avec moi, mais ils ne l'auront pas, et je vous promets qu'ils ne lui feront pas de mal. Olivier voyant qu'on dressoit l'échelle, dit à Roland : Mon ami, l'échelle est dressée. Regnault appela dix de ses gens et leur dit : Allez chercher le Duc Richard de Normandie, car je veux qu'il soit pendu ; aussi-tôt ils s'en allèrent et le trouvèrent qui jouoit avec Yonnet, fils de Regnault ; ils le prirent et lui direntd'aller avec eux, car Regnault veut que vous soyez pendu. Le Duc les regarda de travers et ne répondit rien ; mais ils lui dirent : Mon ami, cessez votre jeu, il est tems de partir. Quand les gens de Regnault virent qu'il ne répondoit rien, ils commencèrent à le prendre et lui dirent : Levez-vous Richard, car vous serez pendu en dépit de Charlemagne. Quand il vit qu'ils le tenoient par le bras, il vouloit frapper Yonnet à coups de Damier qu'il tenoit à la main, et renversa par terre trois des gens de Regnault.

Alors Richard leur dit : Malheureux ! puissiez-vous ne jamais vous en retourner : il dit ensuite à Yonnet : Jouez maintenant en paix, je crois que ces gens étoient ivres pour vouloir m'emmener ainsi, ils ont bien gagné. Lorsque Yonnet l'entendit parler ainsi, il joua son jeu sans le contredire. Richard appela ensuite son domestique et lui dit : Va prendre ces gens qui sont morts et jetes-les par les fenêtres, le domestique lui obéit aussi-tôt, car il n'osoit le contredire, tant il avoit peur qu'il de lui en fit autant qu'aux autres, qu'il avoit vu tuer en sa présence. Allard étoit hors du château, attendant le Duc Richard pour le pendre. Il vit comme on jetoit les morts par les fenêtres de la tour, il en fut indigné. Il alla trouver Regnault et lui dit : Frère, je vois que le duc Richard ne veut pas se laisser prendre, il en coutera cher avant qu'il soit pris : Voyez comme il les a jetés par la fenêtre. Frère, dit Regnault, le duc Richard est bien à craindre, allons secourir nos gens, autrement ils sont en grand danger. Les gens qu'il avoit envoyé pour le prendre dirent à Regnault : Le Duc Richard ne

sera pas pris aisément; car il a mis à mort trois de nos compagnons, et s'est mis à jouer avec Yonnet. Regnault jura que s'il n'avoit la paix avec Charlemagne, le Duc Richard seroit pendu, quoiqu'il en put arriver. Il alla ensuite vers lui et lui dit: Pourquoi avez-vous tué mes gens? Cousin, dit le duc Richard, ils sont venus dix mettre la main sur moi, disant que vous l'aviez commandé, ce que je ne pouvois croire; je les ai fait sortir d'ici avec une grande précipitation, j'en ai tué je ne sais combien. Je n'aurois pas agi ainsi, si on vous eût tenu comme vous me tenez. Dailleurs, si j'ai mal agi, je suis prêt à le réparer. Regnault lui dit: Vous direz tout ce qu'il vous plaira; mais si je n'ai aujourd'hui la paix avec Charlemagne, je vous ferai mourir honteusement. Richard lui dit: Je n'ai pas peur que vous fassiez ce que vous dites, tant que Charlemagne vivra.

Regnault lui répondit: Vous savez ce que je sais faire. Alors il le fit lier étroitement et conduire à lieu où la potence étoit dressée; il dit à Richard: Pensez deux choses à faire, que j'aie la paix avec le Roi, où vous l'abandonnerez; car si l'une des deux n'arrive, vous vous en repentirez. Richard répondit: Pensez-vous que par crainte de la mort, je renonce à Charlemagne mon souverain Seigneur? je ne le ferai jamais, s'il me manque, il le trouvera au jour du jugement; mais si vous voulez bien agir prêtez-moi un messager. Regnault appela un de ses gens et lui dit: Allez faire un message que Richard vous ordonnera. Mon ami, vous irez vers le Roi et lui direz de ma part que je le supplie, comme mon souverain Seigneur, de vouloir accorder la paix aux Barons, que s'il a reçu quelqu'outrage, je lui en donnerai satisfaction, et que s'il ne veut pas le faire, le Duc Richard sera pendu.

Vous direz aussi à Roland et aux douze Pairs de faire voir au Roi que ce seroit à son déshonneur. Le messager s'en alla aussi-tôt à l'armée du Roi qu'il trouva dans sa tente et dit: Sire, le Duc Richard se recommande bien à vous, et vous supplie; si vous l'aimez encore, de lui faire voir à présent toute l'amitié que vous lui portez, car il en a besoin; parce que si vous ne faites pas la paix avec Regnault, à mon retour vous verrez pendre le Duc honteusement, vous voyez la potence sur la porte. Il retourna vers les douze Pairs, d'abord vers Roland, puis vers les autres, et leur dit: Seigneurs, le Duc Richard de Normandie, vous prie que si vous l'aimez, vous priez le Roi de faire la paix avec Regnault, autrement il va périr indignement. Roland dit alors au Roi: Sire, ne souffrez pas que vous soyez blâmé, vous savez que Richard est noble chevalier qui vous a toujours bien servi. Faites la paix avec Regnault, car c'est dommage de laisser mourir Richard.

Le Duc Naismes, Oger, l'Archevêque Turpin, Eston et Olivier dirent au Roi: Si vous ne faites la paix avec Regnault pour recouvrer Richard de Normandie, vous perdrez votre terre. L'Empereur voyant les Barons si émus, crut mourir de dépit, et il jura que jamais Regnault n'auroit la paix avec lui, s'il ne lui livroit Maugis pour en faire à sa volonté; il dit aux douze Pairs: Mes amis, ne craignez rien de Richard, car Regnault se laisseroit plutôt crever les yeux que de lui faire aucun mal. Olivier dit: Sire, vous nous avez donc bien récompensés, Richard sera sûrement pendu. Roland dit: Je le connois de telle façon, que s'il vous tenoit, il vous feroit pendre vous-même. Le messager répondit: Sachez que Regnault n'a cessé d'engager Richard à demander la paix au Roi et qu'il n'a voulu le faire.

Le messager dit alors au Roi: Sire, donnez-moi, s'il vous plait, la réponse que je dois rendre au Duc Richard. Ami, dit le Roi, vous lui direz qu'il ne craigne rien, car Regnault ne lui fera pas de mal. Le messager lui répondit: Croyez que Regnault ne vous craint point, je vous dis qu'Allard attend mon retour, je ne voudrois pas gager qu'il ne perdit Richard.

Roland ayant parlé aux douze Pairs, dit au Roi: Sire, je quitte votre service, sans prendre congé de vous; il dit à Oger que

ferez-vous, allons-nous-en, laissons-le ici, car il est trop obstiné à cause que nous lui avons obéi, il s'en tient trop fier. Oger dit à Roland : Vous avez bien raison, je n'y veux plus rester de ma vie, mais je m'en irai avec vous sans vous délaisser au besoin, puisqu'il souffre qu'un vaillant homme qu'il aimoit soit pendu, il le souffriroit bien de nous, car il n'a pas de pitié. Olivier leur dit alors : Je m'en irai avec vous et avec le Duc Naismes.

Quand l'Archevêque Turpin vit cela, il fit un grand soupir et lui dit : Sire, il vous rend service et vous ne lui en savez pas gré comme vous en montrez l'exemple au Duc Richard qui vous a si bien servi, pourquoi si je reste je serai mis à honte. Charlemagne leur dit : Seigneurs, ne craignez rien, car le Duc Richard n'aura aucun mal. Sire, dit le Duc Naismes, vous avez tort de dire cela, je ne le croirai jamais ; pensez-vous nous amuser par vos paroles : Nous voyons le gibet élevé pour pendre notre compagnon; c'est pourquoi je ne veux plus demeurer avec vous. Quand Naismes eut dit cela, il sortit de la tente du Roi ; tous les autres Pairs sortirent avec, et s'en allèrent aussi-tôt faire abattre leurs tentes. Quand ceux de l'armée virent cela du Roi, ils furent si émus qu'il n'y demeura pas un seul chevalier, sinon des pauvres Gentilshommes. Roland frémit et alla avec les autres, et l'armée fut diminuée de plus de quatre mille hommes. Quand le messager qui avoit été envoyé vers Charlemagne fut retourné, Regnault lui dit : Dites-moi, que vous a-t-il dit? Sire, dit le messager, vous avez manqué d'avoir la paix ; mais il n'en veut rien faire et il vous enjoint que vous ne soyez pas assez hardi pour vouloir faire aucun mal au Duc Richard, et quand il eut dit cela, il se tourna vers le Duc Richard, et lui dit : Sire, vous pouvez bien connoître comme le Roi vous aime ; sachez que vous n'aurez point de secours de lui, et pour l'amour de vous, Roland et tous les Pairs se sont irrités contre lui, car ils ont démonté leurs tentes, et je suis assuré que la plupart de l'armée s'en ira ; il n'est resté que Ganélon et sa famille, car leurs tentes sont dressées. Regnault entendant que pour l'amour du duc Richard, les Pairs avoient abandonné le Roi, et lui dit : Cousin, je vous prie de me pardonner le grand mal que je vous ai fait. Regnault, dit Richard, je ne vous blâme pas ; mais je ne donne le blâme qu'au Roi.

CHAPITRE XXIX.

Comme les douze Pairs de France abandonnèrent tous l'Empereur Charlemagne ; parce qu'il ne vouloit pas faire la paix avec les quatre fils Aymon, et comme il les fit appeler, leur promettant de faire ce qu'ils voudroient.

L'Empereur Charlemagne voyant tous les Barons s'en aller, il en fut bien fâché ; il se mit à ronger une demie lance qu'il avoit à la main, et il appela ensuite un chevalier auquel il dit : Montez à cheval et courez après Roland et les autres Barons, et dites-leur qu'ils viennent me parler, je ferai tout ce qu'ils voudront, et je pardonnerai à Regnault la faute qu'il a faite. Le chevalier lui dit : Je suis charmé de votre bonne volonté ; il courut après les Pairs de France. Regnault étoit sous le portique de Dordogne avec le Duc Richard, qui d'abord apperçut le chevalier qui alloit après les douze Pairs, et dit au duc Richard : Cousin, je vois un chevalier qui court après les douze Pairs pour les faire retourner. Nous aurons aujourd'hui la paix. Sire, dit le Duc Richard, vous l'aurez bonne malgré ceux qui le veulent détourner, vous devez bien aimer nos compagnons ; sachez que le chevalier a tant marché qu'il a parlé à Regnault ; Naismes, dit Roland, je tiens la paix faite, et cette guerre va bientôt finir. Naismes ayant entendu parler Roland, fut bien satisfait, et s'en retournèrent vers le Roi.

Quand Regnault vit que les douze Pairs retournoient, il dit au Duc Richard : Cousin, je crois que la paix est faite. Quand Charlemagne vit les Barons qui revenoient, il leur dit : Ma foi, Messieurs, vous avez grand tort de vouloir faire la paix contre mon gré. Je hais tant Regnault, que je ne puis le souffrir à cause de son orgueil, et si vous vou-

fis que j'aie la paix avec lui, je veux qu'il s'en aille mal vêtu auprès de la mer, je veux qu'il me rende Bayard et je rendrai à ses frères leurs terres et héritages; s'il le veut faire, j'accorderai la paix, autrement non; car je vous assure que jamais je ne le ferai; ainsi voyez entre vous qui fera le message. Sire, dit Naismes, si vous le voulez; j'irai volontiers. Charlemagne dit à Naismes, je le veux bien; aussi-tôt le Duc Naismes partit pour aller à Dordogne. Quand Regnault le vit venir, il le reconnut bientôt et le salua humblement en lui disant: Sire, quelles bonnes nouvelles m'apportez-vous, et quel sujet vous amène ici?

Le Duc de Naismes dit à Regnault: Charlemagne m'anvoie ici et il mande qu'il n'aura pas la paix avec vous que vous ne partiez pour aller en mer, mal habillé et en demandant votre vie, et il rendra à vos frères tous vos héritages. Naismes, lui dit Regnault, soyez le bien-venu, je vous promets que je ferai le commandement du Roi, je consens de partir demain. Regnault ayant accordé ce que le Duc Naismes lui avoit dit, il prit Bayard et le donna au Duc Naismes, puis prit l'étendard et le mit sur la grande tour, en signe de paix. Le Roi l'ayant apperçut, le montra à Roland qui le voyant lui dit: Regnault est vraiment bien généreux d'avoir fait la paix de cette manière; honneur à celui qui a donné cette bonne idée. Roland dit à Oger: Regnault possède la douceur d'un agneau et la bravoure d'un chevalier. Cependant le Duc Naismes emmena Bayard et le présenta au Roi, lui disant: Sire, Regnault est tout prêt à faire ce que vous avez commandé, il partira demain; s'il plaît à Dieu, dit le Roi, j'en suis content. Dites-moi, je vous prie, où est le Duc Richard, car je veux le savoir. Naismes lui répondit: Sire, il est sur le point de demeurer avec Regnault, car il le veut conduire lorsqu'il s'en ira.

Regnault fit bonne chère à ses frères et leur dit: Seigneurs, ne soyez pas fâchés de ce que je m'en vais, car la paix que j'ai faite est plus pour l'amour de vous que pour moi, je vous prie de vous bien maintenir jusqu'à mon retour. Alors il commença à s'habiller d'une serge violette, chaussé de gros souliers, et se fit donner un gros bourdon pour porter à la main; il vint ensuite auprès de la Duchesse; lorsquelle le vit ainsi accommodé, elle tomba en foiblesse. Regnault la releva et lui dit: Madame, ne vous affligez pas, car je reviendrai bientôt ici, s'il plaît à Dieu, et mes frères vous serviront comme leur Dame. Je suis content que la paix soi faite et que je suis retourné. Je prie Notre Seigneur Jésus-Christ qu'il veuille bien vous préserver de mort subite, de tous maux et adversités; il la baisa en pleurant et en prit congé. La Duchesse le voyant partir, lui dit: Mon cher ami, le nompareil au monde, hélas! jamais je ne vous reverrai; alors elle se retira dans sa chambre, prit toutes les robes, puis les jeta dans le feu; ensuite elle prit une robe de serge qui étoit d'une couleur violette, ainsi que son mari avoit fait; elle la mit, puis elle commença à dire qu'elle n'en mettroit jamais d'autre jusqu'a ce qu'elle vit son mari de retour d'où il étoit allé. Regnault se mit en chemin; Richard et ses frères avec ses gens le conduisirent loin et Regnault leur dit: Seigneur, je vous prie de vous en retourner, car tant que je serai avec vous je ne serai pas à mon aise, allez consoler la Duchesse; pour vous, mes frères, je vous recommande mes enfans. Après que Regnault leur eut dit adieu, Allard lui dit: Mon frère, je vous prie de vous en retourner, car je suis si fâché de votre départ, que peu s'en faut que je ne meurs, je vous dis pour vrai que je ne sortirai pas de ce vallon que vous ne soyez de retour. Quand Allard eut dit cela il embrassa son frère et prit congé de lui en pleurant, ainsi que le Duc Richard de Normandie auquel Regnault dit: Mon cousin, je vous recommande mes frères, ma femme et mes enfans, car ils sont tous de votre sang. Regnault, dit le Duc Richard, je vous jure que je les aiderai de tout mon pouvoir, c'est pourquoi ne vous inquiétez pas d'eux, car rien ne leur manquera.

CHAPITRE XXX.

Comme Richard de Normandie presenta au Roi les frères de Regnault, et comme quand le siège fut levé, le cheval Bayard fut jeté dans la rivière; Maugis avec Regnault s'en allèrent à Jérusalem contre les Perses.

QUAND Regnault fut parti, Richard et ses frères se préparèrent pour aller trouver Charlemagne; aussi-tôt ils sortirent de Dordogne et s'en allèrent à la tente du Roi, qui fut joyeux quand il les vit, il ordonna à ses Barons d'aller au-devant. Roland dit: Voici les trois frères fort dolens que le Duc Richard amène. Quand ils furent devant le Roi, ils s'enorgueillirent; puis Allard dit: Notre frère Regnault vous salue et se recommande à vos bontés, il renvoie le Duc Richard de Normandie et l'a prié de nous recommander à vous, car il est outre mer pour faire votre commandement. Ami, dit le Roi, soyez les bien-venus, puisque nous sommes bons amis, si je peux voir retourner Regnault, je l'aimerai autant comme Roland mon neveu, car il est de grande valeur.

Quand il eut parlé aux frères de Regnault, il baisa Richard et lui demanda quelle prison, quelle viande Regnault vous a-t-il donné? Sire, répondit-il, je n'ai de ma vie été si bien traité. Le Roi commanda alors que chacun décampât pour s'en aller auprès de Liège, quand ils furent sur le pont de Meuse, il t amener Bayard le bon cheval de Regnault, quand il le vit, il lui dit: Ah! Bayard, tu m'as irrité bien des fois, mais je suis venu à bout de me venger. Alors il lui fit lier une pierre au cou et le fit jeter par-dessus le pont dans la rivière de Meuse, Bayard alla au fond. Quand le Roi vit cela, il eut grande joie et dit: J'ai tout ce que j'ai demandé, enfin le voila détruit. Bayard frappa tant des quatre pieds qu'il vint à bout de la casser et il revint sur le bord, il se mit à hennir hautement, puis il prit sa course avec tant de rapidité, qu'il sembloit que la foudre le poussât. Il entra dans la forêt d'Ardennes. Charlemagne voyant que Bayard étoit échappé, il fut très-irrité; mais tous les Barons en furent bien satisfaits. Beaucoup de gens disent que Bayard est encore vivant dans le bois des Ardennes; mais quand il voit homme ou femme, il fuit et on ne peut l'approcher. Après toutes ces choses, le Roi appela ses Barons, et leur donna congé de s'en retourner dans leurs terres, dont ils furent contens, car ils désiroient y retourner pour voir leurs femmes et leurs enfans. Regnault vint à Constantinople et logea chez une sainte femme qui le reçut du mieux qu'elle put, lui donna à manger de ce que Dieu lui avoit envoyé, ensuite lui lava les pieds comme elle faisoit aux autres pélerins, elle le conduisit dans sa chambre, et lui dit: Bon homme, vous coucherez ici, car vous ne pourriez dormir dans l'autre chambre, il y a un Pélerin qui est bien malade. Dame, je vous prie de me vouloir montrer ce Pélerin qui est si malade. Volontiers, lui répondit la Dame, je vous promets qu'il attirera votre compassion. Elle le mena alors où étoit couché le Pélerin. Regnault vit bien que c'étoit Maugis dont il fut fort joyeux, et commença à lui dire: Ami, comment vous portez-vous?

Quand Maugis l'entendit ainsi, il sortit du lit, comme s'il n'eut point eu de mal, et l'embrassa en lui disant, Comment vous va et quelle aventure vous amène ici en si pauvres habits? Dites-moi si vous avez la paix avec Charlemagne. Oui, enfin; par telles manières que je vous dirai; alors il lui conta toute la manière comme dessus avez ouï, et tout le traité qu'il avoit eu avec lui sans en marquer une parole. Quand Maugis entendit ces paroles, il fut content, rendit grâces à Dieu, embrassa Regnault et lui dit: Cousin, je suis guéri par les bonnes nouvelles que vous m'avez annoncées et nous nous en irons ensemble; nous ne mourrons point de faim, car je sais bien mendier, et moi aussi, répondit Regnault. Quand la Dame vit que les Pélerins se faisoient tant d'amitie, elle pensa que c'étoient des personnes de noble famille, et qu'ils avoient eu quelqu'affaire; elle leur dit: Je vois bien que vous vous connoissez; je vous prie de me dire qui vous êtes; et

d'où vous venez? Dame, sachez que nous sommes deux pauvres gentilshommes qui sommes bannis de France, et il faut que nous allions à outre-mer avec les habits que vous voyez : Nous sommes cousins-germains et nous ferons voyage ensemble s'il plaît à Dieu. La Dame en fut joyeuse et fit venir des vivres en quantité. Maugis qui depuis long-tems n'avoit pas bu de vin, en but avec Regnault.

On ne pourroit s'imaginer ni dire toute l'amitié que les deux cousins se témoignèrent l'un à l'autre. Quand le jour fut venu, Regnault et Maugis se levèrent, prirent journées, arrivèrent à une lieue près de Jérusalem; ils commençoient déja à appercevoir le temple, la tour de David et une partie de Jérusalem. Quand Regnault et Maugis virent cela, ils en furent fort joyeux et rendirent grâces à Dieu de ce qu'ils étoient arrivés jusqu'à la sainte Cité; quand ils eurent fait leurs prières, ils se mirent en chemin pour entrer dans Jérusalem; mais ils eurent à peine marché qu'ils apperçurent un grand camp autour de la ville : tout au-devant de la ville de David il y avoit plusieurs tentes et pavillons des Chrétiens qui étoient venus pour détruire l'amiral de Perse qui tenoit Jérusalem assiégée. Regnault s'arrêta alors et dit à Maugis: Cousin, quels gens sont en ce camp? sont-ils Chrétiens ou Sarrasins? Assurément, dit Maugis, je n'en sais rien, je suis surpris qui se peut être. Ainsi que Regnault et Maugis parloient, il arriva un vieillard qui venoit de l'armée. Regnault lui dit : Chevalier, dites-moi, s'il vous plaît, quels gens ce sont qui campent devant la ville. Pélerin, lui répondit-il: ce sont des chrétiens qui ont assiégé Jérusalem et ne le peuvent prendre.

Dites-moi, dit Regnault, qui est dans Jérusalem? Sachez, dit le chevalier, que c'est l'amiral de la Perse qui l'a prise par trahison. Comment l'a-t-il prise, dit Regnault? Vous devez savoir, dit le bon homme, que l'Amiral se vêtit en habit de Pélerin, et beaucoup d'autres gens avec lui, ils entrèrent dans Jérusalem l'un après l'autre, et quand ils y furent ils sonnèrent hautement et mirent la main à leurs épées, combattirent rudement; enfin, ils se rendirent maîtres de la ville, avant que le Roi Thomas et ses gens se fussent armés; il s'est sauvé avec peu de ses gens qui lui sont restés. Le pays s'est aussi-tôt soulevé, de manière que les Persans sont assiégés dans la ville, et on espère, avec l'aide de Dieu, qu'en fort peu de tems la ville sera prise. Or, dites-moi, lui dit Regnault, ceux de dedans la ville sortent-ils souvent sur les chrétiens? Oui, dit le bon homme, car ils sont en grand nombre, et ce qui nous détruit le plus, c'est que nos gens sont sans chef.

Quand Regnault entendit ces paroles, il se mit à sourire et dit : Nous y allons pour voir ce qu'il en arrivera. Ils allèrent dans l'armée; chacun regardoit Regnault qui étoit un si beau Pélerin, il regardoit de côté et d'autre, ne sachant où se mettre, il dit à Maugis : Cousin, il faut trouver un moyen pour nous loger au coin du mur. Maugis travailla aussi-tôt à faire une petite loge. Cependant l'Amiral de Perse sortit de Jérusalem avec trois mille combattans.

Cependant le vaillant comte de Rames retourna pour leur parler. Il les trouva qui faisoient leur logis; alors il se prit à regarder sans rien dire. Quand il vit qu'ils étoient grands et bien faits, principalement Regnault, et lui dit : Mon ami, je vous prie de me dire la vérité sur ce que je vous demanderai, et par la foi que vous devez au temple que vous devez adorer, c'est que vous me disiez votre nom, qui êtes-vous, de quel pays et pourquoi vous êtes si pauvrement habillé? Sire, dit Regnault, je vous dirai volontiers mon nom et mon pays, sachez que je suis Regnault de Montauban, dont Charlemagne m'a déshérité à grand tort. Le Duc Aymon étoit mon père : Je suis bien-venu dans la terre sainte pour servir Notre Seigneur contre ses ennemis; car il me l'a ainsi recommandé, Charlemagne mon souverain Seigneur, quand je fis paix avec lui, et qui pis est, il m'a forcé d'y venir comme vous voyez en demandant mon pain, à laquelle chose je n'ai point

voulu contredire pour avoir paix. Le Comte Rames fut bien content et joignant les mains vers le Ciel, il dit : Ah ! noble chevalier Regnault, le meilleur des chevaliers du monde, recevez mon hommage ; car je me donne à vous avec mes biens. Regnault lui dit : Levez-vous, car vous me badinez : Parbleu, dit le Comte, jamais je ne me leverai que vous ne m'accordiez un don. Sire, dit Regnault, je vous l'accorderai volontiers et de bon cœur. Grand merci, dit le Comte. Alors il se leva et lui dit : Est-il vrai que vous ayez la paix avec Charlemagne ? Où sont vos frères et Maugis votre cousin en qui vous aviez si grande confiance, et votre bon cheval ? Sire, répondit Regnault, mes frères sont en France avec ma femme, mes enfans, et le Roi a donné notre héritage, vous voyez ici mon cousin Maugis.

Ce Comte fut charmé d'avoir appris cela, et s'écria hautement : Ah ! Comte Regnault, soyez le bien-venu, vous êtes le plus vaillant chevalier du monde, loué soit Dieu qui vous a inspiré de venir ici, je vous prie de me recevoir pour ami, vous sauverez l'honneur du Roi Thomas qui est ici détenu prisonnier par ces infidèles, ils l'ont pris depuis que nous sommes ici devant ; car si vous voulez être notre conducteur, je ne doute point que dans peu nous n'ayons Jérusalem, et que le Roi Thomas soit délivré. Tous les Barons de Syrie arrivèrent, ils furent joyeux de l'arrivée de Regnault de Montauban, auquel ils firent grands accueils et bonne chère. Enfin ils le prièrent tous d'être leur Seigneur et leur guide comme étoit auparavant le Comte Rames. Quand Regnault vit que les Barons de Syrie l'engageoient tous à recevoir leurs hommages, il leur dit : Seigneurs, puisqu'il vous plait de me faire cet honneur, j'accepte, sauf l'honneur du Roi Thomas, qui est votre Roi et souverain Seigneur. Sire, dirent les Barons, nous le voulons ainsi. Quand il l'eut reçu, le Comte s'agenouilla devant lui, et lui dit : Sire, je vous prie de m'accorder le don que vous m'aviez promis. Sire, dit Regnault, dites ce qu'il vous plaira, car vous l'aurez. C'est que vous veniez loger dans ma tente et que vous ne receviez rien hors de chez moi, et si vous voulez je vous ferai délivrer tout ce que vous me demanderez. Je vous remercie de l'honneur que vous me faites de ces beaux présens, ils ne sont certainement pas à refuser. Le Comte prit Regnault par la main et le mena dans sa tente, les Barons prirent congé et s'en retournèrent chacun dans leurs tentes, louant Dieu de ce qu'il leur avoit donné un si bon chef. Le Comte fit venir de très-bons chevaux avec des habits bien fourrés et de diverses couleurs ; plusieurs hauberts, grand nombre d'épées, plusieurs vaisseaux d'or et d'argent, lesquels furent présenté à Regnault, mais il n'en voulu pas, sinon un cheval, un haubert et une épée, pour ce qui restoit, il le distribua aux pauvres chevaliers. Le Comte lui dit : Sire, prenez un autre habit, car vous savez qu'il n'appartient pas à un homme comme vous êtes de porter un si pauvre habillement. Celui que j'ai me plait, répondit Regnault, et je n'en mettrai point d'autre que je n'ai baisé le saint Sépulcre où Dieu fut mis au sortir de la croix. Le Comte commanda alors que l'on fit souper.

Quand ils eurent soupé, le Comte appela Galeran, Géoffroy et le Comte de Jasse, il leur dit : Seigneurs, pensons à louer Dieu, puisqu'il nous a envoyé le secours de Regnault et de Maugis ; il me semble que nous devons avoir chacun en sa tente un grand cierge allumé, en louant Notre Seigneur du secours qu'il nous a envoyé. Les Barons lui dirent qu'il avoit raison, alors chacun se retira à sa tente et fit allumer un grand cierge ; c'étoit beau à voir la grande clarté qui se répandoit dans l'armée. Alors ils se mirent tous à danser à l'entour de leurs tentes. Les Turcs qui gardoient la tour de David, ayant apperçu une si grande lumière dans l'armée des chrétiens, en furent surpris. Alors quelqu'un d'eux allèrent le dire au Roi. Quand l'Amiral apprit ces nouvelles, il s'écria très-hautement et dit : Mahomet ! qu'ont-ils donc trouvé, ces méchans, qu'ils font si bonne fête ? je crois qu'ils font comme les cygnes qui chantent quand ils doivent mourir ; car je réponds de leur perte et cependant ils se réjouissent.

Il jura par Mahomet devant tous ses Barons

tous qu'il sortiroit dès le lendemain afin de détruire tous les Chrétiens. Quand le Roi Thomas, qui étoit prisonnier, vit la grande joie que menoient les Chrétiens, il ne sut que penser; mais il dit en lui-même: qu'ont maintenant ces gens qui mènent la grande joie? Hélas! ne se ressouviennent-ils point de moi? je crois qu'oui; car la fête qu'ils font ne peut être sans une grande occasion. Ceux de Rames et des environs voyant une si grande lumière, s'imaginoient que Jérusalem étoit en feu, et les autres avoient peur qu'on eut quelque grande affaire. Quand ceux de l'armée eurent fait bonne chère, on disposa une sentinelle. Aussi-tôt que le jour fut venu, les Barons allèrent saluer Regnault qui étoit dans sa tente et lui dirent: Sire, que vous semble-t-il que nous devions faire? attaquerons-nous la ville? Seigneurs, dit Regnault, il me semble que cela est. Ils étoient à décider s'ils attaqueroient la ville, alors l'Amiral fit ouvrir la porte, et sortit avec dix mille hommes bien armés. Regnault et les Barons de Syrie coururent aussi-tôt aux armes. Regnault fut bientôt armé, ensuite il prit son casque et son épée et monta sur le cheval que le Comte de Rames lui avoit donné. Maugis s'arma comme lui, puis monta à cheval et commença à crier: Barons, ne craignez rien, car je promets à Dieu que je ne m'en retournerai pas être Hermite, que les Turcs ne soient vaincus; il dit à Geoffroy: Barons tenez-vous auprès de Regnault, car si tous les autres chevaliers étoient comme lui, l'Amiral seroit bientôt vaincu. Quand les Barons furent armés, ils ordonnèrent leur bataille du mieux qu'ils purent. L'Amiral arriva, se mit parmi les Chrétiens.

Le premier bataillon Sarrasin conduisoit un Roi que l'on appeloit Margaris et qui portoit sur son écusson un dragon peint avec une horrible figure. Quand Margaris vit qu'il étoit tems de frapper sur les Chrétiens, il vint contre Regnault qui le voyant venir, dit aussitôt au Comte de Rames: Le voici qui vient chercher sa mort. Et lorsque Regnault eut ainsi parlé, il courut très-rudement contre Margaris et le frappa d'une telle force, qu'il lui perça la poitrine avec sa lance, dont il tomba par terre. Quand il eut fait ce coup, il lui dit: Que Dieu te punisse, va faire compagnie à tes prédécesseurs en enfer; ensuite il mit la main à l'épée, et frappa un Sarrasin si rudement sur son casque et le fendit jusqu'aux dents, ensuite il en frappa un autre sous son étendard et lui abattit la tête de dessus les épaules. Quand il eut tué ces trois, il s'écria Montauban. Quand Maugis l'entendit il se précipita à travers la mêlée, et abattit mort le premier qu'il rencontra; puis il mit la main à l'épée, se mit dans la grande foule et il frappoit à droite et à gauche avec tant de force qu'il abattit quantité de Sarrasins par terre, tellement que tous les barons et Regnault en étoient surpris, Regnault dit alors au Comte de Rames: Que pensez-vous de mon cousin? Vites-vous un si bon Hermite! Par ma foi, dit le Comte, il mérite d'être estimé. Heureuses les entrailles qui l'ont porté et l'heure où vous êtes venu en ce pays, car maintenant je suis sûr que par votre arrivée la ville de Jérusalem sera prise et le Roi Thomas sera délivré de prison. Quand le Comte de Rames eut ainsi parlé, il piqua son cheval et frappa un Turc avec tant de fureur qu'il lui passa sa lance au travers du corps dont il mourut. Il mit ensuite l'épée à la main, et cria Rames tant qu'il put, en disant: Frappez, Barons, car les Sarrasins vont être vaincus, si Dieu nous garde les vaillans Regnault et Maugis. Les Barons du pays se mirent en la presse et commencèrent à faire merveille d'armes contre les Sarrasins. Chacun craignoit de trouver Regnault et Maugis; car on n'osoit pas se trouver devant eux. Quand les Sarrasins virent qu'ils ne pouvoient souffrir le tort que Regnault et Maugis leur faisoient, ils se mirent en fuite vers Jérusalem.

Quand l'Amiral vit que ses gens étoient vaincus, il dit: Malheureux! pourquoi me fuyez-vous? Ne savez-vous pas que je suis votre Seigneur et que je vous défendrai contre ces faux chrétiens? qu'est devenu Margaris? Sire, dit un Sarrasin, il est mort. Quand l'Amiral entendit ces paroles, il pensa enrager et dit: Qui est celui qui a tué Margaris, est-ce celui qui a la grande fourche? Oui,

Sire, c'est le meilleur chevalier du monde, il a mis quantité de vos gens à mort. L'Amiral jura par Mahomet qu'il perceroit le ventre au grand vilain. Quand il eut fait ce serment, il piqua des deux et se mit dans la mêlée, et le premier qu'il rencontra fut Galeran auquel il donna parmi son écu si rudement qu'il lui passa sa lance par derrière. Il mit ensuite l'épée à la main et se mit dans la mêlée en criant : Frappez, Barons, frappez sur ces mauvais Chrétiens, car ils vont être bientôt vaincus. Quand le Comte de Jasses, Géoffroi virent qu'il maltraitoit si mal les Chrétiens, ils se jetèrent dans la mêlée. Il y eut une grande destruction de gens de part et d'autre, mais à la fin les Chrétiens auroient été vaincus sans Regnault et Maugis.

CHAPITRE XXXI.

Comme la ville de Jérusalem fut prise par le moyen de Regnault et Maugis, et délivrée de la tyrannie des Payens.

REGNAULT voyant le combat, se jeta dedans comme un lion sur des bêtes, et frappa un Persan qui étoit cousin de l'Amiral, qui avoit nom Oriont; il lui donna un si grand coup d'épée sur son casque et lui fit sauter la tête à la distance d'une lance; puis en frappa un autre qui étoit neveu de Maybon, tua l'homme et le cheval. Il montra tant de courage que les payens en furent étonnés; car il avoit jeté son écu sur ses épaules et tenoit les rênes de son cheval à l'entour de son bras, et tenoit son épée à deux mains, et abandonnoit son corps; il frappoit à droite et à gauche, et chaque coup il tuoit un Payen. Quand l'Amiral vit le dommage que Regnault faisoit à ses gens, il jura son dieu Apollon qu'il ne mangeroit pas qu'il n'eût tué le grand vilain.

Sire, dit le Comte Amaury, je vous prie de laisser cette entreprise, car je vous dis que si vous allez au-devant de lui, il vous tuera d'un seul coup. Maugis faisoit un grand carnage par-tout où il alloit. Quand Regnault vit que Maugis alloit si bien, il fut bien satisfait; il donna un si grand coup d'épée sur le casque d'un Turc, qu'il lui sépara la tête; et cria Montauban, en disant : Frappez et ils seront vaincus. l'Amiral ayant entendu crier Montauban, fut très-surpris, car il connut bien que celui-là qu'il appeloit et nommoit le grand vilain, c'étoit le vaillant Regnault, duquel il avoit entendu parler plusieurs fois pour le chevalier le plus courageux du monde, quand il vit cela, il désiroit être en Perse. Il tourna alors les pas vers la ville et s'en alla tout droit vers la porte dorée pour entrer dedans et se garantir de Regnault; mais le vaillant Comte de Rames le suivit de si près qu'il l'atteignit enfin. Quand l'Amiral vit qu'il étoit tant poursuivi, il craignit d'être pris et se sauva aussi-tôt dans Jérusalem, laissant tous ses gens dehors, et dont il y eut une grande partie de tuée, car Regnault, Maugis, Rames, Géoffroy et Jasses en tuèrent tant qu'il en échappât bien peu. Quand Regnault apperçut que l'amiral s'étoit échappé, il en fut bien fâché, il vit un chevron qui avoit quinze pieds de long, il descendit de cheval et prit ce chevron, le mit sous la porte coulisse, de manière qu'elle ne pouvoit nullement tomber, la porte ne pouvoit non plus se fermer; il y avoit tant de Turcs étendus morts sur le chemin qu'on ne pouvoit passer. Regnault et ses compagnons ne firent point cela sans grande fatigue. Quand Regnault vit la porte coulisse arrêtée, sans tarder davantage, il mit la main à son épée et entra dans le château de Jérusalem en criant Montauban. Il combattit si bien que Maugis et le comte de Rames entrèrent dans le château. L'Amiral voyant les Chrétiens entrés dans la ville, il devint furieux et jura son Dieu Apollon que si le Roi Thomas ne lui sauvoit la vie, il le feroit mourir, alors il courut vers lui et lui dit; Roi Thomas, si vous ne me sauvez la vie à présent, je vous ferai mourir et je vous jetterai en bas. Alors le Roi Thomas lui dit : Ayez un peu de patience que j'ai parlé à mes gens, allez leur parler, dit l'Amiral, dépêchez-vous. Le Roi Thomas se mit alors aux fenêtres et vit venir Regnault et Maugis qui venoient les premiers attaquer la tour où il étoit prisonnier, il ne les connut point, mais après il vit venir le Comte de Rames qu'il connût, Géoffroy et le

Comte de Jassés, dont il fut content et leur cria : Seigneurs, regardez votre Roi qui est prisonnier. L'Amiral vous mande que si vous ne le laissez retourner en son royaume de Perse, il me jettera du haut en bas des fenêtres. Ah! bon Roi, dit le Comte de Rames, Dieu vous sauve, il est vrai que nous servons à ce Seigneur que vous voyez qui est notre Maître et Gouverneur, c'est le plus vaillant chevalier du monde; dites-lui votre affaire, car sans lui nous ne pouvons rien. Le Roi Thomas entendant cela crût qu'il alloit mourir. Il dit alors en colère au Comte de Rames : Ah! Comte, vous m'avez trahi en acceptant un autre Seigneur. Sire, dit le Comte, pas de crainte, nous l'avons fait pour vous et vous n'y perdrez rien, ce chevalier a assez en France. Vous devez savoir que lui et son cousin ont pris cette ville par leur courage. N'ayez aucun soupçon ni pour lui ni pour vous, je réponds qu'il fera comme vous voudrez; car il n'est ici que pour vous délivrer, et aussi-tôt qu'il aura visité le Saint-Sépulcre, il retournera en France.

Le Roi Thomas dit : Seigneurs, comment a nom ce chevalier? Sire, il s'appelle Regnault de Montauban, fils du Duc Aymon, le meilleur chevalier du monde, car il est tel que Charlemagne ne l'a pu vaincre, ils ont fait la guerre pendant quinze ans l'un contre l'autre, il a fait tant de prouesses qu'il s'est acquis une grande renommée par tout le monde. Comte, dit le Roi, je vous prie de lui dire de ma part tout ce que je vous ai proposé. Sire, dit le Comte, je le ferai très-volontiers : il vint vers Regnault et lui dit ce que le Roi Thomas lui mandoit. Seigneurs, dit Regnault, nous ne le ferons pas ainsi, mais il faut l'aller attaquer impétueusement; car au pis aller nous pourrons toujours accorder à l'Amiral la demande qu'il nous a faite, et je vous dis qu'elle sera prise, que nous délivrerons le Roi Thomas et ferons mourir le traître Amiral. Alors ils escaladèrent la tour de tous côtés avec des échelles, Regnault monta le premier, Maugis, le Comte de Rames, Géoffroy et bien vingt autres chevaliers y montèrent après.

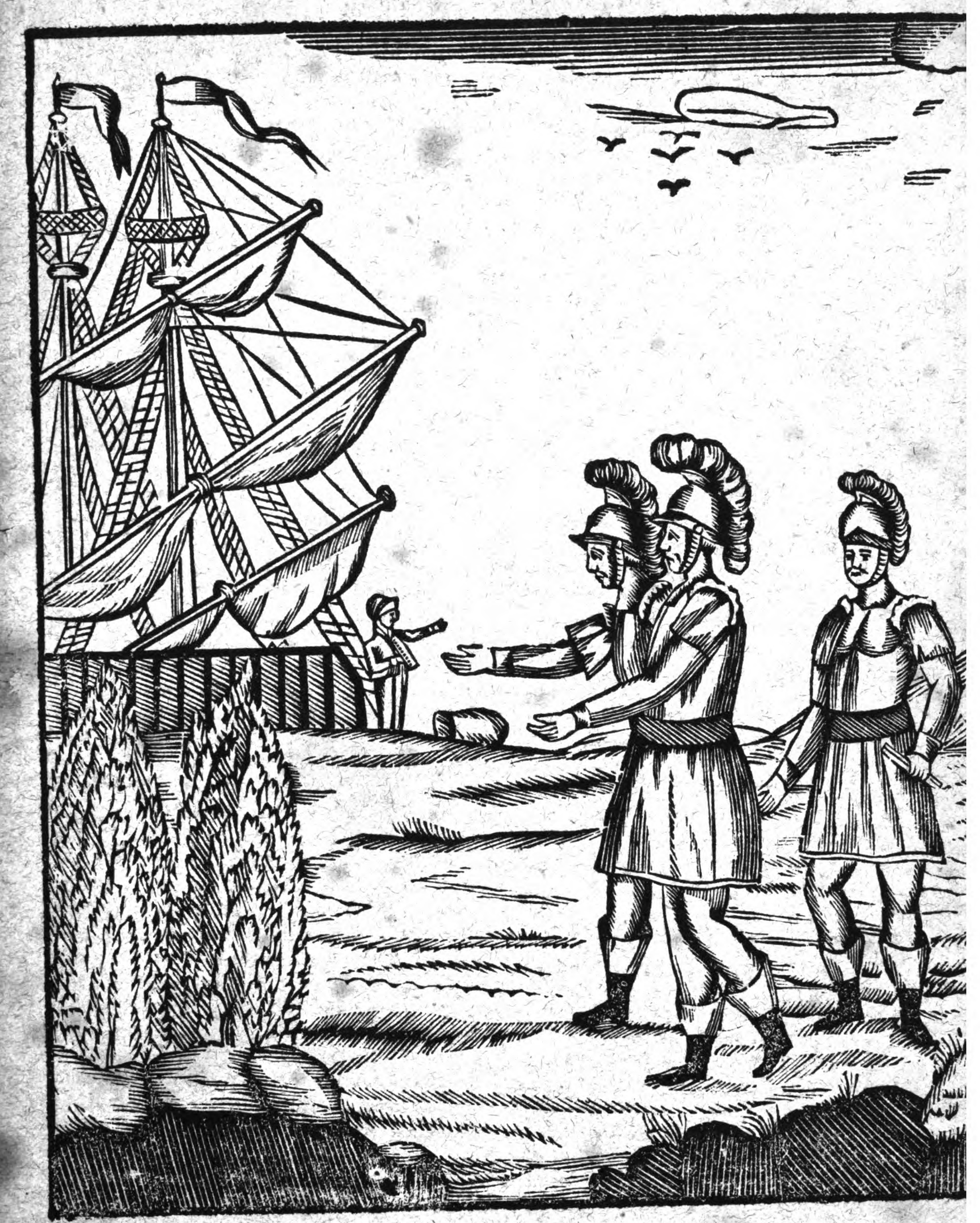
Le vieux Comte de Rames enlagarée les Archers et Arbalêtriers; l'Amiral dit au Roi Thomas : Par Apollon, vous et moi sauterons en pas. Sire, pour Dieu, ne vous tuez ni moi et je ferai cesser l'assaut. Lors le mena à la fenêtre et le prit par les jambes et commença à crier Regnault : Je jeterai en bas le Roi Thomas, si vous ne me pardonnez. Regnault voyant que le Roi Thomas alloit tomber, en eut pitié et dit : Sire, ce nous seroit grande honte d'abandonner l'assaut; car la tour est presque prise, et ce seroit dommage aussi si le Roi Thomas mouroit. Alors tous les barons se mirent à crier : Sire, pour Dieu, ne souffrez pas que notre Roi meurt si honteusement. Seigneurs, dit-il, je ne voudrois pas que le Roi mourut pour moi. Alors il cria à l'Amiral : Laissez le Roi Thomas, vous serez délivré par tel inconvénient que vous et vos trois hommes vous en irez à pieds, et laisserez tous vos équipages. Par Mahomet, dit l'Amiral, je ne le ferai pas, je m'en irai à cheval et mes trois hommes aussi, si vous ne voulez pas, je laisserai tomber le Roi. Regnault dit à l'Amiral : Je vais vous accorder ce que vous me demandez. L'Amiral fut content quand il entendit Regnault parler ainsi, il retira le Roi et lui dit : Roi Thomas, vous êtes quitte de moi. Alors il descendit, ouvrit la porte et s'en alla avec ses gens. Là fut faite grande chère entre le Roi Thomas, Regnault et tous les Barons de Syrie.

Après cela l'Amiral prit son sauf-conduit et s'en retourna en Perse. Thomas et Regnault avec tous les Barons montèrent ensemble à la tour. Quand ils furent en haut, le Roi Thomas s'agenouilla devant Regnault qui lui dit : Sire, vous avez tort d'agir ainsi. Non, dit le Roi : Regnault le prit par la main et le releva. Alors le Roi l'embrassa et lui dit : Béni soit Notre-Seigneur qui vous a conduit en ce pays; car vous avez secouru Jérusalem la Sainte Cité, et m'avez délivré de prison. Or, dites-moi, si vous avez paix avec Charlemagne qui vous a fait tant de mal. Sire, dit Regnault, oui, et à l'occasion de la paix, je suis en pauvre habit, demandant mon pain. Ils descendirent de la

tour pour aller au Saint Sépulcre où ils rendirent grâces à Dieu et firent grande fête par toute la ville de la victoire qui étoit remportée. Quand Regnault et Maugis eurent adoré le Saint Sépulcre, ils furent conduits par le Roi Thomas et les Barons au Palais où ils furent fêtés honorablement; cette fête dura plus de cent jours, et ils donnèrent de beaux présens à Regnault; on lui donna des chevaux et des draps d'or; mais Maugis ne voulut rien accepter, ni changer d'habillement; car il voulut rester en habit de Pelerin et nuds pieds; dont Regnault fut bien fâché. Le Roi fit amarrer un vaisseau au port de Japhet pour emmener Regnault. Quand tout fut prêt, le Roi Thomas envoya Regnault au port de Japhet, et les Comtes de Rames et Géoffroy l'y accompagnèrent (*voyez la planche*) et furent bien fâchés de son départ. Regnault prit congé du Roi Thomas et des autres Barons en pleurant; ensuite ils se mirent en mer. Ils y demeurèrent environ huit mois. Ils abordèrent enfin un Jeudi dans un lieu nommé Palerme et arrivés au port, Regnault commanda qu'on le mît à terre et que l'on déchargea le vaisseau. Le Roi de Palerme étoit aux fenêtres de son Palais et vit qu'on déchargeoit un vaisseau. Alors il dit à ses Barons: Je vois que l'on décharge un vaisseau sur le bord de la mer, peut-être que c'est quelque grand Seigneur, ou bien de pauvres Pélerins. Le Roi sans attendre davantage alla au port avec plusieurs de ses chevaliers, et là ils trouvèrent Regnault qui étoit descendu à terre. Quand le Roi l'apperçut, il fut fort joyeux et le reçut bien. Regnault, dit le Roi, soyez le bien-venu, je vous invite à venir loger dans mon Palais, nous parlerons ensuite de votre voyage et de la guerre. Comme le Roi étoit en conversation, il arriva un chevalier qui dit au Roi: Sire, l'Amiral de Perse est venu accompagné de gens devant Palerme. Quand le Roi ouït ces nouvelles, il fut irrité et Regnault content. Alors il dit au Roi: Je vous prie de ne pas être surpris, car vous en serez vengé. Le Roi ordonna à chacun de s'armer et fit émouvoir toute la ville. Regnault voyant cela demanda des armes; Maugis lui répondit: Je suis décidé à porter les armes par amitié pour vous; car je ne pourrois vous souffrir en danger. Quand le Roi entendit ainsi parler Maugis, il lui en sut bon gré et l'embrassa en lui disant: Ma foi, voici un bon Hermite, car il sait mettre l'épée à la main quand il faut. Sire, dit Regnault, vous avez raison, car il seroit difficile de trouver un meilleur chevalier. Aussitôt chacun s'arma et le Roi alla auprès de Maugis et lui dit en riant: Mon ami, je vous fais mon porte-étendard et je ne puis en choisir un meilleur.

Si, dit Maugis, si vous me le donnez je le mettrai en tel danger que je vous ferai appréhender. Quand le Roi entendit Maugis parler ainsi, il en fut fort content. Maugis portant l'étendard dit au Roi: Sire, qui m'aime me suive, car l'Amiral sera vaincu. Alors il piqua son cheval et se mit avec les Sarrasins; Regnault le suivit de près, il rencontra un Persan et lui donna un si grand coup de lance, qu'il le renversa mort à terre, dont les autres furent surpris; il mit l'épée à la main et frappoit si rudement qu'il renversoit par terre tout ce qu'il trouvoit sous sa main. L'Amiral voyant le grand courage de Regnault, lui dit: Ma foi, je n'ai jamais vu deux chevaliers si vaillans, d'où diable viennent-ils donc? Je m'apperçois bien qu'ils sont étrangers, je les crains tant que mon sang se glace. Cependant le Roi Siméon et les gens firent une grande destruction de Payens. Quand l'Amiral vit que ses gens perdoient courage, il ne sut que faire, ou de fuir ou d'attendre. L'Amiral entendit crier Montauban, il eut si grande peur qu'il ne savoit que faire, et dit: Par Mahomet et Apollon, je crois qu'ils ont le diable à leurs gages, je l'ai laissé à Jérusalem et maintenant il est ici.

Tout tremblant de peur, dit à son neveu, par Mahomet nous avons eu tort d'être venus faire la guerre au Roi Siméon, puisqu'il a le diable avec lui, c'est le premier du monde en chevalerie. Plût à Apollon que je fusse dans mon vaisseau, car je crains de perdre la vie dans cette bataille. Sire, dirent ses gens, ne craignez rien, car s'il tombe dans



nos mains, il périra. Seigneurs, dit l'Amiral, vous ne savez pas son courage, quand nous serions dix fois autant, nous ne pourrions lui résister, ainsi je ne veux plus rester ici. Il tourna bride, et à la tête de ses gens il regagna ses vaisseaux.

Regnault voyant que les Payens étoient vaincus, commença à crier à Maugis: C'est fait des Payens; il se mit à les poursuivre avec le Roi Siméon et il les tuoit comme des bêtes; ils en mirent à mort un nombre très-considérable, de manière que l'Amiral effrayé prit la fuite.

Quand il se fut sauvé dans son vaisseau, il regarda vers la terre et vit la perte de ses gens par Regnault et Maugis; car le rivage de la mer étoit couverte de Payens étendus morts sur le sable. Il en fut si fâché qu'il s'en arrachoit la barbe, et maudissoit l'instant de sa naissance. Regnault arriva sur le port et apperçut que l'Amiral s'étoit sauvé, il en fut bien fâché et jeta des fusées dans le vaisseau de l'Amiral, il en fit brûler une bonne partie; et il fut force aux Payens de changer de vaisseau. Le Roi Siméon voyant qu'il avoit vaincu ses ennemis, courut embrasser Regnault en lui disant: Je vois bien que c'est par vous que je suis Roi, ainsi je vous fais Seigneurs de tous mes biens. Sire, dit Regnault, je vous remercie de vos bontés. Après avoir parlé quelque tems sur le rivage de la mer, le Roi prit Regnault par les mains et s'en retournèrent vers la ville. Le Roi fit apporter le butin qu'ils avoient fait et le présenta à Regnault et à Maugis qui n'en voulurent point, mais ils le donnèrent aux chevaliers. Quand Regnault se fut diverti pendant quatre jours, il demanda au Roi la permission de s'en aller.

Quand il vit qu'il vouloit s'en retourner, il lui fit des riches présens, et fit ravitailler le vaisseau de Regnault avec de bonnes viandes, il prit congé du Roi et des Barons qui l'accompagnèrent au vaisseau. Lorsqu'il fut prêt à partir, le Roi l'embrassa en pleurant, puis s'en retourna à Palerme. Regnault et Maugis s'en allèrent à Rome et confessèrent leurs péchés au Pape, puis s'embarquèrent pour aller à Dordogne, où ils furent bien reçus des habitans, qui le dirent à Allard et à ses frères, qui entendant les nouvelles, allèrent embrasser leur cousin Maugis; ils montèrent au Palais et menèrent grande joie. Alors Regnault regarda Allard et vit qu'il avoit le visage pâle, il fut surpris et lui dit: frère, comment se portent ma femme et mes enfans, car je ne les vois point? Frère, dit Allard, ne soyez pas inquiet, ils se portent tous bien, et depuis notre départ nous avons fait fermer le Bourg et fortifier le château à cause des ennemis. Regnault fut alors bien content d'entendre des nouvelles de son frère, il vit en même tems arriver Maugis qui lui dit: Prenez que ce que dit Allard n'est pas véritable, que Madame votre épouse est morte, car depuis votre départ elle n'a point cessé de pleurer, elle a jeté toutes ses robes au feu et ne voulut porter qu'un manteau de serge comme vous. Elle a eu un tel chagrin qu'elle en mourut. Quand Regnault apprit cela, il se mit à pleurer en disant: Roi Charlemagne, je dois bien vous détester; car vous êtes cause que j'ai perdu ma femme, en me chassant hors de France; puis il dit à Allard: Je vous prie de me faire voir le tombeau de ma femme. Alors Allard le conduisit dans l'Eglise et lui fit voir le tombeau de la Duchesse sur lequel il pleura et dit: Ah! quel Pélerin je suis, je crois qu'il n'en est pas de plus malheureux au monde; je vois maintenant que j'ai perdu tout mon bien, en perdant la plus aimable femme du monde; comme il disoit ces paroles, ses enfans arrivèrent et s'agenouillèrent devant lui; Regnault les embrassa alors par amitié et leur dit en pleurant: Mes enfans, pensez à bien faire, car je sens que je vous quitterai sous peu de tems. Quand il eut dit cela, il commença à faire plus grand deuil qu'auparavant; Maugis étoit aussi triste que lui.

Le deuil commença alors par toute la ville et dura l'espace de dix jours, et le onzième Regnault partit pour retourner à Montauban. Alors Maugis retourna avec Regnault, ils firent le voyage à pied. Quand les habitans de Montauban apprirent l'arrivée de leur Seigneur, ils furent contens; ils firent ta-

pisser les rues par où il devoit passer, ils vinrent respectueusement au-devant de lui; Regnault les reçut honorablement, car il cachoit en ce moment tout son chagrin pour faire honneur à ses gens qui lui faisoient si grand accueil.

Quand Regnault fut dans son château de Montauban, il fut fort joyeux et se mit à la fenêtre pour regarder en bas, et voyant tant de gens, il fut surpris d'où ils étoient venus; car il ne pensoit jamais se trouver se bien.

Quand Regnault et ses frères eurent séjourné quelques jours à Montauban, il arriva un jour que Maugis trouva Regnault tout seul, lui dit: Cousin, il est tems que je prenne congé de vous; vous savez qu'il est mort tant de gens par rapport à nous, dont vous êtes tenu d'en demander pardon à Dieu; Maugis prit ensuite congé de Regnault et de ses frères, retourna à son Hermitage et ne voulut point que personne le conduisit. Lorsqu'il y fut il mena une très-sainte vie, et ne vivoit que de racines. Il vécut pendant sept ans de cette manière, et quand ce vint au huitième, le bon Maugis mourut environ à Pâques. Nous ne parlerons plus désormais de lui et nous reviendrons à Regnault et à ses frères.

CHAPITRE XXXII.

Comme Regnault envoya ses enfans à Paris vers Charlemagne, honorablement accompagnés, afin qu'il les reçut chevaliers.

Regnault eut beaucoup de chagrin, tant du départ de Maugis que de la mort de sa femme; mais se consola avec ses frères le mieux qu'il pût. Dans ce tems le Duc Aymon mourut et fit ses enfans héritiers de tous ses biens. Regnault partagea les biens de son père à ses frères, il ne retint pour lui que Montauban, il les maria ensuite fort richement. Il demeura à Montauban avec ses enfans, lesquels instruisit en bonnes mœurs, et les nourrit jusqu'à ce qu'ils purent porter les armes. Un jour il les mena dans la campagne, et fit porter des écus et des lances pour les essayer à joûter, il mena avec lui vingt chevaliers avec lesquels il les fit joûter; ils joutèrent aussi bien que s'ils eussent été depuis deux ans à la guerre. Alors voyant qu'ils se défendoient bien, il leur dit: Mes enfans, vous êtes grands, il est tems que vous soyez chevaliers; parquoi je veux que vous alliez au service de Charlemagne votre souverain Seigneur, qui vous fera chevaliers; car vous ne le pourrez être sans lui. Père, dit Aymonnet, nous sommes prêts à vous obéir en ce que vous commanderez, il me semble que vous faites bien de nous faire suivre la guerre. Père, dit Yonnet, vous n'en serez pas fâché, et puisque vous avez dit que nous serions chevaliers, nous sommes tous prêts à partir quand il vous plaira.

Regnault et ses enfans retournèrent alors en grande joie au château de Montauban. Quand ils furent arrivés au château, il appela son sénéchal et dit: Je vous recommande de faire habiller honorablement ses enfans de riches habillemens; car je veux les envoyer à la cour du Roi pour les faire chevaliers. Aussi-tôt le sénéchal fit le commandement de son maître; il fit amener deux beaux chevaux couverts de riches housses; il leur mit deux très-belles selles d'épreuves pour les deux jeunes chevaliers. Ensuite quand il les eut bien arrangés, il les fit venir devant Regnault, qui les voyant en si bel ordre, fut bien satisfait, puis fit armer environ cinq cents chevaliers pour accompagner ses enfans, et il leur dit: Mes très-chers enfans, vous êtes bien arrangés, Dieu merci, et voici une bonne compagnie de gens de bien pour vous accompagner; parquoi vous vous rendrez auprès du Roi Charlemagne, qui comme je pense, vous fera sûrement beaucoup d'amitiés par rapport à moi.

Vous êtes de noble famille, ainsi je vous prie de ne rien faire qui puisse vous attirer des reproches. Je vous recommande sur la foi que vous me devez, de dépenser honnêtement l'argent que je vous donne, et de ne le point épargner aux pauvres Gentilshommes. Quand vous n'en aurez plus, envoyez-en chercher. Surtout je vous recommande de servir Dieu, quelque chose que vous

ayez à faire. Je vous recommande aussi les pauvres chrétiens, et que de votre bouche il ne sorte pas de mauvaises paroles, ni à fille ni à femme. Rendez honneur aux gens de bien, je vous le recommande, et ne dites de mal de personne, mais conservez-vous toujours dans une fidélité inviolable. Pour vous, Yonnet, il faut que vous portiez honneur et respect à Aymonnet votre frère, parce qu'il est plus âgé que vous.

Yonnet lui répondit : Soyez sûr que je servirai mon frère comme je voudrois vous servir. Je vous jure mon fils, si vous agissez ainsi, que vous en serez estimé toute votre vie, quelque part que vous soyez; mais je vous recommande encore de prendre garde de trop parler; car si vous parlez trop, les Français diront que vous ne ressemblez ni à moi ni à vos oncles, car nous ne parlons pas volontiers. Père, dirent les enfans, nous avons espérance en Notre Seigneur Jésus-Christ, qu'il nous préserve de nous méprendre et ferons telles choses que vous serez content. Quand Regnault entendit ainsi parler ses enfans, il fut content, et les tirant à part, il leur dit : Mes enfans, vous allez en France, souvenez-vous de ce que je vous dis. Vous devez savoir qu'il y a beaucoup de gens de Charlemagne qui ne nous aiment guère; ce sont ceux de Mantes.

Je vous recommande de n'aller ni venir avec eux, telle chose qu'ils puissent vous dire, et s'ils vous outragent, pensez à vous bien venger, et montrez leur que vous êtes fils de Regnault de Montauban. Père, dirent les enfans, ne craignez pas que nous souffrions qu'on nous outrage. Mes enfans, leur dit-il, mettez-vous devant moi; alors les enfans s'agenouillèrent devant lui et il leur donna sa bénédiction, et les embrassa tous en pleurant.

CHAPITRE XXXIII.

Comme les deux enfans de Regnault de Montauban se combattirent avec les fils de Foulques de Morillon et les vainquirent.

Aymonnet et Yonnet arrivèrent à Paris où ils s'habillèrent honorablement; ils montèrent ensuite au Palais en se tenant tous par les mains; et lorsque les Barons les virent venir si richement habillés, et avec eux une si bonne compagnie, ils s'étonnèrent beaucoup qui ils pouvoient être, et les suivirent quand ils montèrent au Palais pour savoir la vérité de ce qu'ils pouvoient être. Ils entrèrent dans une grande salle où ils trouvèrent le Roi Charlemagne. Quand ils virent le Roi, ils s'agenouillèrent devant lui et lui baisèrent les pieds. Aymonnet parla le premier en disant : Sire, Dieu vous préserve de malheurs ainsi que la compagnie. Nous sommes venus vers vous pour être reçus chevaliers, si c'est votre bon plaisir, nous serons à votre service jusqu'à ce que vous nous donniez l'ordre de chevalerie. Qui êtes-vous, dit Charlemagne, pour parler ainsi? Sire, dit Aymonnet, nous sommes fils de Regnault de Montauban.

Quand Charlemagne entendit qu'ils étoient fils de Regnault, il se leva et les reçut honorablement, en leur disant : Mes enfans, soyez les bien-venus; comment se porte votre père? Sire, dirent les deux enfans, il se porte bien, Dieu merci; il se recommande bien à vous, et vous prie qu'il vous plaise de lui faire savoir de vos nouvelles : nous l'avons laissé à Montauban; mais il vieillit beaucoup. Ainsi va le monde, mes enfans, répondit le Roi, chacun doit passer. Charlemagne voyant devant lui les enfans de Regnault fut joyeux et dit à ses Barons : Seigneurs, si ces enfans vouloient renier leur père, ils auroient grand tort, car il est impossible de se mieux ressembler, je pense qu'ils seront un jour de vaillans chevaliers. Il se tourna ensuite vers eux et leur dit : Beaux enfans, vous serez chevaliers quand vous voudrez par attachement pour votre père, mon ami, je vous donnerai même plus de pays que votre père n'en tient.

Je recevrai aussi avec vous cent autres chevaliers; car vous êtes nés d'une famille qu'on doit honorer et chérir. Lorsque le Duc Naismes, Roland, Olivier et les autres Pairs de France les virent, ils furent contens; chacun les embrassa, puis on leur demanda

demanda comment Regnault et ses frères se portoient. Seigneurs, dirent les enfans, qui êtes-vous, qui montrez tant de joie de notre arrivée? Enfans, dit le Duc Naismes, nous sommes vos parens de bien près.

Le Duc Naismes leur dit alors le nom de tous. Quand les enfans surent qui ils étoient, ils s'inclinèrent devant eux et leur dirent : Seigneurs, notre père vous salue et vous prie que vous nous recommandiez comme vos parens. Les barons entendant ces enfans parler ainsi, furent contens de les voir. Mais les deux fils de Foulques de Morillon en étoient bien fâchés. Quand le Roi vit qu'ils se comportoient si bien, il les aima et commanda qu'ils fussent servi au repas comme ils méritoient. Les deux fils de Foulques voyant que le Roi les aimoit tant, en devinrent extrêmement jaloux, et jurèrent qu'ils les feroient mourir avant de sortir de la cour. Il arriva que le Roi étoit à Paris et vouloit tenir cour plénière ; Aymonnet et Yonnet y étoient avec tous les Barons de la ville. Cependant il arriva un chevalier d'Allemagne qui présenta au Roi un beau couteau à la mode du pays. Alors Charlemagne appela Yonnet lui fit présent par amitié. Yonnet ayant reçu ce beau présent de la main du Roi, retournant à sa place, heurta Constant sans y penser, lequel en eut dépit et dit : Qu'est ceci? faut-il faire une si grande bombance pour deux traîtres qui ne valent pas une pomme pourrie. Constant dit plusieurs injures à Yonnet, qu'il ne convenoit pas de dire. Yonnet s'étant entendu appeler traître, devint furieux et vint contre Constant en lui disant : Vous avez appris un très-mauvais métier, c'est de médire ; car j'ai entendu que vous avez traité mon frère et moi de traître. Charlemagne sait bien comme mon père a tué le vôtre, comme traître, extrait de famille traître; mon père n'est pas ainsi ni mes oncles. Mon père a tué le vôtre, mais ce fut à son corps défendant et comme vaillant chevalier qu'il est ; et si vous êtes assez hardi d'oser dire que ce fut par trahison, voici mon gage dès à-present, car vous en avez menti faussement, sauf l'honneur du Roi et de la compagnie ; lorsque Charlemagne vit que les Barons ne disoient rien du débat entre Yonnet et Constant, il en fut fâché et lui dit : Constant, vous avez tort de dire que les Pairs de France et moi savons bien que Regnault a tué votre père par trahison ; taisez-vous et n'en parlez jamais ; je vous commande que vous démentiez Yonnet de ce que vous avez dit, ou que vous sortiez de ma cour, car vous l'avez troublée, dont je suis mécontent. Quand Rohars eut entendu ce que le Roi avoit dit à Constant son frère, il se leva et dit : Sire, je suis prêt à prouver sur Yonnet, que leur père a tué le nôtre par trahison, et voici mon gage.

Constant, dit Charlemagne, vous prenez un mauvais ton et vous vous en repentirez. Aymonnet et Yonnet s'agenouillèrent devant le Roi et lui dirent : Sire, acceptez le gage que Rohars a jeté ; nous vous promettons de soutenir la querelle ; on ne leur a jamais fait de trahison. Mes enfans, leur dit-il, je le prendrai, mais sur ma foi j'en suis fâché. Constant dit : Sire, nous voulons être deux contre deux, chacun le sien. Le Roi ayant les gages de Constant et de Rohars, il leur demanda cautions. Alors s'avancèrent vers le Roi, le traître Ganélon et Béranger, Eston de Morillon, Pineple et Gniffon de Hante-Feuille, qui dirent au Roi : Nous cautionnerons Constant et Rohars, ils sont de noble famille, nous devons les soutenir. Seigneurs, dit le Roi, je vous les donne en garde, et vous commande de les amener quand il sera tems. Aymonnet et Yonnet s'avancèrent et dirent : Sire, voici nos gages comme nous voulons nous défendre que notre père n'a pas tué Foulques de Morillon par trahison. Alors Roland, Olivier, le Duc Naismes, Oger, Richard de Normandie, et Eston fils d'Odon, dirent : Nous serons cautions des fils de Regnault, et nous les réprésenterons au jour de la bataille. Seigneurs, dit le Roi, il me plaît bien, les enfans ne sont pas chevaliers, mais avec l'aide de Dieu ils le seront demain. Nous manderons à Regnault de venir pour voir la bataille des deux enfans. Et quand ce vint environ l'heure de vêpres, Charlemagne appela son sénéchal et lui dit :

Faites venir les deux enfans de Regnault, car je veux que demain ils soient faits chevaliers. Tâchez qu'ils soient bien mis, car je le veux faire par amitié pour Regnault. Le sénéchal ayant amené Aymonnet bien arrangé, avec tous les autres qui devoient être chevaliers, avoient veillé en l'Eglise la Notre-Dame. Et lorsqu'ils furent venus devant le Roi, Aymonnet et Yonnet s'avancèrent et demandèrent l'ordre de chevalerie, ce que le Roi leur accorda ainsi qu'aux autres par amitié pour eux, puis il fit grande fête ce jour-là. Quand la fête fut finie, le Roi manda à Regnault de venir à la cour en bonne compagnie, car ses fils étoient appelés de trahison par les enfans de Foulques de Morillon, disant que leur père avoit été tué indignement; et comme ses enfans avoient tous deux jeté leurs gages en disant qu'ils en avoient tous menti comme des gens traîtres, extraits de famille traître.

Quand Regnault apprit ces nouvelles, il en fut satisfait et envoya dire à ses frères de s'armer et ils s'en allèrent à Montauban. Quand ils furent arrivés, Regnault content leur dit l'affaire. Frère, dit Richard, ne craignez rien, cela ira autrement que vous ne pensez. Je suis d'avis que nous allions à la cour, nous verrons pour lors tout ce qu'ils prétendent, et s'il y a du mépris envers nos neveux, mais Dieu ayez pitié de mon âme si je ne les tue quoiqu'il arrive. Quand ils furent arrivés, les douze Pairs de France allèrent avec Aymonnet et Yonnet au-devant de Regnault et ses frères en grande joie. Regnault dit à ses enfans: A cette heure on verra si vous êtes de mon sang ou non, car il faut que vous me vengiez de cette grande honte que ces traîtres m'accusent à grand tort. Père, dirent les enfans, ne craignez rien, car si les traîtres étoient dix, encore ne dureroient-ils pas contre nous.

Quand le Roi sut l'arrivée de Regnault si bien accompagné, il en fut fort joyeux, et lui demanda qu'il vint lui parler. Quand il le vit, il lui fit bon accueil et à ses frères aussi. Quand Regnault eut resté quelque tems, il prit congé du Roi et s'en alla à son logis, il appela ses enfans et leur dit: Mes enfans, dites-moi, comment s'est comporté le Roi envers vous? Père, sachez qu'il nous aime tous et nous entretient honorablement; il nous a fait chevaliers et a toujours soutenu notre querelle contre les traîtres et contre les autres. Quand Regnault et tous ses frères entendirent parler ainsi ses enfans, ils en furent bien contens; car ils craignoient qu'il n'en fut autrement. Regnault dit ensuite: Je reconnoitrai ce bienfait. Le lendemain il alla trouver le Roi à son lever et le remercia de l'honneur qu'il avoit fait à ses enfans. Le Roi lui dit: Depuis que vous m'avez obéi et fait mon commandement, j'ai abandonné toute haine contre vous, je veux que vous sachiez que je suis et serai toute ma vie votre ami, et je vous rendrai service.

Quand Regnault entendit le Roi, il se jeta à ses pieds et le remercia honnêtement. Regnault avoit fait faire deux bons harnois d'épreuve pour ses deux enfans et fait provision de deux bons chevaux de grand prix. Quand le jour du combat fut arrivé, les enfans de Foulques de Morillon vinrent se présenter devant le Roi, préparés pour combattre, le Roi leur dit: Vous aviez mauvais conseil de faire un si fol appel, je crois que vous vous en repentirez, ce n'est pas la première faute que ceux de votre famille ont faite, aussi ne sera-ce pas la dernière. Quand Ganélon et ceux de sa famille entendirent ainsi parler le Roi, ils en furent tant surpris qu'ils ne surent que répondre. Constant dit au Roi: Sire, nous vous prions de vouloir nous signifier l'endroit où nous devons combattre nos ennemis, si nous combattons deux contre deux ou un contre un. Alors le Duc Naismes se leva et dit: Sire, il me semble, puisque Constant appela Aymonnet traître, sans nommer d'autre, et Rohars Yonnet, qu'ils doivent se combattre deux à deux. Regnault dit: Sire, le Duc Naismes a fort bien parlé. Cela est vrai, dit le Roi; mais je veux que la bataille se fasse à l'isle Notre-Dame-sur-Seine. Le lendemain matin, Regnault mena ses deux enfans avec lui. Les deux enfans de Foulques de Morillon s'en

vinrent pareillement avec leurs parens et amis. Quand Regnault et ses frères eurent mangé et fait bonne chère, il fit apporter les harnois; Allard, Guichard et Richard emenèrent les deux enfans Aymonnet et Yonnet, montrèrent comme ils devoient se défendre contre leurs ennemis et de la manière dont ils devoient attaquer. Après cela Regnault envoya ses deux enfans à Saint Victor; les traîtres allèrent à Saint-Germain-des-Prés. Quand le jour fut venu, un Évêque qui étoit de la parenté de Constant et de Rohars, leur chanta la Messe; l'Archevêque Turpin la chanta à Saint-Victor devant Regnault, ses enfans et les douze Pairs de France. Quand les jeunes chevaliers eurent entendu la messe, ils vinrent tous armés au Palais, et parurent devant le Roi. Quand il les vit, il appela Roland et Olivier, le Duc Naismes et le Duc Richard de Normandie et leur dit: Seigneurs, je vous commande de garder honorablement le champ de bataille et de porter avec vous le Saint Évangile, vous leur ferez prêter serment qu'ils y entreront en régle; je vous recommande sur-tout que mon honneur y soit gardé. Je crains qu'il n'y ait de la mêlée, car Roland est plein de volontés ainsi que ses amis.

D'autre part Regnault et ses frères sont puissans et sages, ils ne souffriront point qu'on leur fasse tort ni à leurs parens, même Richard le frère de Regnault; car lorsqu'il est courroucé, il n'épargne ni Comtes ni chevaliers, et pour cela je le redoute plus qu'un autre, car une fois il a voulu me tuer moi-même, dont je m'en souviens encore; je ne crains rien de Regnault, car il est sage et raisonnable. Sire, dit le Duc Naismes, n'appréhendez rien, car nous garderons bien vos droits et votre honneur, sans faire tort à autrui. Cependant les enfans de Foulques s'en allèrent à l'isle que Charlemagne leur avoit désignée; après qu'ils furent arrivés dans l'isle avec tous leurs chevaux, ils descendirent et les attachèrent, ensuite ils s'assirent sur le pré en attendant leurs parties adverses. Voici comme les traîtres s'étoient arrangés. Vous savez que pendant que Charlemagne parloit à ses Barons, Béranger, Hardes et Griffon de Haute-Feuille se mirent en embuscade près de l'isle, dans l'intention que les fils de Regnault deviendroient les vainqueurs contre les deux fils de Foulques, ils sortirent alors en grand nombre de leur embuscade pour les faire périr indignement. Quand Regnault vit qu'il étoit tems que ses fils partissent pour aller au combat, il appela Aymonnet auprès de lui et lui dit: Avançez, mon cher fils, vous êtes l'aîné, et pour cela vous devez avoir plus d'honneur que le jeune: Recevez Flamberge ma bonne épée que je vous donne, avec elle vous pourrez vous venger contre ces traîtres; vous avez droit et ils ont tort. Mon père, répondit Aymonnet, soyez certain que vous verrez quelque chose dont vous serez content, car nous ferons mourir les traîtres, s'il plaît à Dieu. Quand Regnault l'entendit ainsi parler, il fut très-satisfait, il l'embrassa, puis lui donna sa bénédiction, il la donna aussi à Yonnet: Quand il eut fait cela, il mena ses frères et ses deux enfans dans l'isle de Notre-Dame.

Quand ils furent arrivés, Regnault et ses frères retournèrent pour venir vers Charlemagne. En même tems vint un messager qui cria à Regnault: Ayez donc pitié de vos chers enfans, car ils seront perdus sans ressource; Griffon est en embuscade pour les faire périr.

Quand Regnault entendit cela, il tomba en foiblesse et dit: Ah! France, quel dommage que vous ne puissiez être jamais sans traîres; quand il eut dit cela il appela son frere Richard et lui dit: Allez vous armer et faites armer tous nos gens, et les menez à l'isle, et si le traître Griffon vient pour tuer mes enfans, tuez-le. Quand vous y serez, faites que l'on vous voie, et prenez garde, si les deux fils de Foulques ont l'avantage, de n'aider aucunement à mes enfans; mais laissez-les périr si cela arrive; car ce seroit un grand déshonneur pour nous si vous agissiez ainsi. Ne vous inquiétez pas, lui dit Richard; il alla s'armer avec ses gens et ensuite il s'en alla où Regnault lui avoit dit.

Le Roi voyant venir Regnault sans Ri-

chard, eut quelque soupçon et lui dit : Où est Richard votre frère, qu'il n'est point venu ici comme les autres ? Sire, il est parti pour certaines affaires ; mais ne craignez rien de lui.

Non, certes, dit le Roi, tant que je serai en vie ; mais il faut aller sur la tour de Seine pour voir la bataille de vos enfans ; allons-y quand il vous plaira, dit Regnault. Alors ils s'en allèrent avec l'Archevêque Turpin, Salomon, Oger, Idelon et plusieurs autres. Comme Charlemagne étoit monté sur la tour pour voir la bataille, il vit venir Richard, le frère de Regnault, avec grand nombre de gens armés. Le Roi le reconnut bien, car il portoit ses propres armes. Richard l'avoit fait pour être reconnu. Quand Charlemagne vit cela, il fut surpris et appela Regnault et lui dit : Qu'est ce que vous voulez faire? Me voulez-vous déshonorer avec vous ? avez-vous oublié votre loyauté ? Sire, dit Regnault, non, sauf votre honneur ; mais je veux vous servir et honorer comme mon droiturier Seigneur.

Quand Aymonnet se vit par terre il se releva promptement et frappa Constant sur son casque ; mais il étoit si dur que Flamberge ne put entrer, et le coup glissa dessus la visière, la brisa, coupa le menton de manière qu'on lui voyoit toutes les dents ; le coup tomba ensuite sur le cheval devant l'arçon de la selle, et tomba de son cheval en deux pièces, et Constant tomba à terre ; aussi-tôt il se releva du mieux qu'il put. Constant fut très-surpris ; alors Aymonnet lui dit : Traître, il faut que vous mourriez, vous avez mal agi d'avoir accusé mon père de trahison ; mais aujourd'hui le jour est arrivé que vous le payerez bien cher. Quand Regnault ouït ainsi parler son fils, il fut content. Aymonnet voyant Constant se relever courut sur lui et le frappa à grands coups, tant que Constant n'avoit pouvoir de frapper un seul coup, mais il se retira. Quand Constant vit qu'il ne savoit plus que faire, il jeta son écu par terre et prit Aymonnet à travers le corps pour lutter. Aymonnet ne fut surpris de rien, car il étoit fort puissant, il prit Constant par son casque et le tira à lui avec tant de force qu'il lui ôta la tête. Constant appela son frère Rohars et lui dit : Mon frère, secourez-moi, car je n'ai plus aucun pouvoir de me défendre. Rohars entendant son frère ainsi crier, fut bien fâché de ce qu'il ne pouvoit le secourir ; car il avoit perdu tout son sang et il ne pouvoit se soutenir ; cependant il s'éforça tant qu'il vint auprès de son frère Constant, et il pensa frapper Aymonnet par derrière, mais il ne put ; car Aymonnet le frappa si rudement sur les épaules qu'il le fit tomber par terre et courut sur Constant, auquel il coupa le visage ; alors Constant s'écria : Mon frère, secourez-moi, car je suis fort blessé. Le Roi dit alors : Les deux fils de Foulques de Morillon sont morts par leur faute. Sire, dit Oger, il ne faut pas s'en inquiéter, car ils vouloient soutenir de mauvaises querelles. Regnault voyant que ses enfans étoient les vainqueurs, en fut fort satisfait, mais Ganélon ne l'étoit pas, car du courroux où il étoit, il devint noir comme un diable. Ganélon appela alors Béranger, Hardés et Henry de Lyon, il leur dit : Seigneurs, nous sommes déshonorés ; car les enfans de Foulques sont vaincus, je les secourerois volontiers, mais je crains trop le Roi. Sire, dit Hardes, j'en suis bien fâché, nous ne pouvons dire autre chose que de montrer que nous n'en sommes point irrités ; souffrons-le jusqu'à ce que viendra le moment de nous venger sur nos parens et amis.

Aymonnet voyant qu'il avoit frappé Constant mortellement, il en fut bien satisfait ; alors son frère Yonnet lui dit : Frère, vous avez mal fait d'avoir tué un aussi grand traître, je le voudrois tuer moi-même ; mais puisqu'il est ainsi, allez donc l'achever, et j'irai tuer Rohars. Aymonnet lui répondit : Vous parlez bien, c'est ainsi qu'on doit les traiter.

Quand les deux frères se furent accordés, chacun courut sur son ennemi. Aymonnet dit à Constant, pourquoi accuser mon père de trahison ? Je vous dis que mon père est un des plus courageux du monde, et qu'il a tué votre père à son corps défendant, et

votre père l'avoit voulu tuer par trahison ; reconnoissez votre méchanceté, ou autrement vous êtes mort. Aymonnet, lui dit Constant, pour Dieu, je me rends à vous. Aymonnet prit son épée et le mena devant le Roi et lui dit : Sire, tenez ce traître, je vous le rends pour en faire ce que vous voudrez. Le Roi lui dit : Ami, vous avez assez fait, et je ne vous demande rien de plus ; lorsque nous aurons l'autre, je les ferai pendre tous les deux. Aymonnet tenant son épée à la main retourna auprès de son frère pour lui aider, et dit à Rohars, traître, vous allez périr. Alors il courut contre lui pour le frapper. Lorsque Yonnet apperçut cela, il dit : Frère, ne le tuez pas, je veux conquérir le mien comme le vôtre. Frère, dit Aymonnet, vous avez tort, je veux vous aider, car le mien a été pardonné. Yonnet lui dit : Frère, si vous touchez à Rohars, je ne vous aimerai jamais. Frère, dit Aymonnet, je m'en déporterai puisque cela vous déplait ; mais je vous promets que si je vois qu'il ait pouvoir sur vous, je vous aiderai. Frère, répondit Yonnet, je le veux bien. Yonnet courut sur Rohars, il lui donna un coup sur l'épaule et lui abbattit toute, et le bras tomba par terre. Traître, dit-il, apprends que Regnault de Montauban n'est point un traître, mais un des bons chevaliers du monde, et si tu ne l'avoues pas, tu mourras sur-le-champ. Il prit Rohars par le casque et lui arracha, ensuite il le frappa à grands coups de pommeau de son épée. Lorsque Rohars vit qu'il étoit si maltraité, il cria : Dieu, ayez pitié de mon âme, je vois que je suis vaincu. Quand Constant entendit parler son frère, il se mit à pleurer, ne pouvant faire autre chose. Alors Yonnet voyant que Rohars ne vouloit pas se dédire, ni lui demander grâce, il lui coupa les cuisses et les mit sur le corps en lui disant : Traître, accusez votre méchanceté ou vous êtes mort. Il ne voulut rien répondre à cela. Alors Yonnet lui coupa la tête.

Quand Aymonnet et Yonnet eurent vaincu leurs ennemis, ils se prirent par les mains et s'en retournèrent vers le Roi Charlemagne à qui Aymonnet dit : Sire, vous semble-t-il que nous ayons assez fait? Nous sommes prêts d'en faire encore davantage si vous nous le commandez. Enfans, dit Charlemagne, vous avez assez fait ; Constant est blessé, et Rohars est mort. Allez vous reposer, je vous promets que je ferai des traîtres ce qui sera nécessaire. Charlemagne ordonna que Constant fut pendu et le corps de son frère auprès de lui, car il en étoit bien mécontent. Quand Ganélon les vit pendre, peu s'en fallut qu'il ne perdit la tête, il appela Hardes, Béranger et Malu, gens très-méchans, et leur dit : Seigneurs, vous voyez comment Charlemagne nous a fait un grand déshonneur. Nous saurons le reconnoître, car il a fait pendre vilainement nos bons amis ; mais nous verrons encore l'heure que cette honte sera vengée. Il a raison, dit le traître Ganélon, car il a trahi les Pairs de France et les fit mourir à Roncevaux.

Regnault voyant ses enfans vainqueurs, en rendit grâces à Dieu, lui et ses frères ; il demanda à ses enfans comment ils se portoient. Très-bien, lui répondirent-ils, Dieu merci. Allard et Guichard bandèrent leurs plaies, elles furent bientôt guèries. Après cela ils allèrent au Palais pour voir le Roi qui leur fit un bon accord et qui leur fit des présens considérables, il leur donna châteaux et forteresse. Regnault et ses frères prirent congé du Roi, il leur accorda en leur recommandant de venir bientôt ; ils marchèrent tant qu'ils arrivèrent enfin à Montauban. Regnault appela ses enfans et leur dit : je veux dès-à-présent que Yonnet ait Dordogne pour sa part, Aymonnet aura Montauban ; car j'ai ouï dire que Notre-Seigneur maudit l'arbre qui n'est jamais mûr. Sachez que Notre-Seigneur Jésus-Christ est considérablement irrité contre moi ; ainsi le tems est venu de me corriger, je tremble beaucoup pour ma pauvre âme, il faut en conséquence de cela que je fasse pénitence afin de la rendre au Dieu qui m'a fait à son image et ressemblance.

CHAPITRE XXXIV.

Comme Regnault partit de Montauban en habit de Pélerin après avoir distribué son bien à ses enfans qui menèrent grand deuil quand ils surent qu'il s'en étoit allé sans leur rien dire.

Après que Regnault eut distribué tous ses biens à ses enfans, il retourna dans la chambre et y demeura jusqu'à la nuit, il mit ensuite une grande robe et prit son bourdon pour se défendre des chiens; il partit du Palais et s'en vint à la porte de la ville qu'il fit ouvrir. Quand le portier vit que son Seigneur étoit si mal habillé, il lui dit: Sire, où allez-vous? je vais éveiller vos frères et vos enfans, car vous êtes en grand danger des voleurs, vu que vous ne portez rien pour vous défendre. Ami, dit Regnault, n'y va point, j'ai espérance en Dieu; mais tu diras à mes frères et à mes enfans que je leur souhaite salut et amitié, qu'ils pensent toujours à bien faire; qu'ils fassent ce que je leur ai dit, et que jamais ils ne me reverront; je m'en vais sauver mon âme, s'il plaît à Dieu, et mourrai quand il lui plaira; car j'ai fait mourir bien des gens dont mon âme est chargée; si je pouvois bien faire qu'elle en fut délivrée, je ne demande rien autre chose. Alors il regarda à son doigt et il vit sa bague où il y avoit une pierre valant cinq marcs d'argent, il la donna au portier, lequel le remercia de ce présent et lui dit: Hélas! Sire, vous faites grand tort à ce pays; lors se mit à pleurer.

Cependant Regnault se mit en route en habit de Pélerin. Comme il s'en alloit, le portier le suivoit des yeux, et quand il ne put plus le voir, il tomba par terre en foiblesse et y resta très-long-tems; quand il eut fini son chagrin, il ferma la porte et retourna à son hôtel. Quand il fut dans sa chambre, il regarda l'anneau que Regnault lui avoit donné. Quand il vit qu'il étoit si riche, il en fut bien content. Le lendemain aussi-tôt qu'il fut jour, le portier alla trouver les frères de Regnault et leur raconta tout ce qu'il mandoit, ils commencèrent tous à former des regrets de ce que Regnault s'en étoit allé sans leur rien dire.

CHAPITRE XXXV.

Comme Regnault se mit à servir des Maçons à Cologne; ils le tuèrent par une jalousie indigne et le jetèrent dans le Rhin.

Quand Regnault partit de Montauban, il se mit à marcher parmi les bois tout à travers, sans rien trouver à manger que des pommes sauvages et des nèfles, quand il fut nuit il se coucha dessous un arbre, et comme il vouloit s'endormir, il fit le signe de la Croix sur lui, se recommandant à Dieu, puis il s'endormit. Quand le jour fut venu, il se mit en chemin dans le bois, où il demeura l'espace de huit jours sans manger que des fruits sauvages. Il marcha tant qu'il sortit du bois et trouva une maison de Religieux où il coucha. Les frères lui voulurent donner à manger, mais il ne voulut que du pain; le lendemain il prit son chemin devers Cologne où l'on bâtissoit l'Eglise de Saint Pierre; il y entra et se mit à genoux devant l'Autel, où il offrit son cœur à Dieu. Il lui prit envie de servir en ce lieu, pour l'honneur de Dieu et de Saint Pierre; et qu'il valoit mieux servir l'Eglise que d'être dans les bois.

Après avoir pensé, il s'en alla vers l'architecte et lui dit: Monsieur, sachez que je suis homme étranger, vous plaît-il que je serve ici? Alors l'architecte lui dit: Mon ami, allez donc aider ces quatre qui ne peuvent porter cette pierre. Maître, dit-il, ne vous irritez pas contre ces pauvres gens, je vais chercher la pierre dès maintenant. Ami, dit le maître, ne vous hâtez point; car si autre que vous n'y met la main, la pierre pourra bien rester où elle est, car c'est un trop lourd fardeau. Maître, dit-il, vous l'aurez incontinent, sans aide d'autre que moi, s'il plaît à Dieu; alors il prit la pierre et la porta au maître maçon, et fit tant par son service, qu'il fut en grâce de l'architecte, dont les autres manœuvres devinrent tellement envieux, de manière qu'ils le tuèrent en

dormant et le mirent dans un sac, puis ils le jetèrent dans le Rhin; mais par la puissance de Dieu les poissons le soutinrent, et parut une si grande clareté à l'entour du corps, que les habitans du pays en furent fort surpris ils prirent le corps et le mirent dans le tombeau; alors les barons du pays voulurent l'emmener en la ville de Cologne, mais ils ne purent, ce qui leur fit dire: Nous voyons bien que nous ne sommes pas dignes de toucher le corps de ce saint homme, car nous sommes trop grands pécheurs. Pendant que les barons parloient, le chariot partit seul par la puissance de Dieu; il alla très-vite devant tout le peuple. Quand le Clergé et le peuple virent cela, ils se mirent tous à pleurer. Vous devez bien savoir que lorsque ce chariot se mit à marcher, passant devant la tombe où on le vouloit enterrer, il rouloit si vite qu'on ne pouvoit l'arrêter, il sortit ensuite dehors de Cologne, et quand il fut sorti, il continua le long du grand chemin et tout le peuple se mit à pleurer. L'Evêque leur dit alors: Seigneurs, vous pouvez voir que ce corps est Saint par les beaux miracles qu'il a fait aujourd'hui devant vous, ainsi, allons après pour le conduire, ce seroit mal agir que de le laisser aller tout seul. Alors le Clergé et tout le peuple, petits et grands se mirent après le saint corps, tout le Clergé chantoit auprès par grande dévotion. Le chariot marcha tant, qu'il vint à une petite ville nommée Croine, où il s'arrêta. Notre-Seigneur fit voir plusieurs beaux miracles pour l'amour du corps saint: car plusieurs personnes de quelques maladies qu'elles fussent attaquées, qui venoient voir le corps saint, étoient guéries. Sa renommée étoit si publiée par tout le monde, qu'on y alloit du pays de France et d'Allemagne. Et tant valurent les offrandes qu'on donnoit au corps saint, que d'une petite chapelle qui étoit de Notre-Dame, où il s'étoit arrêté, on en fit une belle Eglise. L'Evêque Turpin voyant que le corps s'étoit arrêté, lui découvrit le visage, afin que chacun le vit et put savoir son nom, si quelqu'un le pouvoit reconnoître; car nul ne sauroit le reconnoître. Quand l'Evêque vit que personne ne pouvoit le reconnoître, il en fut bien fâché.

Vous saurez que les frères de Regnault étant un jour au bord d'une fontaine, ils étoient inquiets de ce qu'ils ne pouvoient avoir des nouvelles de leur frère, alors ils apperçurent un Pélerin qui passoit et qui salua les Barons. Pélerin, dit Allard, d'où venez-vous? si vous savez des nouvelles, dites-nous-les. Seigneurs, dit-il, je viens d'une petite ville d'Allemagne nommée Croine, auprès de Cologne, sur le Rhin, où j'ai vu de grands miracles que fit un homme qui vint à Cologne, il étoit fort grand, et chacun disoit que c'étoit un géant. Quand il fut à Cologne, il vit qu'on maçonnoit à l'Eglise de Saint Pierre; il se présenta au maître pour travailler à manœuvrer, il fut reçut bien volontiers. Pour abréger, cet homme faisoit merveille à bien servir, car il portoit plus en un coup que ne faisoient dix autres, dont les maçons se trouvoient bien contens. Quand les autres manœuvres virent cela, ils en furent jaloux et le tuèrent; ils le précipitèrent ensuite dans le Rhin, et par la volonté de Dieu il a été levé corps Saint, et fait plusieurs miracles. Il leur conta de point en point tout ce qui s'étoit passé: Allard, Guichard et Richard ayant entendu le Pélerin, se mirent à pleurer de chagrin d'avoir perdu leur frère, car ils sentirent bien que c'étoit de lui duquel le Pélerin parloit. Hélas! dit Richard à ses frères, nous sommes perdus, car je vois bien que c'est notre frère que nous avons tant cherché. Tous affligés, ils prirent congé du Pélerin, dirigèrent leur marche vers Croine, puis s'en vinrent descendre à l'Eglise où ils trouvèrent une si grande foule de monde, qu'à peine ils purent entrer, cependant étant dans l'Eglise, ils approchèrent du corps qui étoit posé sur une belle pierre, et apperçurent tant de clareté autour de lui, qu'il sembloit y avoir cent flambeaux. Ils approchèrent de plus près, et le regardèrent, ils reconnurent bien que c'étoit leur frère, alors ils tombèrent en foiblesse et dirent: Hélas! nous avons perdu notre frère par qui nous étiens crains et redoutés.

Hélas! qui a été si hardi d'avoir mis la main sur lui, je pense qu'ils ne connoissoient pas sa bonté et sa valeur, car ils ne l'eussent pas si cruellement tué. Alors Allard se tourna vers ses frères et leur dit : Mes frères, nous devons être bien fâchés puisque nous avons perdu notre frère qui étoit toute notre consolation et notre aide. Alors l'Archevêque alla vers eux et leur dit : Seigneurs, ne vous déplaise ce que je vous dirai ; il ne faut pas vous affliger ainsi, vous devriez au contraire être joyeux de ce que votre frère est Saint en Paradis, il a souffert le martyr pour la gloire de Notre-Seigneur ; vous voyez que Dieu l'a récompensé ; vous voyez aussi les beaux miracles qu'il a faits ; ainsi, je vous prie de vous consoler, et dites-nous qui vous êtes, et comment se nomme le corps saint, afin que nous fassions mettre son nom sur sa tombe. Quand ils entendirent ainsi parler l'Archevêque, ils commencèrent à modérer leur chagrin. Alors Allard qui étoit l'aîné après Regnault, lui dit : Seigneur, puisqu'il vous plaît de savoir qui nous sommes, et comme ce corps s'appelle, vous saurez que c'étoit le vaillant Regnault de Montauban, un des meilleurs chevaliers du monde ; nous sommes ses frères ; il n'est pas que vous n'ayez entendu parler des quatre fils Aymon. Regnault de Montauban en étoit un ; alors ils se mirent tous trois à répandre des larmes de douleur et de joie de ce qu'ils voyoient que le plus brave des chevaliers étoit mort pour la gloire de Notre-Seigneur. Après que les trois frères eurent un peu passé leur chagrin, ils firent enterrer leur frère fort honorablement. Il fut mis et un riche tombeau que l'Archevêque avoit fait faire, où il est encore à la connoissance de tout le monde, il est appelé Saint Regnault, Martyr ; sa mémoire fut mise en écrit authentiquement, et on en fait tous les ans grande solemnité dans tout le pays. Après que le corps de ce Saint fut enterré, ses frères retournèrent dans leur pays.

FIN.

De l'Imprimerie de Th.-Fréd. Deckherr a Montbeliard.



